Domfront
025
V.1
SMRS

MELCHIOR.

Imprimerie, de E. Dépée, à Sceaux

MELCHIOR

PAR

M^me^ CAMILLE BODIN,

(JENNY BASTIDE).

1

PARIS,

DUMONT, ÉDITEUR,

PALAIS-ROYAL, 88, AU SALON LITTÉRAIRE.

—

1839.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/melchior01bast

I

Un soleil presque brillant venait de se lever avec un jour que les Parisiens saluent avec un reste d'insouciante gaîté, et midi n'avait point encore sonné qu'à chaque coin de rue un inévitable garde municipal semblait annoncer, par sa présence, qu'il passerait une foule

de masques sur les boulevarts. Cependant, la triste et ridicule folie de se parer d'oripeaux, de couvrir sa figure d'un masque infect, de mouches et de carmin commençait à tomber tout-à-fait en désuétude, et il n'était déjà plus permis qu'à la mauvaise compagnie ou à la première jeunesse de se faire ridicule pour amuser les autres. Aussi, cette jeunesse insoucieuse qui tenait impérieusement au droit de célébrer le mardi gras en plein vent, s'y livrait avec toute la joie délirante et cynique, qui inspire assez souvent aux gens raisonnables qui en sont témoins plus de dégoût que de sympathie.

Une calèche attelée de quatre chevaux blancs, chargée de postillons de Long-jumeau, de batelières, etc., etc., et conduite à la Daumont, par d'élégans jockeis qui chancelaient sur leurs montures, était arrêtée par la file devant le café Anglais; l'équipage était leste, soigné, brillant; les costumes d'une excessive fraîcheur, et ceux qui les portaient,

au milieu de leurs désordres de tous genres, conservaient, les hommes surtout, une sorte de distinction et d'habitudes aristocratiques.

Mais ce n'était point seulement la fashionabilité et la recherche de cette voiture qui attirait l'attention, elle se fixait principalement sur un jeune homme d'une taille élevée, dont les formes étaient exactement accusées par un riche costume calabrais. La fidélité de ce costume étonnait moins encore que la figure belle et régulière de celui qui le portait, l'expression en était si attachante que les regards ne pouvaient s'en détourner. La couleur tranchée de la plume qui ornait son haut feutre gris chargé de rubans, et retombait avec une majestueuse fierté sur son épaule, prêtait à ses yeux un merveilleux éclat. Ces yeux d'un noir de jais eûssent été peut-être effrayans de vivacité, si de longs cils touffus et fins comme de la soie n'en avaient tempéré l'éclat.

Contre l'habitude de ceux qui se déguisent, le Calabrais n'avait point sali sa figure de

rouge; elle était fort pâle au contraire, et sans le vif incarnat de ses lèvres presque trop prononcées, on eût pu trouver qu'elle manquait d'animation. Des pistolets richement montés sortaient à demi d'une ceinture de pourpre; mais ce qu'il y avait de plus remarquable dans celui qui était revêtu de ce riche costume, c'est qu'il ne semblait point déguisé pour une fête. Debout, au milieu de la calèche arrêtée, le Calabrais promenait ses regards ennuyés et rêveurs, de la foule pressée sur les boulevarts, aux fenêtres garnies de femmes, et ne paraissait nullement partager la joie tumultueuse de ses compagnons de plaisirs.

Tout à coup sa figure s'éclaira d'un sourire, et sans attendre qu'on lui ouvrît la portière, il sauta légèrement par-dessus une des roues de devant et entra dans la barrière qui règne devant le café Anglais. Vainement une des batelières le rappela-t-elle, en l'avertissant que la calèche se remettait en marche, le Calabrais ne l'entendit pas, ou feignit de ne pas

l'entendre, et s'asseyant à une table où un jeune homme était déjà placé, il tourna le dos au boulevart, comme s'il était las de l'attention qui s'attachait à lui.

— Qu'es-tu devenu depuis trois jours, Raphael, demanda-t-il après avoir vidé une carafe d'eau qui se trouvait devant lui? J'ai envoyé chez toi chaque matin, ne pouvant y aller moi-même, on est toujours venu me dire que tu n'y étais pas.

— Je ne suis en effet de retour à Paris que depuis deux heures, répondit Rapheal, je désirais vivement te voir, mais où te trouver durant ces jours de fêtes et de folies.

— Est-ce que tu n'as pas été, est-ce que tu n'iras pas une seule fois au bal? dit le Calabrais en demandant une seconde carafe d'eau.

Raphael secoua la tête et fixa un triste et profond regard sur son ami.

— Tu me prends en pitié, n'est-ce pas, et ma vie inutile et débauchée fait honte à ton amitié? Tu as raison, je ne sais quel mauvais

génie me pousse à accepter des engagemens qui m'ennuient mortellement. Cependant que veux-tu, Raphael, je ne sais pas rester seul, je me sens mécontent de moi, et je me fuis avec tant de soin que la plus mauvaise compagnie me paraît préférable à la mienne. Je n'aime que toi, toi seul me conviens, mais ton existence est si différente de celle que je mène et...

— Elle doit l'être, répondit Raphael, je n'ai d'autres ressources que celles que me procure mon travail. Heureusement j'aime peu le monde et, sans te blâmer, je t'avoue que je ne comprends pas, Melchior, le charme que tu peux trouver dans la vie que tu mènes.

— Du charme! interrompit assez dédaigneusement Melchior, je ne pensais pas que tu me crusses assez sot pour en chercher là.

En parlant ainsi, il jeta négligemment le chapeau qui couvrait sa tête, et son front parut aux yeux de Raphael chargé de nuages, d'ennuis et de larges rides.

— Tu ne parais pas content, reprit son

ami, et l'expression de ta physionomie n'est guère d'accord avec ton habit de fête.

— Le diable emporte l'habit de carnaval et les femmes.

Raphael laissa échapper un sourire.

— Ton sourire de raillerie me déplairait singulièrement sur la bouche d'un autre, continua Melchior. Tu sais que je ne suis pas très patient.

— Je sais que tu te laisses facilement dominer par ta violence, mais je sais aussi qu'en y réfléchissant, tu sais distinguer l'expression de l'amitié d'avec celle de la moquerie. Je souris de ton découragement que j'ai vu tant de fois céder à une nouvelle distraction. Tu maudis le carnaval, et personne, j'en suis sûr, n'y a fait tant de folies que toi. Tu maudis ton habit, et que de soins et d'étude n'as-tu pas apportés, j'en suis certain, pour qu'il soit aussi fidèlement magnifique. Quant à tes maîtresses, je ne sais pas si tu les aimes réellement, mais tu sais les poursuivre avec ardeur si tu les aban-

donnes avec nonchalance. Jaloux comme un pacha, généreux comme un fou, tu t'es fait l'idole de ces créatures qui attirent les regards et attristent l'âme.

— En vérité! s'écria Melchior, je ne sais pas pourquoi elles m'aimeraient; mais qu'importe! à celles à qui je m'adresse il ne faut que des fêtes, que des plaisirs, que des parures, et mon cœur n'entre pour rien dans ce que je leur accorde.

— Je me plais cependant à te croire sensible, dit Raphael, en fixant ses yeux limpides et doux sur ceux de son ami.

— Je puis le penser mieux qu'un autre, moi que tu as défendu, avec qui tu as voulu tout partager en me trouvant pauvre et malade.

— Je t'aime toi, Raphael, je t'aime, et malheur à qui t'offenserait! Quant à l'amitié subite que je t'ai montrée, elle a tenu à mon caractère qui ne peut supporter l'ombre de l'injustice. La première fois que je te vis, j'étais avec deux ou trois fous comme moi au

balcon de l'Opéra. Après avoir regardé toutes ces femmes parées, qui viennent là se faire admirer à jour fixe, mes yeux retombèrent ensuite sur le parterre. Je remarquai ta tête blonde et jeune, fixée sur la scène, avec un intérêt que je ne porte plus au spectacle, moi déjà si usé pour les plaisirs de ce genre. Dans l'entr'acte tu sortis, quand tu voulus rentrer on avait rejeté ton gant que je t'avais vu déposer avec soin; on te disputa ta place que tu défendis avec une modération qui s'alliait à la fermeté. Mais les lâches se mirent dix contre toi, je sentis l'indignation rougir mon front, et sans balancer je fûs à tes côtés.

— Excellent ami!

— Ne me loue pas, Raphael, ce que je faisais pour toi, je l'aurais fait pour tout autre homme qu'on aurait essayé de vexer en ma présence.

— C'est possible; cependant quand je fus malade, toi si avide de plaisirs, tu ne manquas pas un jour de venir me voir. Tu m'entouras

de soins, tu n'épargnas rien pour me sauver.

— Je défendais mon bien à la mort, interrompit Melchior, tout insensé que je suis, je savais bien que tu m'aimais, et ce n'est point auprès de ceux qui courent les fêtes avec moi, que j'eus cherché un ami. Tiens, si tu le veux, je vais t'en donner la preuve : ils sont éloignés, je vais aller quitter ce ridicule déguisement, nous passerons le reste du jour ensemble.

— Bien des fois je t'ai vu former un semblable projet, observa Raphael en secouant la tête, et jamais...

Il fut interrompu par le nom de Melchior, prononcé ou plutôt crié par plusieurs voix impatientes et joyeuses. La calèche était revenue sur ses pas.

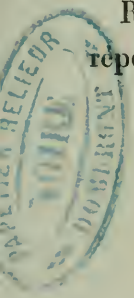
— Je vais leur déclarer qu'ils me lassent, que je veux être libre, s'écria Melchior en sortant sans reprendre son chapeau.

Mais cette résolution ne tint pas plus que d'autres de ce genre qu'il avait tant de fois

formées. Raphael ne s'en étonna point, et sans attendre que Melchior lui demandât son chapeau, il le lui tendit.

—Je te jure, dit Melchior en le prenant, que j'aimerais cent fois mieux rester avec toi, mais ce fat de Dorsain avait déjà pris ma place auprès d'Aline et se vantait, j'en suis sûr...

Raphael le salua de la main et s'éloigna sans répondre.



II

Le temps qui était resté magnifique toute la matinée, se couvrit vers le soir de nuages noirs et épais qui se fondirent tout à coup dans des torrens de pluie. Elle tombait avec un bruit monotone et continuel qui s'unissait à celui que Melchior produisait sur le parquet de sa chambre qu'il arpentait avec une sombre et

violente agitation. Le costume si frais, qu'il avait revêtu le matin, était jeté sur un meuble, ainsi que le feutre gris dont les rubans et la plume mouillés attestaient la négligence ou la précipitation avec laquelle on les avait exposés à la pluie.

Ce désordre était tristement éclairé par une seule bougie dont la lueur se réflétait sur la figure altérée de Melchior.

— Ma mère ! ma mère ! répétait-il avec angoisse ; vous retrouverai-je ? Si cet insolent de Dorsain allait me blesser. Ce ne serait rien qu'il me tuât ; mais m'empêcher d'aller recevoir la bénédiction de ma mère, de lui demander son pardon, vivre et la laisser mourir sans recevoir son dernier baiser.

Abattu par sa torture morale et ses fatigues physiques, Melchior tomba enfin sur un fauteuil, il y resta long-temps dans une apathique immobilité, cent fois plus pénible que l'agitation ; dans un tel accablement, la douleur qui semble extérieurement s'être calmée,

ronge le cœur avec bien plus de profondeur.

Melchior laissa peu à peu aller sa tête sur le dossier du fauteuil, ferma les yeux et tomba dans une somnolence d'autant plus cruelle qu'elle lui enleva la possibilité de se soulager par le mouvement; il ne rêvait point, puisqu'il ne dormait pas, mais à travers ses paupières brûlantes passaient comme de magiques tableaux des souvenirs d'enfance, que l'homme conserve jusqu'au tombeau :

Il revoyait sa belle ville de Gênes qu'il avait tant aimée et qu'il regrettait toujours ; Gênes reluisante de ses palais, de ses balcons de marbre ; il se promenait dans ses jardins en amphithéâtre couverts d'orangers et de fleurs ; il revoyait Gênes somptueuse et parée de ses souvenirs glorieux; Gênes obscure et originale ; Gênes, où s'était écoulée l'enfance et l'adolescence de Melchior. Il revoyait sa mère sous de beaux orangers en fleurs; il jouait à ses pieds et il la retrouvait encore dans une petite maison sombre et délabrée, où elle avait con-

tinuellement pleuré, et puis à côté de cette image chérie apparaissait celle d'un homme d'une figure impassible et sévère dont la voix haute et métallique se mêlait au bruit de la pluie. Le réel alors se confondait avec le fantastique, et Melchior ne savait plus distinguer l'un de l'autre.

Il était encore affaissé sous cette fatigante vision, quand la porte de sa chambre s'ouvrit vivement et lui fit quitter son fauteuil en poussant un sanglot.

— Mon Dieu! que t'est-il donc arrivé? s'écria en entrant Raphael, dont les habits imprégnés d'eau attestaient à la fois l'inquiétude et l'empressement.

— Ce que j'ai, je souffre; mais dis-moi d'abord, M. Galeozzi est-il déjà arrivé.

— Ton père...

— Cet homme n'est pas mon père, tu le sais bien.

— L'attends-tu?

—Je te dis qu'il va venir. Et encore une fois,

nous allons recommencer nos violentes discussions.

— Melchior, reviens à toi, apprends moi...

— Ma mère se meurt! s'écria Melchior en couvrant ses yeux de ses mains crispées; et il retomba anéanti sur son fauteuil.

Raphael prit la tête de son ami sur sa poitrine et la garda long-temps, avec cette touchante sollicitude que l'amitié semble emprunter à la tendresse maternelle. Melchior pleura alors amèrement. Cette secrétion de la douleur le soulagea; mais bientôt revenu à la hauteur violente de son caractère il eut comme une sorte de honte de s'être laissé dominer par la faiblesse; il quitta la poitrine de son ami, essaya de reprendre de la fermeté et secouant sa chevelure en désordre, il parcourut sa chambre à grands pas. Raphael garda le silence sans cesser de s'occuper de lui, il ranima le feu presque éteint et connaissant l'impressionnabilité de son ami aux choses extérieures,

il fit disparaître adroitement le déguisement qu'avait porté Melchior, éclaira davantage l'appartement, et le prenant doucement par le bras, il le conduisit vers un fauteuil et se plaça près de lui.

— Excellent ami ! murmura Melchior, je te retrouve toujours au moment du chagrin, j'ai beau te négliger, tu ne m'abandonnes jamais et...

— Puisque tu me regardes comme ton véritable ami, interrompit Rapheal, confie moi donc ce que tu vas faire.

— Partir demain ; tiens, lis cette lettre de Flavie.

— Flavie, ta cousine, je crois ?

— Oui, je t'en ai peu parlé, ma vie, depuis que je te connais a été si follement occupée, insensé que je suis !

Raphael lut la lettre tout haut pour tâcher de changer les réflexions de Melchior, il préférait le ramener à la douleur, à le voir abattu par le remords.

La lettre de Flavie était courte, elle engageait Melchior à partir à l'instant même; elle ne lui cachait pas que l'état de sa mère semblait dangereux. Elle ajoutait que M. Galeozzi était attendu de jour en jour, mais, que comme de coutume, on ignorait le moment précis de son arrivée.

Cette lettre écrite avec une extrême sensibilité ne contenait cependant aucune expression exagérée de douleur, c'était précisément ce qui lui donnait une couleur de vérité touchante qni plut à Raphael.

— Ta cousine ne t'ôte point tout espoir, dit-il d'un ton consolant; il n'est pas question que ton beau-père vienne à Paris, pourquoi te montres-tu donc tellement effrayé...

— Tu as raison de parler ainsi, parce que tu ne sais pas que ma pauvre mère souffre depuis bien long-temps. Quant à la crainte de voir ici M. Galeozzi, je conviens qu'elle ne tient qu'à un état d'excitation nerveuse auquel je suis en proie depuis quelques mois.

J'ai reçu cette lettre en rentrant ici pour prendre de l'argent, le dernier qui me reste, juge quel effet elle a dû produire sur moi; je ne m'occupais que de plaisirs, tandis que ma mère souffrait, qu'elle meurt peut-être... Ah! Raphael, que tu dois me mépriser.

— Je te plains, mon pauvre ami, car depuis un an que je te connais, je ne t'ai jamais vu véritablement heureux, et tu condamnes trop sincèrement tes erreurs pour que je n'espère pas qu'elles seront les dernières. Tu pars demain...

— Je serais déjà en route, si je ne me battais au point du jour.

— Un duel! s'écria tristement Raphael.

— Si je succombe, tu l'écriras à Flavie, tu lui diras qu'elle cache ma mort à ma mère; si elle se rétablit, elle saura assez tôt la vérité. Quant à M. Galeozzi, il ne regrettera qu'une chose, c'est que sa victime lui soit échappée.

— Tu parais bien irrité contre lui.

— Cet homme m'a perdu en voulant me

sauver peut-être, la violence de son caractère a trop choqué le mien; il a voulu me dominer par la force et l'autorité : c'est un tyran qui n'écoute que sa volonté sous laquelle il prétend que tout plie et se courbe. Fier de sa haute intelligence en affaires, ce ne sont point des hommes qu'il veut autour de lui, ce sont des machines à faire mouvoir à son gré.

— Cependant tu m'as dit plusieurs fois, observa Raphael, que la conduite de M. Galeozzi envers ta mère et même envers toi, avait souvent été généreuse et noble. Ce souvenir ne devrait-il pas te calmer?

— Rien ne me calme, Raphael, mon cœur est trop irrité; à vingt-cinq ans la vie m'est à charge, et si j'avais reçu la bénédiction de ma mère, je voudrais que Dorsain me tuât demain.

— A quelle heure te bats-tu?

— A dix heures. Le fat m'a dit qu'il ne pouvait se lever plus matin.

— Et sans doute ce duel est venu à l'occasion d'une femme.

— Une femme en est le prétexte, mais depuis long-temps Dorsain me déplaît, il est fier de ses richesses, vain de sa position, et une fois devant moi il a parlé avec mépris de ceux qui gagnent de l'argent dans le commerce. Je hais M. Galeozzi, mais je soupçonnai que Dorsain voulait m'offenser, et dès ce moment j'ai cherché l'occasion de punir cet insolent.

— Que de contrastes dans ton caractère, Melchior! comme il est formé d'élémens qui ne peuvent s'allier. Je crains que tu ne sois souvent malheureux par tes passions; essaie donc de les vaincre.

— Il t'est facile de parler ainsi, Raphael, les tiennes ne te dominent point.

— Tu te trompes peut-être beaucoup, mon ami, mais j'ai déjà souffert, j'ai vu souffrir. Élevé au milieu de privations, mais soutenu par une religion éclairée, j'ai appris à me dominer. Cependant, crois moi, une liqueur

contenue ne fermente qu'avec plus de violence. Il va sans dire que je suis ton témoin. Tu partiras sans doute de suite après le combat.

— Je partirai. Ah! Raphael, qui sait combien d'heures de vie me restent encore. Si je péris, je laisserai non seulement une réputation entachée, mais des dettes que je n'ai fait que par vanité.

— Je l'espère, mon ami, cette affaire s'accommodera; oui, Dieu permettra que tu vives pour aller rejoindre ta mère. Quant à tes affaires, je tâcherai de les arranger.

— Excellent ami! tu t'occupes de ma position, tandis que la tienne...

— Elle va changer. Je reprends mon emploi auprès d'Émile de Valabert...

— Reprendre une telle chaîne, t'abaisser.

— On ne s'abaisse dans aucune situation, mon ami, et tu oublies qu'Émile a dix-huit ans. J'avais cet âge quand il entra au lycée que j'allais quitter. M. de Valabert eut occasion

de me connaître, et prit assez d'estime dans mon caractère, pour se décider à me confier l'éducation de son fils qu'il rappela à la maison paternelle ; l'éducation d'Emile étant finie, je l'ai quitté, et je rentre avec lui aujourd'hui plutôt comme ami que comme instituteur. M. de Valabert me traite d'une manière si avantageuse et si honorable, qu'il y aurait folie à moi de refuser. Avant un mois, je pars avec Émile pour un long voyage.

—Pauvre Raphael! soumettre constamment sa volonté à celle d'un autre. Vivre toujours dans la dépendance.

— Tous les hommes sont dépendans, Melchior. Cesse donc de me plaindre, et revenons à toi. Dis-moi quelques mots de tes affaires ici, et tu pourras partir tranquille.

— Tu oublies que demain la pointe d'une épée ou une balle...

— Tais-toi, tais-toi. Je vais te quitter quelques heures, essaie de dormir.

— Ah! ne me laisse pas seul, ta présence

me calme, songe que nous allons nous séparer demain pour long-temps, peut-être pour jamais.

— Eh! bien, c'est parce que nous allons nous quitter, non pour jamais, mais pour long-temps, que je te demande une entière confiance.

— Tu vas au-devant de mes désirs, Raphael, je veux que tu me connaisses tout entier, tu m'en estimeras sans doute moins, mais je suis sûr que tu ne pourras me retirer entièrement ton amitié; et peut-être ta raison, tes conseils m'apprendront-ils à me soumettre? Laisse-moi d'abord te parler de mon enfance, ce souvenir me fera du bien. Ah! pourquoi ne suis-je pas mort alors! Ma tombe serait réchauffée par le beau soleil de ma patrie. Je reposerais auprès de mon père, ma mère se serait consolée, en se disant qu'elle avait un ange au ciel. Aujourd'hui si je succombe...

— Dieu accueille l'âme de l'innocent comme son bien, dit Raphael gravement;

celle du coupable qui se repent comme sa conquête. Mourir enfant, c'est seulement avoir repoussé le breuvage pour n'en pas connaître l'amertume.

Melchior garda long-temps le silence, les yeux fixés sur la flamme du foyer, qui projetait mille formes fantastiques ; Raphael se laissa dominer par la même rêverie ; la pluie et le vent se faisaient entendre, le bruit tumultueux de la rue s'était apaisé, cependant de momens en momens s'élevaient des voix rauques et tumultueuses, qui se conviaient à la joie, mais elles étaient bientôt étouffées par les élémens déchaînés, qui semblaient rire de leurs efforts pour les dominer.

Tout à coup plusieurs éclats de rire se firent entendre dans l'escalier et trois personnes entrèrent dans l'appartement.

— Je viens te chercher, cria une belle femme portant le costume de batelière, est-ce que tu as oublié que je t'attends. Le

comte Dorsain voulait savoir où tu demeurais. Je l'ai amené.

Melchior salua froidement le comte, qui lui rendit son salut et s'appuya sur le marbre de la cheminée.

— Quoi! tu as quitté ton costume, reprit Aline; habille-toi vite, on nous attend pour souper, et tu sais bien que je ne peux y aller sans toi.

— Madame, dit Raphael en s'approchant d'Aline, Melchior a reçu d'inquiétantes nouvelles de chez lui.

— Qu'importe! répondit-elle, ce soir les plaisirs, demain les affaires.

— Avez-vous une mère?

— Tout le monde en a ou en a eu, reprit-elle en éclatant de rire; est-ce que cela empêche de souper?

— Celle de Melchior est très malade.

— Se guérira-t-elle plus vite parce que son fils restera au coin du feu? d'ailleurs, je veux qu'il vienne, je me moque bien de sa mère.

— Cela se conçoit, prononça le comte Dorsain avec ironie, il y a trois jours que la vôtre est morte à l'hôpital.

Aline lança un regard de courroux au comte et sortit avec sa compagne.

— Monsieur, dit Melchior au comte, je ne m'attendais pas à l'honneur de vous voir ce soir. Le désir que vous avez témoigné de savoir ma demeure vous aurait-il été inspiré par la crainte que je ne me trouvasse point au rendez-vous.

— Bien au contraire, Monsieur, je suis venu avec le désir de le prévenir. Je crois qu'il n'est personne au monde qui se permette de douter de notre honneur à tous deux, et un duel comme celui que nous projetons, peut nous faire passer pour des insensés. On dira que nous nous battons pour une femme perdue, et je vous avoue que je redoute cent fois plus un ridicule qu'un coup d'épée.

— Vous savez, Monsieur, que ce n'est pas la raison....

— On ne le dira pas moins. Mon père est très souffrant dans ce moment, je crains...

— Et la mère de Melchior l'attend, interrompit Raphael avec douceur. Messieurs, donnez-vous la main, entre braves gens une telle affaire ne peut avoir de suite.

Le comte tendit la sienne à Melchior et dit avec beaucoup de dignité :

Je ne connais pas M. Galeozzi, je n'en avais jamais entendu parler ; quand je me suis exprimé avec humeur devant vous à l'égard de ceux qui trafiquent d'argent, je n'ai pu avoir aucune intention de vous blesser; je venais de perdre dans le moment une somme considérable confiée à l'un d'eux.

— Je suis satisfait, Monsieur, interrompit Melchior, je reconnais que ma susceptibilité s'est alarmée mal à propos. Je vous remercie de votre noble franchise ; acceptez mes excuses de m'être montré si prompt à m'offenser.

Le comte salua et quitta les deux amis. Raphael regarda Melchior avec un mou-

vement de joie que celui-ci réprima.

— J'avais une chance d'être tué, s'écria-t-il avec découragement, et si ce Dorsain allait proclamer que j'ai bien facilement consenti à ne pas me battre.

— Parle-moi de ta mère, de ton enfance, de Flavie. Allons, Melchior, la moitié de tes chagrins n'est-elle pas mon bien.

— Tu le veux, dit Melchior, il faut t'obéir, mais depuis que je suis plus certain de la durée de ma vie, je recule devant la pensée de jeter un coup d'œil sur ce que je l'ai faite.

III

— Ma famille était une des plus nobles de Gênes, et la plus grande partie de ses membres s'étaient illustrés dans les guerres de notre république, mon père particulièrement fut grièvement blessé au siége de Gênes. Forcé de quitter le service, il se maria, et après avoir souffert de longues années, des suites de

ses blessures, il en mourut. Je n'avais que cinq ans, cependant je me rappelle parfaitement la fatale nuit où il expira.

Ma mère le soutenait dans ses bras, on m'avait assis ou plutôt couché sur le bord de son lit, et sa main affaissée sur mon front, semblait y imprimer une dernière bénédiction. La fenêtre était ouverte, et des milliers d'étoiles scintillaient sur le ciel d'un azur foncé; je ne comprenais pas le malheur qui allait me frapper, cependant je pleurais, car je voyais pleurer ma mère, et tous nos serviteurs étaient à genoux dans cette chambre dorée que je n'avais jamais vu quitter à mon père.

Des sanglots étouffés troublaient seuls le silence ; quand d'une longue file de pièces, précédant celle où allait mourir mon père, je vis s'avancer un prêtre, tous les fronts s'inclinèrent, mon père fit signe que l'on m'emportât, je résistai, et me glissant à genoux, je voulus garder sa main dans la mienne. Il la retira doucement et la joignit à l'autre pour

prier. Tout enfant que j'étais, je compris le pouvoir de la religion, car la figure altérée de mon père devint aussitôt calme et sereine.

Ma mère était jeune quand elle devint veuve; malgré son profond chagrin, sa beauté brillait encore d'un éclat extraordinaire, et les larmes qui flétrissent tant de jolis visages semblaient ajouter aux grâces du sien.

Lorsque la première année de son veuvage fut écoulée, (j'ai su ces circonstances depuis), plusieurs partis se présentèrent; elle les refusa, et voulut se consacrer entièrement à son fils. Quelle enfance fut plus heureuse que la mienne! comme on eut soin de satisfaire mes plus légères fantaisies, et de m'apprendre que je serais le maître d'une immense fortune! Né dans un des plus beaux palais de la *strada Novissima*, mes yeux s'étaient ouverts sur des lambris dorés, mes pieds n'avaient touché que le marbre ou la mosaïque; si la mauvaise saison m'empêchait de rester sous les ombrages d'orangers et de citronniers, couverts à la fois de

fleurs et de fruits, je jouais dans une magnifique galerie ornée des portraits et des armes de mes ancêtres.

Tout entretenait mon imagination d'idées de grandeur et de puissance.

J'étais né fier et hautain; je n'aurais pas eu cette disposition que la manière dont je fus élevé me l'eut donnée. Si je sortais, ce n'était que dans un magnifique équipage, qui s'arrêtait aux somptueuses *villas* des anciens amis de mon père. Quelles heureuses journées j'ai passées dans ces délicieux jardins, dont les balcons couverts de fleurs s'élèvent en amphithéâtre au-dessus de la mer! Avec quelle joyeuse liberté je cueillais les plantes rares ailleurs, et que la nature jette avec profusion sous ce beau ciel azuré! La *villa Negroni* était une de celles où j'allais le plus souvent. Son propriétaire, homme aussi instruit qu'aimable, me donnait des notions de botanique et d'horticulture, seule science à laquelle je consentais à m'attacher, parce qu'elle m'amusait,

Quelquefois je suivais ma mère au palais d'André Doria, palais à demi détruit, mais qui, jusqu'à la dernière pierre, conservera sa magique position et l'empreinte de grandeur du maître qui éleva ses antiques murailles.

En parcourant, aux côtés de ma mère, la longue terrasse de marbre que baignent les flots, elle me racontait l'histoire de ces puissans Doria, et quand arrivait l'heure du soir, cette heure si belle dans nos contrées, je transformais les vieux ifs immobiles de ces allées, en graves personnages habillés de velours et d'hermine; je ne rêvais que luxe et splendeur; jamais je n'avais pensé que la richesse pût m'échapper; mon excellente mère ne le craignait pas davantage, et j'aurais plutôt imaginé que les flots cesseraient de battre le rivage à leur heure accoutumée, que de supposer que je cesserais d'être le plus riche, le plus heureux enfant de Gênes. Raphael, étais-je bien coupable? personne ne m'avait appris que la fortune est inconstante et qu'elle retire

ses faveurs aussi aveuglément qu'elle les accorde.

J'atteignis douze ans dans cette douce incurie, quand un jour, au retour d'une joyeuse promenade, je trouvai ma mère en larmes. Une lettre venait de lui apprendre sa ruine; elle n'eût pas tant pleuré si cette ruine n'eût entraîné la mienne. J'ai toujours mal compris comment notre immense fortune fut ainsi inopinément détruite. Sans doute, on abusa de ce qu'elle était femme et de ce que je n'étais qu'un enfant.

Au bout de peu de mois d'efforts inutiles, nous quittâmes notre beau palais de marbre, et fûmes nous réfugier dans un obscur logement, situé dans une des rues les plus étroites de Gênes.

La douceur de ma mère lui fit supporter ses revers avec une angélique résignation; mais moi, Raphael, moi, gâté par une constante prospérité, je me livrai à des emportemens qui désolèrent ma mère. Mon éducation

était à peine ébauchée, personne n'avait, jusque là, osé s'opposer à ma volonté ; aussi n'avais-je aucune ressource contre ma colère et mon ennui. Quels plaisirs pouvais-je accepter quand ils étaient tous dépourvus de luxe ! Dédaigneux du nécessaire, j'exigeais les moyens de contenter des caprices qu'on avait jusque là aveuglément satisfaits, et ma bonne, mon excellente mère s'imposait les plus grands sacrifices pour me contenter, sans réfléchir que cette faiblesse augmentait mes défauts et la gêne de notre intérieur.

Elle devint horrible. Ma mère, si accoutumée à la grandeur, au faste, ne possédait plus que quelques misérables chambres où le soleil ne donnait jamais. Au lieu de lambris de marbres sculptés et couverts de tableaux de prix, ses yeux fatigués de larmes ne rencontraient que des murailles nues et sombres.

Le seul serviteur qui ne nous eût point abandonnés, mourut. Ma mère le remplaça par une servante grossière, qui devint à la soif

l'objet de mon aversion et de mon dédain; notre malheur s'accrut de la vue du malheur d'un autre. Une sœur de ma mère s'était imprudemment mariée en France, elle était devenue veuve et sans fortune; elle vint à Gênes, croyant trouver un refuge dans un palais, ma mère lui offrit la moitié de sa misère. Elle mourut bientôt, en laissant sous notre pauvre toît une petite fille âgée de quatre ans. Pauvre enfant, chétif et doux, qui semblait n'être venu au monde que pour souffrir, mais qui ne souffrait pas comme moi de la misère, puisqu'elle n'avait jamais connu qu'elle.

Ma mère était si bonne qu'elle ne pensa pas un instant au surcroît de gêne que la présence de sa nièce nous imposait. Mais moi, je me pris à la détester, parce qu'il me semblait qu'elle me volait la moitié de la tendresse et des soins de ma mère. Flavie était si délicate et si maladive qu'il fallait s'en inquiéter sans cesse. Le bonheur dont j'avais joui m'avait fait égoïste,

et l'occupation que Flavie donnait à ma mère, me rendait cet enfant insupportable.

La pauvre petite était trop intelligente pour ne pas s'apercevoir de mon aversion, elle me redoutait tellement que le bruit de mes pas, que le son de ma voix la faisaient tressaillir de crainte. Cependant, soit que son cœur fût un de ces cœurs rares qui aiment même ceux qui les oppriment, je lui inspirais une tendresse plus forte que son effroi. Quand j'étais moins dur pour elle, un sourire entr'ouvrait ses petites lèvres pâles, des larmes de joie roulaient dans ses yeux si doux que je ne sais comment ils ne désarmaient pas mon farouche caractère. Mais telle était l'irritation que me causait ma position et l'atteinte qu'elle avait porté à ma fierté, que ni la bonté patiente de ma mère, ni la douceur craintive de Flavie ne pouvaient m'engager à ne pas faire souffrir ceux qui m'entouraient des malheurs dont ils n'étaient point cause.

Une circonstance me rendit pourtant moins

injuste envers Flavie, et changea si ce n'est en amitié, du moins en bienveillance, la répulsion qu'elle m'avait inspiré jusque là.

Pour rien au monde je ne serais sorti le jour dans la ville, j'eûsse craint de rencontrer quelqu'un qui m'eut reconnu. Mais, sitôt que la nuit était arrivée, je m'éloignais de la maison sans être retenu par les prières de ma mère, qui s'inquiétait de me voir rester une partie des nuits dehors. Pendant ces heures que je passais loin d'elle, au lieu de les employer à la consoler, je montais sur les hauteurs qui enveloppent Gênes, et là je pleurais, je me révoltais en contemplant ma ville chérie; ou bien je m'enivrais du parfum des fleurs que les jardins répandent sur la ville avec une profusion toute royale.

Durant ces heures, j'oubliais parfois l'humiliation où j'étais tombé, mes espérances de fortune détruites, et quand je regardais la pureté du ciel, j'étais moins envieux du bonheur des hommes; ils me semblaient si petits

en les comparant à l'immensité qui m'entourait. L'image de mon père mourant s'offrait aussi à moi comme si je l'eusse perdu la veille, tant le spectacle de sa mort était encore présent à mon souvenir.

Souvent la fraîcheur de l'air, la douceur de mes émotions parvenaient à me procurer quelques heures de sommeil.

Une nuit, je m'étais ainsi profondément endormi, le temps était bas et les nuages de plomb; ils se fondirent et la pluie tomba longtemps sans me réveiller, j'étais trempé et saisi de froid quand j'ouvris les yeux. Le point du jour allait paraître, je me mis à courir pour regagner la maison. Lorsque j'y arrivai, j'entendis la voix de ma mère qui pleurait.

« Cruel enfant, s'écria-t-elle en m'apercevant, quelle nuit tu m'as fait passer! »

Je l'embrassai avec plus de tendresse que de coutume, et j'eus bientôt obtenu mon pardon. Elle se disposa seulement alors à aller chercher quelque repos, mais avant, elle

voulut s'assurer si Flavie était bien. Elle poussa la porte du cabinet où était son petit lit, et jetta un cri d'effroi qui me fit accourir.

Flavie était étendue contre la porte et toute bleue de froid.

« Melchior ! Melchior ! répétait-elle d'une voix pleine de sanglots, il ne revient pas, il est donc perdu. »

Puis quand elle se fut bien assurée que j'étais là, elle se jeta à genoux, avec une joie si expansive que je me sentis profondément touché. Elle avait six ans, à cet âge le sommeil est un besoin si impérieux ! Pourtant elle n'avait pas dormi, parce que je n'étais pas de retour et qu'il faisait de l'orage.

Cette circonstance peu importante, te peint, Raphael, le caractère de Flavie, et tu concevras ce que doit être aujourd'hui un cœur comme celui-là.

Depuis ce moment je m'en occupai davantage, et sans l'aimer, je lui parlai avec moins de rudesse; cependant cette diminu-

tion d'injustice envers cette pauvre petite, ne me rendait pas moins coupable à l'égard de ma mère, et je ne faisais rien pour l'aider à supporter une existence qui devenait tous les jours plus intolérable.

Crois-moi, Raphael, j'ai senti plus d'une fois que ma conduite était indigne; j'avais quinze ans, j'étais robuste, j'aurais dû aller tendre mes bras au travail le plus dur, plutôt que de vivre ainsi dans une honteuse inaction. Mais mon caractère se révoltait à la seule pensée de m'humilier dans une ville où j'étais né, au milieu de la splendeur et de la richesse, et mon misérable orgueil me rendait même insensible aux doux et justes reproches de ma mère, qui me représentait avec bonté, que si ce n'était pour elle ce devrait être pour moi, que je devrais songer à me procurer quelques moyens d'existence.

Loin de lui obéir, je restais sombre, inactif des journées entières. Je te le répète, Raphael, j'étais un méprisable insensé.

Notre malheur était à son comble, nous n'avions plus aucune ressource, quand ma mère reçut une lettre. Un négociant, de *Port-Maurice*, lui mandait qu'il avait appris, indirectement, la position où elle se trouvait ainsi que son fils ; qu'il avait le droit de lui offrir des secours, puisque jadis, mon père lui avait rendu un service tellement essentiel, que c'était à ce service qu'il devait la fortune qu'il avait acquise : que ne pouvant se rendre à l'instant même à Gênes, il lui envoyait une somme assez forte pour qu'elle pût l'attendre d'une manière moins pénible; il promettait d'être auprès d'elle aussitôt que ses affaires le lui permettraient.

Ma mère éprouva une vive joie de cette marque insigne que Dieu ne nous abandonnait pas; et elle attendit avec une vive impatience l'arrivée de M. Galeozzi, car c'était lui.

Il faut que je prenne un instant de repos pour te peindre cet homme, afin de bien te le faire connaître. J'essayerai de faire taire des

préventions injustes peut-être ; mais, que veux-tu, je suis convaincu que M. Galeozzi m'a été plus funeste que ne l'eut été un ennemi. Il n'a essayé de me soumettre que par la crainte ; ma mère avait été trop faible pour moi, il voulut réparer ce tort par une sévérité qui acheva de me perdre.

IV

— M. Galeozzi avait environ quarante cinq ans, quand nous le vîmes pour la première fois; sa taille élevée et forte, ses traits réguliers font de lui ce qu'on appelle communément un bel homme, mais il lui manque cette distinction élégante, ou digne, qu'on tient de la naissance et d'une première éducation; sa voix est haute,

impérieuse, et s'il se laisse dominer par la colère, ses expressions sont presque toujours brutales et communes; quand il est calme, sa figure ne perd même point son expression de sévérité; s'il s'emporte, elle devient effrayante, inspire de l'épouvante au faible et une invincible répulsion à celui qui est au-dessus de la crainte.

Quand je l'entendis annoncer, je sortis de la chambre de ma mère et fûs me refugier au fond du cabinet où couchait Flavie. J'essayais ainsi de reculer de quelques momens une entrevue qui m'inspirait de la répugnance. Il m'en coûtait de voir un homme qui connaissait et allait scruter notre misère, qui se présentait comme un protecteur et qui nous avait déjà rendu un service pécuniaire. Aussi je me laissai appeler plusieurs fois par ma mère et je lui donnai même la peine de venir me chercher.

« Vous avez là, un fort beau garçon, lui dit M. Galeozzi, il est sans doute déjà avancé

dans ses études, l'intelligence de sa physionomie...

Je ne sais rien, monsieur, interrompis-je sèchement, les malheurs de ma famille, la position humiliante où ils nous ont...

C'est une raison de plus pour travailler, reprit-il plus rudement, la fortune ne revient pas en dormant et en se lamentant, il est sage de songer à se faire un sort quand les circonstances ont détruit celui qui était tout fait ; à la vérité il faut bien se donner un peu de peine, travailler avec courage, mais l'argent qui reste le plus sûrement est celui qu'on gagne avec effort. Madame, avez-vous quelque projet pour ce jeune homme ?

« Hélas! non, monsieur, il m'était difficile...

« Je conçois, je conçois. Comme je vous l'ai écrit, comme je vous le répète, je conserve une profonde reconnaissance pour votre mari, et je m'offre à servir de protecteur et d'appui à votre fils. »

Au lieu de remercier M. Galeozzi, je reculai de quelques pas et gardai le silence. Ma mère, au contraire, lui exprima vivement et avec sensibilité sa gratitude.

« Je reviendrai vous voir ce soir, lui dit-il ; je n'ai que peu de temps à rester à Gênes. Causez avec votre fils, madame ; de mon côté, je vais réfléchir à un projet qui lèverait bien des difficultés. »

Le soir, je le laissai seul avec ma mère, et quand je rentrai, j'appris qu'elle avait accepté d'aller s'établir à Port-Maurice chez M. Galeozzi, qui habitait avec sa sœur, beaucoup plus âgée que lui. Ma mère me reprocha de m'être montré froid et dédaigneux devant M. Galeozzi.

Il me déplaît, répondis-je avec humeur ; je ne veux pas devenir marchand ; je ne veux pas qu'il se croie des droits sur moi.

Ma mère employa vainement sa douce patience à me convaincre que je ne pouvais ni ne devais rejeter le seul moyen de fortune qu

se présentât à moi ; elle en appela à ma tendresse et à ma raison, mais inutilement.

Huit jours après, et bien malgré moi, nous partîmes pour Port-Maurice ; je ne quittai point Gênes sans aller adresser de tristes et longs adieux à cette ville si chère où je laissais tant de beaux souvenirs d'enfance.

Nous fûmes reçus chez M. Galeozzi avec une hospitalité amicale ; cependant je ne me sentais pas moins de répugnance à devenir l'hôte d'un homme qui m'inspirait de l'éloignement, et dont les manières et le ton me blessaient. Tout me déplaisait dans cette maison où rien de confortable ne manquait, mais où je ne trouvais aucune trace de cette magnificence, de cette grandeur auxquelles seules j'attachais l'idée de la richesse. Mes yeux, qui s'étaient ouverts dans un palais, se détournaient avec dédain d'une habitation seulement arrangée pour l'utile.

Quelle différence aussi d'une petite ville comme Port-Maurice, uniquement occupée

de commerce et d'industrie avec Gênes, si belle, si poétique, si dorée.

M. Galeozzi passait ses journées dans ses comptoirs ou dans ses immenses magasins remplis de tonnes d'huile. A chaque instant on entendait sa voix s'élever avec violence pour gronder ou donner des ordres. Les commis qui remplissaient ses bureaux semblaient trembler sous sa volonté, même sous son regard ; il ne recevait que des personnes qui s'occupaient de commerce, et quand il donnait quelque trève à son activité ou aux affaires, c'était encore des moyens de s'enrichir qu'il s'occupait.

Au bout de quelques jours, il me demanda si je voulais remplir la place du dernier de ses commis qu'il allait renvoyer.

« — Je vous propose cette dernière place, ajouta-t-il, parce que c'est la moins difficile ; plus tard nous verrons.

« — Je ne suis pas en état de la remplir, dis-je froidement.

« — Diable ! ce n'est pourtant pas difficile, copier des lettres, faire une facture.

« — Je ne le saurais pas.

« — Vous êtes donc tout à fait ignorant?

« — Oui.

« — Alors que voulez-vous devenir ?

« — Soldat, répondis-je avec fermeté. »

Ma mère poussa un cri d'angoisse.

« — Voilà une belle idée, s'écria M. Galeozzi d'une voix de tonnerre ; savez-vous ce que c'est que l'état militaire aujourd'hui ? Pourrir dans une garnison, se soumettre à la volonté des autres pour gagner une mauvaise nourriture.

« — Mon père était militaire, c'est la seule carrière qui convienne à la noblesse. »

M. Galeozzi se prit à rire avec ironie.

« — La noblesse ! reprit-il, qu'est-ce cela sans argent? Et tout marquis que vous soyez, mon pauvre garçon, ce titre ne vous servira à rien. »

Il avait raison, mais je ne me sentais

pas moins offensé de me l'entendre dire ainsi par lui.

«— Je concevrais, poursuivit M. Galeozzi, que vous eussiez suivi la carrière des armes si vous étiez Français, et que vous fussiez né quinze ans plus tôt. Mais soldat du roi de Sardaigne, de Chypre et de Jérusalem! !

«—Je vous croyais son sujet, monsieur.

« — Nullement. Je suis Français, et je m'en vante. Mais mon père a fait sa fortune ici, je suis sage en y restant et en suivant son exemple: revenons à vous. Quoique je vous blâme, je n'ai aucun droit de vous empêcher de suivre votre volonté.

«—Et que puis-je devenir autre chose que soldat? puisque je n'ai ni fortune, ni éducation.

«—Si vous voulez renoncer à des chimères, et suivre mes conseils et ma volonté, je me charge de vous faire donner l'une, et de vous conduire à l'autre.

« — Ah ! monsieur, s'écria ma mère, votre générosité... »

Il la regarda avec une douceur qui me frappa, tant cette expression lui était peu habituelle.

« — Eh bien ! donc, reprit-il, vous irez en France au collège de Tournon, les études y sont bonnes, c'est le moins éloigné de ce pays, et votre mère pourra recevoir facilement de vos nouvelles, et même vous voir. »

Je ne le remerciai pas, quoique je fusse reconnaissant; mais je ne pouvais trouver une expression amicale en lui parlant.

Quinze jours après, je partis pour Tournon, où M. Galeozzi me conduisit lui-même. S'il conserva durant ce petit voyage son ton acerbe et tranchant, je dois convenir qu'il se montra réellement généreux dans ce qui concernait ma pension et mes dépenses.

Ma séparation d'avec ma mère avait été douloureuse à tous deux; cependant elle fut adoucie pour elle par la joie qu'elle éprouvait à me

sentir un protecteur, et pour moi, par l'espoir que j'allais acquérir les moyens de m'en passer. Mes progrès furent rapides. Quelqu'inconvéniens que présente une éducation commencée tard, quand elle s'adresse à un sujet qui a de l'intelligence et de la vanité, elle avance d'autant plus rapidement que l'esprit comprend facilement ce qui n'est souvent qu'un cahos pour l'enfance.

Les premières vacances, ma mère me proposa de venir les passer à Port-Maurice ; je refusai, et j'agis de même durant les trois années que je passai à Tournon. Quoique j'aimasse tendrement ma mère, la répugnance que j'éprouvais d'habiter la maison de M. Galeozzi l'emporta sur le bonheur que j'aurais ressenti à la revoir. Elle me promettait souvent de venir elle-même ; mais elle m'écrivit enfin qu'il fallait qu'elle y renonçât; la sœur de M. Galeozzi venait de mourir, et ma mère ajoutait que se trouvant seule maintenant chargée de la conduite d'une maison con-

sidérable, il la verrait s'éloigner avec peine.

Je fus assez injuste pour faire un crime à ma mère d'avoir accepté une position que je trouvais indigne d'elle, comme si la plus grande preuve de noblesse d'âme n'était pas d'accepter, et même d'aller au-devant de ce qui peut alléger le poids de la reconnaissance.

Tu vois, Raphael, que je ne me dissimule pas à moi-même mes torts. J'en eus peut-être un bien plus grave, plus inexcusable; ce fut de rester long-temps sans pardonner à mon excellente mère d'avoir consenti à devenir la femme de M. Galeozzi.

Quoique les années et surtout les chagrins eussent flétri la beauté de ma mère, il lui restait ce qui conserve le plus long-temps son empire, une physionomie remplie de dignité et de grâce. Elle avait inspiré dès le premier moment une vive passion à M. Galeozzi, et quoique ma mère m'écrivît qu'elle n'acceptait sa main que pour m'assurer un protecteur et une fortune, j'ai toujours pensé qu'il ne lui déplai-

sait pas. Les femmes aiment les hommes violens qui apportent de la passion dans tout, et j'ai remarqué que les plus timides ne s'effrayaient point de ces caractères hautains et tyranniques, qu'elles savent dominer même plus souvent que les faibles. Cette domination flatte leur vanité, et toute parfaite que soit ma mère, elle y céda.

Pourquoi, en effet, aurait-elle consenti seulement pour mon intérêt puisque je lui écrivis que j'étais au moment d'avoir terminé mes études; et en état de choisir une carrière, soit celle d'avocat, soit celle de médecin? Je lui rappelais que j'avais supporté, avec persévérance, les ennuis et les privations d'un collége, où les élèves étaient maltraités quoique les études y fussent assez fortes; enfin, j'avais gardé, pour dernier argument, celui que je croyais le plus puissant; je représentais à ma mère sa naissance et la splendeur du nom qu'elle abandonnait.

Ces argumens comme mes prières furent

inutiles, et la marquise de Palmanova devint la femme du marchand Galeozzi. Ce fut lui qui me l'annonça dans une lettre remplie je dois l'avouer de sentimens généreux. Je ne répondis pas, je gardai le même silence avec ma mère, quoiqu'elle m'adressât souvent de doux reproches.

— Ta mère avait raison, interrompit Raphael, et jusqu'à présent, mon pauvre ami, je ne découvre que de l'aberration dans les raisonnemens dont tu veux appuyer ta conduite. Madame de Palmanova, s'est montrée mère aussi prudente que tendre, ne devait-elle rien, non plus, à l'avenir de cette douce et aimable petite Flavie dont tu ne me parles plus.

— Flavie grandissait et se fortifiait, m'écrivait ma mère, elle profitait aussi avec une admirable raison, des maîtres qu'on lui donnait. Le charme de son caractère l'avait rendue la favorite de M. Galeozzi, qui n'épargnait rien pour son éducation.

Cette dernière phrase fit renaître mon ancienne répugnance pour cette enfant, l'enveloppant dans mon injustice, je ne répondis pas davantage aux fréquentes petites lettres qu'elle m'écrivait.

J'avais près de dix-neuf ans, il était temps que je prisse un parti. M. Galeozzi le pensa comme moi, car il m'écrivit fort sèchement, en m'annonçant qu'il allait cesser de payer une pension qu'il jugeait désormais inutile et que j'étais libre de venir habiter sa maison.

Je sortis de Tournon avec l'intention de ne pas accepter cette invitation ; je possédais seulement quelques louis, reste de l'argent que ma mère m'envoyait exactement. Je me rendis à Lyon. Si j'avais été révolté de ne trouver à Port-Maurice que des êtres ne pensant qu'à gagner de l'argent, je ne le fus pas moins en parcourant la seconde ville de France, de ne rencontrer que des occupations industrielles.

Je fus au théâtre, le parterre n'était qu'une seconde bourse où l'on ne parlait que de hausse

ou de baisse des soies, de réduire le salaire des ouvriers, pour augmenter le bénéfice des fabricans ; l'âpreté du gain se lisait sur de belles et jeunes figures, comme sur les plus flétries par l'âge.

Je fus entendre plaider; une nuée d'avocats encombraient le prétoire, quelques-uns avaient du talent et beaucoup cependant restaient sans occupation. Que de patience et de travail il fallait pour percer dans cette carrière déjà obstruée !

Je visitai l'hôpital, la beauté du monument me plût; mais là aussi je trouvai une foule de jeunes gens sans clientelle quoique remplis d'ardeur et de talens ; quelques médecins jouissaient, à Lyon, d'un beau sort; mais que de temps, que de circonstances fâcheuses ils ont dû traverser pour arriver là!

Mon courage recula devant tant d'obstacles; la difficulté de la vie se présenta à moi comme une hydre à cent têtes que je ne pourrais jamais terrasser, et mon malheureux orgueil, se

révolta de la nécessité de lutter, moi qui étais né riche. C'est un grand malheur de conserver un caractère fier, joint à une fortune basse, tout paraît au-dessous de soi, on s'indigne de se trouver si petit, quand on se croit fait pour marcher si haut, et je me sentis irrité comme si le sort n'était hostile qu'à moi seul.

Durant les trois ans que j'avais passés à Tournon, j'avais dépensé toute mon ardeur pour le travail, une surveillance continuelle m'avait pour ainsi dire mâté. Mais quand je me sentis libre, l'ardeur de la jeunesse fit bouillonner mon sang, et m'inspira ou d'extravagans projets ou les idées les plus sinistres. Tantôt je voulais me laisser mourir de faim, projet que je pouvais le plus facilement exécuter dans ma position, tantôt il me passait par la tête d'aller exiger à main armée, sur les grandes routes, une partie du superflu des heureux de la terre. Et je ne suis pas encore persuadé que ce ne soit pas un droit. J'avais beaucoup travaillé à Tournon, mais j'y

avais lu aussi beaucoup de mauvais livres. On avait beau les défendre, les élèves trouvaient aisément le moyen de s'en procurer. Libre de me livrer à mon goût pour ces dangereuses lectures, je me jetai tour à tour à corps perdu de la dépravation de l'esprit à celle du corps; et saisi par une fièvre de plaisir qui m'enlevait à toute réflexion, je me dis que je devais oublier mon nom, ma naissance, et je me crus philosophe, parce que je me plongeais sans remords dans la fange.

Je t'épargne les détails, Raphaël, ils t'affligeraient, et peut-être t'en coûterait-il de me trouver si indigne de ton amitié. Il faut pourtant que tu saches que je devins l'amant d'une actrice, à qui un autre prodiguait les richesses. Je ne le savais pas, car autant par vanité que par exaltation de tête, j'aurais tué cette femme si j'avais soupçonné qu'elle me trompât. Je vivais de ses bienfaits, et j'étais assez inexpérimenté pour m'imaginer qu'on ne devait pas rougir de partager avec ce qu'on aime. Je fus désabusé,

Un soir j'entrais au théâtre; deux jeunes gens qui en sortaient prononcèrent hautement mon nom. Ils ne m'avaient point aperçu, je les suivis.

« — Ce Melchior, qui est-il? d'où vient-il? disait l'un.

« — Il se dit de Gênes et marquis.

« — Beau marquis qui vit aux dépens d'une femme.

« — Il est assez beau garçon pour faire ce métier, reprit l'autre. Ce n'est pas lui qui est le plus imbécille; il passe pour le frère de la belle, et l'entreteneur prend même des précautions afin de ne pas offenser l'honneur de la famille. »

Ils se mirent à rire si bruyamment qu'ils n'entendirent pas d'abord que je leur criais qu'ils étaient des insolens. Je posai ma main sur l'épaule de l'un d'eux.

« — Ah! vous nous écoutiez, dit-il en se retournant, eh bien! que voulez-vous?

« — Vous dire qu'il faut que vous me rendiez raison.

« — Allons donc, à quoi cela ressemblerait-il?

« — A l'action d'un brave.

« — A l'action d'un fou. Qu'est-ce que cela me fait à moi, qu'un homme qui n'est pas mon ami soit trompé et que vous fassiez un vilain métier. »

Je serrai son bras de manière à le lui casser ?

« — Vous avez d'autant plus tort, continua-t-il en se dégageant, que vous seriez un excellent portefaix, Tudieu ! quelle pogne.

« — Ma main sera plus légère pour vous appliquer un soufflet. Et j'en flétris sa joue.

« — Va chercher tes pistolets ! cria-t-il à son compagnon, je t'attendrai aux Brotteaux.»

L'ami de mon adversaire partit sans observations et nous continuâmes notre chemin; arrivés sur les bords du Rhône, nous nous arrêtâmes pour attendre les armes. Le vent sifflait fortement dans la saulée qui nous

entourait ; les eaux mugissaient avec fureur, le froid était assez vif. Ma violence s'était peu à peu calmée; je n'avais point perdu l'envie de me venger, mais une sorte d'attendrissement me gagnait et le souvenir de ma mère m'étreignait avec un déchirant remords. Dans ce moment, mon adversaire lui-même, arrêté à quelques pas, gardait le silence en pensant sans doute aux objets qui lui étaient chers.

Depuis six mois ma mère ignorait mon sort; si je succombais, ce ne serait point seulement ma mort qu'elle pleurerait, mais aussi le déshonneur que j'avais attaché à mon nom. Cependant je ne désirais point d'être vainqueur; celui avec qui j'allais me battre était aussi jeune que moi, son existence était peut-être utile à sa famille, et moi je n'étais que le tourment de la mienne. Il est des circonstances tellement graves, qu'on n'a point alors de juge plus inexorable, plus juste que soi-même, et je ne regrettai pas d'être peu habile aux armes, je ne pensai point un instant que l'obscu-

rité rendrait le combat encore plus dangereux; ce qui m'occupait, c'était le motif même de ce duel.

Il n'eut point lieu cette nuit-là. L'ami de mon adversaire accourut l'avertir qu'il lui était impossible de se procurer des pistolets, et que force était d'attendre au jour. Nous prîmes heure et nous fûmes exacts l'un et l'autre.

De cette fois le sort fut juste, Raphael, et je restai sur la place percé d'une balle. Mon adversaire me fit transporter chez moi. Je logeais chez de braves gens, mais peu fortunés, je manquais de presque tout ce qui était nécessaire à mon état, et je m'en inquiétais peu. Le dégoût de l'existence, sentiment qui m'atteint si facilement, m'étreignait avec tant de force, que je ne craignais pas la mort, ou plutôt qu'une atonie complète s'était emparée de moi. Pour qui, en effet, aurais-je désiré de vivre? était-ce pour ma mère qui avait accepté une autre affection, et qui n'avait trouvé

que des déceptions dans la tendresse que je lui inspirais? était-ce pour lutter contre la misère ou m'en garantir par le travail? si je vivais, il faudrait me soumettre à l'autorité de M. Galeozzi ou désoler ma mère en m'y soustrayant de nouveau. Je m'étais flétri par une liaison honteuse, j'avais souillé mon cœur, et je le croyais à jamais désabusé du sentiment de l'amour, le seul qui soutienne et anime la jeunesse. Je ne croyais pas offenser Dieu; en désirant la mort, car je ne considère point le suicide comme un crime, oui, je regarde le détachement de la vie comme une résignation.

J'étais entièrement abandonné au découragement, quand ma mère entra dans ma chambre et se jeta dans mes bras. Je reçus ses caresses avec tiédeur. Elle venait ranimer une existence dont j'avais fait le sacrifice.

Cependant ses larmes réchauffèrent peu à peu mon âme glacée, je me sentis doucement renaître sous l'influence de ses baisers; je

n'eus point la force de lui résister, et nous partîmes pour Port-Maurice; pour Port-Maurice où j'avais juré de ne jamais retourner; ma mère n'avait employé que des prières pour m'y déterminer, ah! que j'eusse bien mieux fait de n'y point céder :

V

— M. Galeozzi était absent et je passai un mois assez doucement. Ma mère m'aimait autant qu'autrefois; Flavie, plus formée moralement que ne le comportait son âge, me prodiguait des soins si judicieux et si empressés, que je me reprochai d'avoir été si souvent in-

juste envers elle. Enfin, il y avait long-temps que je ne m'étais trouvé aussi calme.

L'état de convalescent dispose à la douceur; le cœur affaibli est ouvert à tous les sentimens paisibles, et je suis persuadé qu'à cette époque, si M. Galeozzi l'eût voulu, il pouvait me diriger dans une meilleure route.

Mais au contraire, à son retour, il me traita avec une ironique pitié qui m'exaspéra. Loin de m'engager à prendre un parti, il parut me considérer comme un être tout-à-fait incapable de rien faire d'utile; il ne m'adressait pas particulièrement de reproches, mais jamais il ne manquait l'occasion de lancer son mépris sur les hommes qui regardent comme au-dessous d'eux le travail. Jusque-là, je ne l'avais jamais entendu s'exprimer sur la noblesse avec mépris. Dès ce moment il ne perdit point une occasion de dénigrer les prétentions des nobles et d'appuyer sur leurs ridicules. Tout ce qu'il disait était peut-être juste, cependant je ne pouvais me soumettre à cette

justice, parce que je sentais qu'il ne s'exprimait ainsi que pour m'offenser.

J'aurais donné tout au monde pour quitter sa maison, et je l'eusse fait si ma mère ne m'avait fait jurer par les cendres de mon père de ne point m'éloigner. Je résolus au moins de prouver à M. Galeozzi que si la carrière du commerce me déplaisait, ce n'était point l'intelligence qui me manquait pour y réussir.

Un matin j'entrai dans son cabinet et lui demandai de l'occupation. Je m'étais promis de la patience s'il me recevait mal; j'en eus besoin, car il me répéta bien dix fois avec ironie que ce que je sollicitais était indigne de moi; enfin il consentit à me confier un poste fort peu important.

Un mois ne se passa pas qu'il ne reconnût qu'il pouvait m'employer d'une manière plus utile pour lui et pour moi; je passai ainsi par tous les degrés de la hiérarchie commerciale, et je devins assez habile pour que, dans ses bons jours, M. Galeozzi permît

quelquefois que je le remplaçasse; je puis même dire qu'au bout de peu de temps on préférait traiter avec moi qu'avec lui.

Je n'ai jamais eu de hauteur avec ceux qui m'offensent sans intention ou sans discernement, et mon orgueil ne se révolte que devant ceux qui se croient au-dessus de moi. Je me sens indulgent contre l'infériorité sans prétention, et du moment que je ne suppose point d'arrière-pensée à la grossièreté, je la supporte comme la suite inévitable d'un manque d'éducation. Je suis également persuadé qu'il y a une sorte de cruauté à faire peser une autorité injuste sur celui qui ne peut se défendre. M. Galeozzi au contraire traitait durement les inférieurs qui avaient affaire à lui; j'en obtenais davantage en m'y prenant poliment, et quand on arrivait au comptoir, ce n'était plus à lui qu'on allait d'abord, mais à moi.

Sans doute le travail auquel je m'étais

assujéti me déplaisait, cependant je suis persuadé que je l'aurais continué, si M. Galeozzi n'était tout à coup devenu jaloux de la préférence qu'on m'accordait. Son caractère était tellement impérieux, qu'il ne vous pardonnait pas qu'on essayât de se soustraire à son autorité, quand même son intérêt s'en trouvait bien. Après m'avoir tant reproché de n'être bon à rien, il m'en voulut de ce que je pouvais le remplacer. Les affaires en souffrirent. Si je commençais une opération productive, j'étais certain qu'il la faisait manquer, uniquement parce que je l'avais trouvée bonne. Enfin, il en arriva au point de m'accuser de vouloir me rendre maître chez lui.

Nous n'avions jamais eu jusque-là de scènes directes ensemble; une fois qu'elles commencèrent, elles ne s'arrêtèrent plus. Accoutumé à faire tout plier sous sa volonté, il en rencontra une aussi âpre, aussi violente que la sienne, et d'autant plus puissante, que je sentais que dans cette occasion j'avais raison.

Quoique assurément je ne pensasse pas à m'énorgueillir de l'approbation de ceux qui m'entouraient, je croyais du moins qu'elle me donnait le droit de lui résister plus ouvertement.

Je ne pourrais revenir longuement sans colère sur cette époque de ma vie. Ce que je puis te dire, Raphaël, c'est que nos scènes avec M. Galeozzi devinrent si vives et si fréquentes, que toute la ville en fut informée ; on me plaignit, il l'apprit, et sa rage s'en accrut. Dans ses emportemens, il ne se connaissait plus ; et ce qui l'exaspérait davantage, c'est que ma colère pour ne pas être moins terrible que la sienne, ne me faisait jamais sortir des bornes d'une bonne éducation. Plus il se montrait grossier, plus je me montrais poli. Si dans son emportement il brisait un meuble, je me hâtais de cacher le dégat qu'il faisait pour lui montrer que je regardais sa conduite comme une chose inconvenante. La seule vengeance que je pusse tirer

de cet homme était de lui prouver son infériorité d'éducation, et je ne la lui épargnais pas.

Formé de contrastes, M. Galeozzi vraiment généreux dans les occasions importantes, était d'une petitesse inexplicable dans la vie habituelle : il apprenait, sans sourciller, la perte d'une forte somme et rugissait comme un lion, pour un port de lettre mal employé. Il donnait un secours considérable à un ouvrier malheureux et lésinait obstinément sur un salaire de tous les jours.

Il m'avait à cette époque, je l'ai su depuis, assuré une forte part dans son commerce, et il prétendait ne point m'accorder l'appointement de l'emploi que je remplissais dans sa maison.

Que te dirai-je, Raphael? notre vie était un continuel orage qui éclatait même en présence de ma mère, quoiqu'elle eût beaucoup d'empire sur M. Galeozzi et qu'il l'aimât passionnément; mais son caractère l'emportait.

Il commençait d'abord quand nous étions réunis, c'est-à-dire à table, à me lancer, avec ironie, d'amers sarcasmes sur ma prétention à me connaître en affaires. Un regard suppliant de ma mère me forçait au silence; mais bien loin que ce silence le calmât, il augmentait la colère de M. Galeozzi, il ne gardait plus aucun ménagement, et il me forçait à lui faire entendre des paroles piquantes ou dédaigneuses, ou bien, je me contentais de sourire avec mépris. Alors il ne s'arrêtait plus, et il était impossible de reconnaître l'homme qui possédait réellement en affaires le jugement le plus sain et le plus rapide.

Durant ces scènes, ma mère pleurait; Flavie, moins effrayée, cherchait, par mille petits soins, à distraire M. Galeozzi : mais les choses en vinrent enfin à un point, que je fus forcé de m'éloigner de la maison, aux heures des repas. A cette époque j'étais approuvé de tout le monde, quand un hasard malheureux me donna un tort véritable.

Je t'ai avoué, Raphael, comment mes passions naturellement ardentes, s'étaient éveillées avec violence durant mon séjour à Lyon. Les longues souffrances que j'avais ressenties à la suite de mon duel, et l'indignation que j'avais éprouvée contre Marietta l'avaient promptement chassée de mon souvenir. Mais je n'avais que vingt ans, si cette femme n'avait point fait naître un amour réel dans mon âme, c'était elle qui, la première, avait éveillé mes sens. La vie tourmentée que je menais, le peu de distractions que je pouvais trouver dans une ville toute occupée de commerce, reportèrent peu à peu et trop souvent, mon imagination vers le souvenir de plaisirs dont je maudissais la source, mais dont je regrettais l'ivresse. Dans les chaudes nuits d'été, où le sommeil est à la fois si lourd et si rêveur, des images de femmes, jeunes et belles, se présentaient à moi et embrâsaient ma tête. La fatalité vint de nouveau jeter sur mes pas une séduction à laquelle je n'eus pas le courage de résister.

VI

Les plus petites villes d'Italie, possèdent un théâtre et celui de Port-Maurice est assez remarquable, aussi, il arrive souvent que quelques troupes se rendant dans une des grandes villes d'Italie, s'y arrêtent pour y donner des représentations.

J'aimais beaucoup la musique, quoique je

n'eusse reçu de leçons que de Marietta, je chantais avec assez de goût. Aussi, en apprenant l'arrivée d'une troupe italienne qui ne devait cependant demeurer que peu de temps à Port-Maurice, j'éprouvai une joie de jeune homme, dont tout autre que M. Galeozzi n'eût pas même songé à me faire un tort.

Il se pressa pourtant de déclarer devant moi qu'il défendait aux personnes employées chez lui, de mettre les pieds au théâtre.

Je n'eus pas l'air de me croire compris dans cette défense qu'il adressait à ses commis, et le jour même je me hâtai d'y aller, et pris place dans une des loges le plus en évidence.

On donnait le *Barbier*, ce chef-d'œuvre si spirituel de Rossini. J'oubliais en l'écoutant, ma vie d'orages et de contrainte, et jusqu'à l'existence de M. Galeozzi. Rosine paraît, leste et brillante, d'abord j'hésite, je crois me tromper, mais elle se tourne de mon côté, je ne doute plus, c'est Marietta, Marietta qui m'a

trompé, mais qui en trompait plus perfidement un autre pour moi. Oui, c'est Marietta, réellement embellie, et embellie encore par mon imagination, qu'une vie de privation et d'ennui a exaltée, mon cœur ne battit point d'amour, mais mes artères, mes sens palpitèrent de cette fougue volcanique que l'on confond si souvent avec lui. Marietta, dont l'œil quêteur cherchait dans le public des hommages et de l'admiration le fixa sur moi et me reconnut. Je m'en aperçus au trouble de ses regards, à l'émotion qui changea sa voix.

Certes, je ne prétends pas te persuader que Marietta m'aimât profondément, mais elle s'était donnée à moi avec tout le désintéressement d'une tête montée, elle était fort jeune, j'avais été le premier qui n'eut point mis de prix à sa personne, une fantaisie nouvelle n'avait point affaibli celle que je lui avais inspirée; en me revoyant, cette fantaisie se ranima avec une ardeur que les yeux de Marietta, sans cesse fixés de mon côté, me dévoilerent. Émue

par ma présence, ambitieuse de me dominer de nouveau, elle se montra réellement charmante dans un rôle qui semblait fait pour la mutinerie de sa figure et pour la légèreté de sa voix.

Quand la toile se baissa, Marietta me fit un signe que je reconnus.

Je me rendis à la porte des artistes, et peu de minutes s'étaient écoulées, que son bras passé sous le mien m'avait ramené au charme et à l'habitude du passé! Marietta m'apprit qu'elle n'avait su mon duel que de la bouche de mon rival, qu'elle avait voulu courir à moi, mais que sa mère s'était jetée à ses pieds, qu'elle n'avait osé la braver en repoussant l'homme généreux qui consentait à lui pardonner, ni encore moins la réduire à la misère, non plus que sa famille nombreuse dont elle était le seul appui.

« Cependant, ajouta Marietta, il ne faisait que me déplaire quand je le trompais; je le pris en horreur du moment qu'il fit le ty-

ran et m'empêcha de te voir. Tu quittas Lyon sans me donner de tes nouvelles, et cependant je ne t'ai point oublié, et en acceptant un engagement pour l'Italie où j'espère me fortifier dans le chant; j'avais le secret espoir de te retrouver. »

Je ne veux rien te cacher, Raphael, je ne pensai pas une minute à reprocher à Marietta le rôle qu'elle m'avait fait jouer; en retrouvant le plaisir, j'oubliai qu'il m'avait avili.

Chaque soir j'allais au théâtre et je rentrais très avant dans la nuit. La première fois j'avais éprouvé quelque difficulté à me faire ouvrir la porte de la maison; depuis, ce fut Flavie qui m'introduisit avec précaution. Elle me dit simplement que le bruit que j'avais été obligé de faire avait réveillé ma mère, et que pour éviter cet inconvénient, elle m'attendrait elle-même chaque nuit.

Je baissai la tête devant son angélique innocence, devant sa bonté si délicate et si

adroite, car elle évitait de me rappeler l'autorité qui pesait sur moi, et elle s'exposait à la colère de M. Galeozzi.

Marietta m'annonça bientôt qu'elle quittait Port-Maurice le lendemain, et me fit promettre de la rejoindre à Milan, si je ne pouvais la suivre à l'instant même.

Je te le répète, Raphael, mon cœur n'était pour rien dans ma liaison avec cette femme, mais elle rompait l'ennuyeuse uniformité de ma vie. En la perdant, je perdais les plaisirs, dont la violence de mes sens me faisait un dangereux besoin; et elle ne consentit à partir qu'après que je lui eus répété vingt fois le serment de la rejoindre.

Ce ne fut point cette dernière nuit Flavie qui m'ouvrit, mais M. Galeozzi; sa figure, ordinairement colorée, était pâle et ses lèvres frémissantes. Je voulus éviter de lui parler dans un tel moment, et après l'avoir remercié, je me disposais à monter chez moi, quand il me pria, avec une ironique politesse, de lui

accorder un moment d'entretien. Je le suivis dans le comptoir, il s'assit, je me tins debout.

« Je vous avais défendu de mettre les pieds au théâtre, me dit-il avec un ton impérieux, et tous les soirs vous y êtes allé. »

« — Vous l'avez défendu à vos commis, monsieur, mais...

« — Mais n'en faites-vous pas partie?

« Je croyais que vous établissiez quelque différence entre eux et moi.

« — Aucune, monsieur, aucune, je vous paye comme eux.

« — Et si je ne veux pas obéir comme eux.

« — Je vous chasserai. »

Mes dents se serrèrent avec rage, cependant parvenant à me contraindre, je me contentai de jeter un regard de dédain sur M. Galeozzi, et je marchai vers la porte.

« Un instant, monsieur, un instant! me cria-t-il, nous n'avons pas fini ensemble, veuillez, avant de prendre si lestement votre

parti, terminer nos comptes. Prenez la peine de vous asseoir. »

Je restai debout. Il ouvrit un tiroir, en tira une liasse de papiers et reprit :

« Je ne vous aurais jamais rappelé ce que vous me devez, monsieur, si je ne savais maintenant de quoi vous êtes capable. Non content d'avoir vécu à Lyon aux dépens d'une femme, vous vous êtes encore plus grièvement manqué à vous-même en renouant avec elle et en forçant une innocente enfant à devenir la complice de vos torts; vous avez souffert qu'elle passât, à vous attendre, les nuits que vous perdiez dans le désordre et la débauche. »

Cette réflexion était juste, je ne trouvai rien à répondre, et si M. Galeozzi s'était arrêté, peut-être y avait-il encore quelque chance de rapprochement entre nous. Mais c'est un homme dont le cœur est généreux, et dont l'esprit ne l'est pas; il ne sait rien ménager quand il se croit un avantage : et

son regard victorieux éteignit, à l'instant même, mon repentir.

« Vous voilà réduit au silence, poursuivit-il, allons, monsieur le bravache, je vous conseille de vous soumettre à toutes mes volontés, à ce prix, je consens à vous pardonner et à vous garder chez moi.

« — Et moi, je veux en sortir, m'écriai je, je ne prétends pas rester plus long-temps sous la domination d'un tyran brutal. »

Il vint à moi la main levée, j'avais pris machinalement un canif sur le bureau, en tendant la main comme pour empêcher M. Galeozzi de s'approcher de moi, ce canif se trouva dirigé vers lui.

« Il veut m'assassiner! cria M. Galeozzi. »

A cette parole terrible qui vibra dans la haute pièce où nous étions, la porte s'ouvrit et Flavie se précipita entre nous, le canif toucha son bras et lui fit une blessure assez profonde pour que le sang en jaillit et marquât aussitôt de larges taches sa robe blanche. Je poussai un

cri de désespoir, et jetant le malheureux canif loin de moi, je portai son bras à mes lèvres et pleurai amèrement.

La colère de M. Galeozzi s'était également dissipée à cette vue, il m'aida à faire revenir à elle la pauvre Flavie à demi évanouie, elle ouvrit enfin les yeux.

« Mon oncle, prononça-t-elle de sa voix d'ange, m'aimez-vous? »

« — Si je t'aime, tu le sais bien, aussi ne pardonnerai-je jamais à... »

« — Vous dites que vous m'aimez et vous tourmentez Melchior; il faut oublier à l'instant un accident dont il est bien innocent. Vous ne le connaissez pas, il a un cœur bon et généreux : savez-vous qu'une nuit que vous étiez en route pour revenir de Mafi, dont on assurait que la route n'était pas sûre, Melchior est parti seul pour aller au-devant de vous; il faisait un bien mauvais temps, et quand il revint, espérant, ce qui était arrivé, que vous aviez pris une autre route, il me fit jurer de ne

rien dire, ni à vous, ni à ma tante de ce qu'il avait fait. Mon oncle! mon oncle! vous êtes injuste envers Melchior. »

M. Galeozzi me tendit la main.

« Qu'il ne soit plus question de rien, me dit-il à moitié désarmé, mais souvenez-vous, jeune homme, qu'il est des fautes dans lesquelles il ne faut pas retomber. »

« Vas embrasser ta mère, me dit tout bas la douce Flavie, ne lui dis rien de ce qui s'est passé, elle est déjà assez inquiète, car elle te sait avec mon oncle. Surtout n'hésite pas à lui promettre que tu ne quitteras point la maison. »

Je montai chez ma mère que je trouvai tout en larmes et je jurai sur sa main brûlante de fièvre, que je me soumettrais. Le sang de Flavie avait été un moment comme un baptême de paix entre M. Galeozzi et moi.

Nous passâmes quelques mois dans des relations convenables; mais si la cicatrice de la blessure de Flavie ne devait jamais s'effacer, le souvenir de l'émotion qu'elle avait causé à

M. Galeozzi, fut moins durable, et il reprit peu à peu l'intolérable tyrannie de son caractère ; je la supportai avec résignation, je crus le désarmer en ne luttant pas, mais loin de produire l'effet que j'espérais, il devint plus exigeant à mesure que je me montrais plus docile.

Ma mère s'aperçut que ma patience aurait un terme qui serait l'occasion de quelque scène funeste; et, j'en suis sûr, à force de prières et de larmes, elle obtînt que j'eusse la liberté de suivre une carrière qui me convînt.

Mon départ pour Paris fut résolu ; M. Galeozzi, en me l'annonçant, ne put s'empêcher de mêler le sarcasme à la générosité. Il me reprocha amèrement le mépris que je professais pour la plus utile et la plus honorable carrière; il me dit que je n'aurais de succès dans aucune, tout cela avec une ironie taquine qui dissimulait mal son mécontentement de voir échapper la victime qui mainte-

nait en haleine un état de colère nécessaire à son organisation.

Au moment de le quitter, je ne me trouvai ni le désir ni la volonté de le heurter; le poids de ma chaîne ne me pesait plus depuis que je savais qu'elle allait être brisée; ma douceur faillit tout gâter : M. Galeozzi essaya de me retenir en m'assurant, pour la première fois, que j'avais tout ce qu'il fallait pour réussir dans le commerce. Mais je le connaissais trop bien pour ne pas être convaincu que nos débats recommenceraient si je cédais, à mon refus, toute son irritation reparut, s'imaginant s'être abaissé en essayant de me retenir par la douceur; et quand je le quittai, il était plus mécontent que jamais.

Ma mère me supplia de ne point oublier tous les sacrifices qu'on faisait pour moi. Flavie fondait en larmes.

Je quittai ainsi Port-Maurice, il y a trois ans, pour venir à Paris commencer l'étude du droit.

VII

Il faudrait être sous l'empire d'une organisation aussi malheureuse que la mienne pour comprendre à la fois ma joie et mon découragement. Je me trouvais heureux d'être mon maître, et cependant tourmenté de me sentir seul chargé de mon sort. Si trop souvent nous nous abusons sur nos défauts, et trouvons

le moyen même de les ériger en qualités, nous possédons cependant l'instinct des dangers auxquels ils peuvent nous entraîner.

Quand je voulais réfléchir, je ne me dissimulais pas mon attrait violent pour les plaisirs : le besoin continuel que j'éprouve d'être ému par des distractions nouvelles, la fierté de mon caractère, je le sentais aussi, seraient de continuels obstacles à ce que je trouvasse une carrière et un sort dignes de moi.

Et puis les premières impressions ne s'effacent jamais; je ne savais m'assujétir à aucun calcul positif, et je payais par la gêne où me mettait mon continuel désordre, le malheur d'être né au sein de la richesse. Loin de borner mes dépenses à la pension que me faisait ma mère ou plutôt M. Galeozzi; je me trouvais toujours au-delà. Alors je tombais dans le découragement, et je laissais deviner mon embarras à ma mère par de sombres réflexions, sur la vie à laquelle j'étais condamné. Elle répondait constamment à mes plaintes avec la

même tendresse, en m'exhortant à m'occuper sérieusement de la carrière que j'avais choisi moi-même. Elle accompagnait souvent ses lettres d'envois d'argent.

Pendant une année, je méritai son indulgence, car je fuyais avec persévérance les occasions de me distraire de mes études, mais il faut que je t'avoue que j'avais peu de mérite à cette conduite. Les amis, c'est-à-dire les camarades qui m'entouraient, se trouvaient heureux de posséder de jeunes maîtresses modestes dans leur toilette comme dans leurs plaisirs ; je ne sentais aucun attrait pour ce genre de liaisons; il me fallait à moi des femmes brillantes et parées, et si Marietta m'avait séduit, c'est qu'elle se revêtait chaque soir de costumes magnifiques, et que son langage s'était, pour ainsi dire, empreint de cette sorte d'élégance que donne le théâtre.

J'allais souvent au spectacle, j'en revenais toujours mécontent et plus envieux, le luxe des autres excitait mon humeur et me rendait

dédaigneux du bien-être que je possédais réellement. Que veux-tu, Raphael, je suis fait ainsi, je ne jouis de rien quand il faut me refuser quelque chose, et la nécessité de calculer trouble tous mes plaisirs.

Une circonstance dont un autre plus raisonnable, j'en conviens, eut tiré un sage parti me rendit réellement coupable. Je désirais l'indépendance, je l'ai tenue entre mes mains et je l'ai dissipée comme un fou.

Ma mère m'écrivit qu'une personne qui avait été une des principales causes de la perte de notre fortune, venait d'en retrouver une immense. Elle joignait à sa lettre les papiers nécessaires pour être payé de cet homme, et ajoutait que si je rentrais dans cette somme, je pourrais suivre avec plus de chance la carrière d'avocat à laquelle je me destinais.

Ce fut aussi mon intention, tant que je ne possédai pas cet argent, mais dès que j'en pus jouir, une sorte de folie s'empara de moi. J'avais négligé mes études pour suivre cette affaire,

je ne me sentis ni le goût, ni la force de les reprendre. Je mesurai de nouveau avec découragement le temps qu'il me faudrait pour me faire un nom, les obstacles que j'aurais à vaincre pour n'arriver peut-être à rien, le travail ardu auquel il fallait encore me livrer pour acquérir un sort médiocre, et je reculai à l'idée de passer ma jeunesse dans de continuels efforts. Je m'étais éloigné de mes camarades; mes relations avec des gens d'affaires, à qui je voyais gagner de l'argent rapidement, me donna l'espérance, dont je fis promptement une certitude, que je pourrais avoir le même bonheur, et je ne tardai point à me lancer dans des spéculations hasardeuses. Enfin, comme si j'avais craint de ne pas me ruiner assez vite, je pris des maîtresses, j'achetai des chevaux de prix, je tins des paris, je m'entourai d'amis à qui je prêtais de l'argent et qui ne me le rendaient jamais.

Au train que j'ai mené, Raphael, c'est un miracle que j'y aie tenu deux ans.

En apprenant que j'étais rentré dans la somme due à mon père, ma mère me manda que M. Galeozzi s'offrait de s'en charger. Je lui répondis fièrement que j'en avais trouvé l'emploi, de manière à me donner en même temps de l'occupation et des bénéfices considérables. Ma mère sans doute apprit mes désordres, elle cessa de m'écrire. Flavie seule ne m'a point abandonné.

Telle est ma situation, Raphael ; ma mère est bien mal, mourante peut-être, et cependant elle ne m'appelle point ; Flavie seule m'écrit qu'elle est persuadée que ma présence lui serait une consolation. Je vais partir, je retourne dans ma famille après trois ans perdus dans le désordre, désabusé de tout, honteux de moi-même. Mon caractère s'est encore aigri de mes fautes, et jamais je ne me suis senti moins disposé à souffrir que personne me les reproche. Ne t'étonnes donc pas si je voudrais mourir.

— Pauvre ami, s'écria Raphael en prenant la main de Melchior, quelle vie, quel avenir tu as gâté; mais ne te laisses point abattre. Au nom de ta mère, au nom du Dieu qui pardonne, relève-toi, songe que tu n'as que vingt-cinq ans; que d'années il te reste encore pour réparer, pour te faire une carrière utile et honorable! commence à juger en homme, éloigne les souvenirs de ton enfance. Imagines-tu donc être le seul à qui l'avenir promettait un beau sort? Crois-moi, la lutte est faite pour l'âme : elle l'élève, elle l'agrandit. Quel mérite, en effet, possède celui qui, pour être heureux et riche, s'est donné seulement la peine de naître. Dans tout ce que tu m'as raconté, je te le dis à regret, Melchior, je te trouves plus de torts qu'à M. Galeozzi. Tous deux violens, il est vrai ; lui seul était raisonnable. Tu n'as voulu juger que les formes qu'il employait, lorsque ses intentions devaient l'absoudre. Ami, je te dois la vérité parce que je t'aime, parce que je frémis de crainte que

tu ne te perdes entièrement. Je découvre dans ton caractère plus de vanité que de fierté, plus d'orgueil que d'élévation.

— Raphael.....

— Ce langage te blesse, reprit Raphael avec plus de douceur et la même fermeté; descends dans ta conscience, et tu m'avoueras si toutes les actions de ta vie ne justifient pas le jugement que je porte. Assez de flatteurs se trouveront encore sur ta route; les uns le seront pour leur propre intérêt, d'autres pour te perdre plus vîte. L'amitié sincère est la seule qui ait le courage de se montrer sévère. Melchior, tu sembles te vanter d'avoir été jusqu'à ce moment inaccessible à l'amour véritable. Puisse-t-il être un jour le régénérateur de ton âme! C'est à lui que tu devras de comprendre la vertu; elle surgit toute de lui quand il est noble et sincère.

La figure de Raphael, en parlant ainsi, s'était embellie d'une expression presque sublime. Elle frappa Melchior.

— Je ne t'avais jamais entendu me parler ainsi, s'écria-t-il; l'enthousiasme fait de toi un homme nouveau, je ne te considérais presque que comme un enfant. A ton tour, raconte-moi.....

— Non, Melchior, non; quel intérêt pourrait avoir mon récit auprès du tien? Je suis né pauvre et obscur, le seul bien que j'ai reçu de Dieu, ce fut une mère aussi tendre que la tienne, mais plus ferme; elle m'apprit de bonne heure qu'il ne faut compter que sur soi-même. Je la voyais si souvent prier, que sans qu'elle me l'ordonnât, je priais aussi, et j'espère en Dieu comme on espère en lui quand on attend peu de choses des hommes. Tu me plains de la vie laborieuse que je mène, je te plains, moi, de ne chercher que des plaisirs dont je distingue le vide sans les avoir connus. La fortune t'est nécessaire, elle ne me paraît même pas digne d'un désir, et le plus riche à mes yeux est celui qui possède le plus de modération. Tu attaches un grand

prix à la naissance, je n'ai jamais pensé qu'elle pût ajouter à la considération. Garde-toi cependant de croire que mes sentimens soient dénués d'exaltation. Si je connais jamais l'amour, il fera le destin de ma vie.

— Ton âme est noble et ferme, dit Melchior, et je dois te paraître bien indigne. Je vais te quitter, il me semble que je me sépare de la meilleure partie de moi-même.

Les deux amis restèrent ensemble jusqu'au moment du départ de Melchior.

— Tu m'écriras, répéta plus d'une fois Raphael; tu me diras tes chagrin, tes espérances.

— Ah! je crains bien d'avoir plus d'une folie à t'avouer, répondit Melchior; cependant j'espère avoir la force de suivre tes conseils. Je pars avec l'intention de me modérer en revoyant M. Galeozzi; mais si je perds ma mère, si je la perds...

— Eh bien, il faudra te résigner, mon ami; si tu ne la retrouves plus sur la terre; pense qu'elle prie pour toi, et qu'elle ne souffre plus.

VIII

La soirée était avancée quand Melchior arriva à Port-Maurice ; en approchant de la maison de M. Galcozzi, de cette maison d'où il était sorti plein du désir et de l'espoir de l'indépendance, son âme bourrelée et hautaine se serra à l'idée de tous les chagrins qui l'attendaient ; il fut même tenté de retourner

sur ses pas, et sans doute l'eût-il fait, s'il n'eût aperçu de la lumière dans la chambre que devait occuper sa mère. Si rien n'était changé c'était là où, par sa faute, elle avait passé tant d'heures cruelles en songeant à lui ; c'était là qu'elle mourait peut-être.

A cette dernière pensée il n'hésita plus, et sachant que lorsqu'il serait en présence de quelqu'un il retrouverait de la résolution, il essaya de lever le marteau de la porte d'entrée ; mais le marteau était attaché.

Cette circonstance et le silence qui régnait dans cette maison, ordinairement si animée, lui sembla d'un funeste présage. Il tourna autour des murailles du jardin, des nuages épais semblaient toucher les larges têtes rondes des pins qui s'élevaient devant la maison silencieuse, et le bruit sourd et monotone des vagues de la mer se mêlant à la plainte du vent, glaça le cœur de Melchior. Il repoussa cependant la funeste idée de la mort de sa mère. Tant que le malheur est encore un

doute, on en supporte la pensée avec une apparence de calme ; mais quand le moment d'en acquérir la certitude est venu, il est incroyable avec quelle facilité on accumule toutes les raisons pour se prouver qu'il ne peut être arrivé.

Cependant, décidé à connaître la vérité, Melchior n'hésita plus et frappa avec violence à l'aide de sa canne. Les aboiemens d'un chien répondirent seuls au bruit qu'il ne craignait plus de faire, et l'animal s'approchant de la porte, Melchior comprit, au changement de sa voix, qu'il en était reconnu.

Est-ce donc le seul ami qui me reste ici, pensa-t-il. Et il se mit à regarder encore les fenêtres qu'il avait vu faiblement éclairées; mais elles étaient devenues aussi sombres que le reste de la maison. Il se rapprocha encore de la porte ; tout à coup il entendit une voix douce et tremblante demander qui frappait ainsi.

— Flavie, ouvrez, c'est moi ; c'est moi, répondit Melchior.

—Hélas! je ne le puis, mon oncle l'a défendu.

— Défendu! qui aurait la puissance de m'empêcher de voir ma mère?

Un faible sanglot lui répondit :

— Flavie! Flavie! ne m'entendez-vous pas? Je veux voir ma mère.

— Je vous entends, répondit la pauvre enfant; mais je n'ose vous répondre.

— Je veux voir ma mère, répéta Melchior.

— Priez pour elle et pour nous, murmura Flavie d'une voix presque inintelligible, car elle n'est plus.

L'agitation dans laquelle il vivait depuis long-temps, la fatigue d'un voyage précipité ôtèrent à Melchior la force de supporter l'affreuse certitude d'un événement que depuis quelques heures il s'était persuadé ne pouvoir être possible, et il tomba de toute sa hauteur en poussant un sourd gémissement.

Cependant il n'était pas entièrement privé de connaissance, et il entendait confusément Flavie lui crier :

— Melchior, réponds-moi, je t'en supplie.

Il l'essaya, mais sa langue resta glacée, et il ne se sentit plus vivre que pour éprouver une de ces douleurs morales et physiques qui semblent briser tous les ressorts de la vie. Pourtant de son orgueil jaillissait la plus pénible des craintes, celle de mourir devant le seuil de la maison de M. Galeozzi. Il essaya de se relever, de se traîner plus loin ; mais cet effort fut inutile, il retomba en poussant un nouveau gémissement plus profond que le premier.

A cet appel qui brisait son âme, Flavie oublia la défense de M. Galeozzi, et s'élançant dans le jardin, elle ouvrit une petite porte qui donnait sur la rue, vint s'agenouiller près de Melchior, et prit dans ses bras sa tête ensanglantée par le coup qu'il s'était donné ; elle baigna de larmes son front, et

l'appela des noms les plus tendres ; mais il ne l'entendait pas.

Flavie était timide et faible ; cependant il y avait dans cette âme si jeune une résolution qu'elle puisait dans le cœur le plus dévoué et le plus sensible ; il lui fut impossible de se décider à abandonner Melchior. Sans hésiter davantage, elle courut demander des secours à quelques voisins, et obtint qu'on vînt l'aider à l'emporter dans la maison, sans penser un instant qu'elle s'exposait à la violente colère de M. Galeozzi.

Après avoir fait établir Melchior dans la chambre de sa mère, elle pansa sa tête et parvint à le ranimer ; mais ce ne fut que pour le voir tomber dans un effrayant délire ; il appelait sa mère, semblait repousser M. Galeozzi ; puis les images baroques et fantastiques des dernières scènes de carnaval auxquelles il s'était livré, se présentaient à lui ; et c'était une chose à la fois pénible et effrayante, que de l'entendre tour à tour, d'une voix creuse et

brisée, parler de la mort de sa mère, et répéter des airs de valse et de danse.

Le jour parut enfin, Flavie était seule avec une vieille bonne restée dans la maison avec le jardinier. Cet homme, qui craignait beaucoup son maître, avait reçu les ordres les plus précis de n'admettre personne; Flavie était certaine qu'il avait entendu frapper, et que s'il n'osait dans le moment s'opposer à sa volonté, il serait le premier à tout révéler et à l'accuser auprès de M. Galeozzi pour se justifier lui-même.

Ces craintes trop fondées n'arrêtèrent pourtant pas la généreuse fille.

« Eh bien ! quand il arrivera, se dit Flavie, il me chassera, sans doute ; mais Melchior sera hors de danger, que m'importera alors ce que je deviendrai. »

La gouvernante de Flavie lui était très attachée ; c'était une excellente femme qni ne pouvait voir souffrir sans se sentir émue; et quoiqu'elle redoutât également beaucoup son

maître, elle ne balança pas à seconder Flavie. Elle fût chercher le médecin, l'introduisit avec un mystère où elle crut déployer beaucoup d'adresse ; mais l'homme de confiance de M. Galeozzi s'apercevait de tout, quoiqu'il n'osât s'opposer à rien. Deux jours après, Melchior fut assez bien pour reconnaître Flavie.

— Ma mère m'a-t-elle pardonné? balbutia-t-il. Flavie, pourquoi suis-je dans la maison de M. Galeozzi? Ne m'avez-vous pas dit qu'il m'en avait fermé l'entrée, même quand je viendrais chercher les dernières bénédictions de ma mère ? Je veux m'en aller à l'instant même.

Il fit un effort pour se mettre sur son séant, mais sa faiblesse le fit retomber.

— Cher Melchior, prononça Flavie avec tendresse, quand vous vous sentirez plus de force, nous parlerons de ma tante ; il est impossible que vous puissiez, dans ce moment, sortir de cette chambre où j'aurais bien voulu ne pas vous faire transporter ; mais.....

— Il fallait me laisser mourir, Flavie ; il le fallait, vous m'auriez rendu un plus grand service.

Elle pressa sa main avec tendresse. Melchior la regarda alors, et fut frappé du changement que trois années avaient produit. Flavie sortait à peine de l'enfance quand il était parti, et il la retrouvait parée de toutes les grâces de la jeunesse. Non que sa figure fût de celles qui éblouissent et frappent d'admiration à la première vue, non que ses traits eussent cette régularité qui constitue la véritable beauté, mais il était impossible de rencontrer des yeux plus séducteurs que ceux de Flavie ; leur prunelle était d'une couleur vague qui semblait changer suivant l'expression de ses pensées. Quand elle souriait, ses yeux souriaient, pour ainsi dire, en même temps que ses lèvres ; et quand elle était mélancolique, impression qui lui était la plus ordinaire, leur limpidité rendait plus remarquable encore le blanc azuré de leur orbite. Les autres traits

du visage peu coloré de Flavie, étaient d'une délicatesse presque maladive, et une grande quantité de boucles de cheveux châtain-clair encadraient et raffinaient encore davantage une figure qui tenait plus de l'ange souffrant que de la riante jeunesse. Quoique sa taille semblât arrivée à son développement, elle était si mince et si flexible, que Flavie paraissait plus jeune qu'elle ne l'était réellement. Cette taille se balançait en marchant, comme si elle eût eu besoin d'appui; ses pieds et ses mains d'une petitesse extrême, ajoutaient à l'espèce de crainte qu'on ressentait en voyant un être si fragile éprouver la moindre émotion qui pût exiger de l'énergie.

Cependant cette enveloppe, pour ainsi dire aérienne, renfermait avec une extrême profondeur de sentimens une grande énergie à les ressentir. Élevée par sa tante qui se reprochait amèrement la faiblesse qu'elle avait eu pour son fils, Flavie, douée d'une supériorité d'esprit remarquable, était peut-être la seule

qui, malgré sa jeunesse, eut compris les défauts et les qualités de M. Galeozzi. Tant qu'elle avait été enfant, la violence de Melchior lui avait inspiré de l'effroi. Cet effroi s'était peu à peu changé en dévoûment ; elle considérait son peu d'empire sur lui-même comme une infirmité physique et comme une déraison. Possédant un instinct d'observation que la nature accorde aux femmes comme un dédommagement de leur faiblesse, Flavie avait compris, bien avant qu'elle ne pût se l'expliquer, que Melchior deviendrait très malheureux des défauts qu'il n'essayait même pas de corriger. Placée entre une mère trop faible et un homme trop prompt à s'emporter, elle était devenue, par la douce patience de son caractère, l'appui des opprimés et la favorite de l'oppresseur.

La jeune fille se souvenait avec attendrissement des soins que sa tante lui avait prodigués; elle éprouvait pour elle une de ces reconnaissances dévouées dont la jeunesse est si rare,

ment susceptible. Elle eût aimé Melchior comme un frère, si son caractère eut été moins bizarre, mais sans cesse tenue en haleine par l'irrascibilité à laquelle il se livrait constamment, ce que ressentait Flavie, n'était point empreint de cette tranquille douceur que l'affection fraternelle porte avec elle. Le sentiment qu'il lui inspirait était une sorte d'inquiétude vague, d'entraînement irrésistible, auquel elle se livrait d'autant plus facilement qu'elle croyait ne pouvoir trop se dévouer au fils de sa bienfaitrice. Elle l'aimait enfin avec une profondeur qui s'accroissait chaque jour; et quand sa tante, à son lit de mort, lui demanda de protéger son fils, elle ne s'étonna pas de cet appel, peut-être extraordinaire à cause de son âge et de son sexe; il lui sembla que la voix d'une mourante confirmait la mission qu'elle s'était déjà donnée au fond du cœur.

Flavie ignorait la nature des torts de son cousin, quand elle passait les nuits à l'atten-

dre pour lui ouvrir la porte en secret. Jamais son esprit pur et innocent n'avait essayé de comprendre les passions désordonnées qui entraînent les hommes. Mais plus tard, quand M. Galeozzi, emporté par la colère, parlait de la vie déréglée que Melchior menait à Paris, elle commença à les soupçonner, et son cœur en fut profondément blessé.

Si la jeune fille eût été élevée dans le monde, elle eût pu donner un nom au chagrin qu'elle ressentait de la conduite de Melchior ; mais son ignorance lui cachait encore sa cause quand elle le trouva mourant à la porte de cette maison dont l'entrée lui était interdite. Elle connaissait trop bien la violence de M. Galeozzi, pour s'abuser sur le danger auquel elle s'exposait elle-même, en luttant contre ses ordres formels. Cependant quel qu'il fût, son intérêt ne l'arrêta point, ou plutôt elle n'y pensa pas une minute. La nature a doué la femme d'une sorte de dévoûment chevaleresque qui s'accroît et s'exalte

par le danger de ce qu'elle aime : et chez elle, le besoin d'émotion et de sacrifice est presque toujours supérieur à la prudence. D'ailleurs, dans la circonstance où se trouvait Flavie, elle se croyait soutenue par le devoir et la reconnaisance.

En écrivant à Melchior l'état où était sa mère, elle avait compté qu'il se hâterait de revenir, et elle se flattait que M. Galeozzi ne serait point inflexible aux dernières prières de sa femme. Mais elle n'était plus, et il avait juré de ne jamais pardonner.

Aussi quand Melchior fut sorti de l'état dangereux qui avait tant inquiété Flavie, elle songea avec une profonde terreur à la colère de son tuteur. Ce qu'elle craignait surtout, c'est qu'il n'en résultât des scènes d'autant plus terribles, que ces deux hommes étaient presque également irrascibles, et que la présence et l'influence d'une mère, d'une épouse, ne seraient plus là pour les arrêter ; aussi redoubla-t-elle de soins pour que Mel-

chior, en retrouvant des forces, pût s'éloigner promptement. Flavie s'inquiétait peu de ce qui lui arriverait alors à elle-même.

Mais à la crainte que cet éloignement ne pût précéder le retour de son tuteur, se joignit aussi l'incertitude du parti qu'allait prendre son cousin. Sans doute ils seraient séparés, et séparés sans retour. Depuis qu'elle l'avait revu, cette certitude lui était devenue cent fois plus cruelle ; et quand il exigea de nouveaux détails sur la fin de sa mère, les larmes de Flavie coulèrent avec une amertume où se mêlaient les inquiétudes et l'émotion de ses sentimens personnels.

— Flavie ! Flavie ! répéta Melchior, ma mère était donc bien mal lorsque vous m'écrivîtes ? Je n'ai point perdu de temps, et je ne l'ai pas retrouvée..... Ah ! pour que je ne me livre point à un remords éternel, assurez-moi qu'elle m'a pardonné.

— Oui, mon cousin, elle a même supplié M. Galeozzi de ne pas vous repousser ; mais

il n'a rien promis. Et quand ma pauvre tante ne pouvait plus l'entendre, il a juré avec serment de ne vous revoir jamais.

— Cet homme, par sa violence, a tué ma mère.

— Ne dites, ne pensez point cela, mon cousin. M. Galeozzi adorait ma tante; il l'a entourée de soins et des médecins les plus célèbres; mais rien n'a pu la sauver. Avant de me quitter pour jamais, moi, pauvre orpheline, à qui elle avait tenu lieu de mère, elle m'a chargé de vous conjurer de tâcher d'appaiser M. Galeozzi.

— Appaiser M. Galeozzi, interrompit Melchior, ah! tous liens sont rompus entre nous. Flavie, pourquoi m'avez-vous fait porter ici?

— Il fallait donc vous laisser mourir, murmura-t-elle tristement.

— Oui, Flavie; qu'ai-je affaire de vivre maintenant?

Elle reprit, espérant le calmer :

— M. Galeozzi, à qui vous ne rendez pas

justice, est allé exaucer le dernier vœu de ma tante ; il a conduit lui-même à Gênes ses restes ; qu'elle a désiré qui reposassent près de ceux de votre père, d'un instant à l'autre...

— D'un instant à l'autre il peut arriver et il jettera hors de chez lui le fils faible et malade de celle...

— Il est arrivé, balbutia la vieille Marguerite en entrant. Mon maître est arrivé, il vous demande, mademoiselle Flavie ; mais de grâce, n'y allez pas : jamais je ne le vis dans une telle colère, il vous tuerait.

— Laissez-moi me lever, s'écria Melchior, c'est à moi d'aller trouver ce furieux, et...

La porte s'ouvrit. M. Galeozzi parut ; à son aspect, Flavie joignit les mains et les tendit vers lui ; mais M. Galeozzi, sans être arrêté par ce geste suppliant, prononça avec une froide indignation :

— Je vois, monsieur, que vous vous trouvez à merveille dans le lit où est morte votre excellente mère. Votre mère morte des cha-

grins que vous lui avez causé. Mais si votre conscience ne vous reproche point ce sacrilège, la mienne ne me permet pas de le souffrir, et je vous ordonne de sortir à l'instant même de ma maison.

— Je n'y serais jamais entré de mon plein gré, monsieur, si...

La crainte d'attirer sur Flavie la colère de M. Galeozzi, retint Melchior et il n'acheva pas. Mais le tremblement convulsif de ses lèvres, leur pâleur et la fureur de ses regards annonçaient que sa colère égalait au moins celle que M. Galeozzi essayait de son côté de cacher sous un calme apparent.

— Mon oncle, hasarda Flavie en s'approchant de lui, Melchior est tombé mourant à votre porte, il venait...

— Il venait rendre plus cruelle encore la fin de sa mère, interrompit M. Galeozzi ne se contraignant plus. Qu'il apprenne, si vous le lui avez caché, que son indigne conduite a creusé la tombe de la meilleure des femmes,

et qu'il paraîtra devant Dieu chargé de ce nouveau crime. Ainsi ma prédiction s'est accomplie : après avoir débuté par la débauche, il est devenu assassin, et un jour...

— Pitié! s'écria Flavie en tombant à genoux.

— Pitié! répéta M. Galeozzi en la repoussant, pitié! et pour qui? pour un orgueilleux insensible qui n'a voulu écouter que lui-même. Je le répète, qu'il sorte à l'instant de chez moi; et vous, Flavie, vous qui m'avez désobéi, vous qui n'avez pas craint de m'offenser ; vous que j'aimais, répéta-t-il avec une inflexion de voix triste et amère, sortez aussi de cette maison que vous avez laissé souiller, que je ne vous revoie jamais. Je veux oublier le malheur que j'ai eu de m'entourer d'ingrats.

IX

Flavie quitta la chambre, non pour suivre M. Galeozzi qu'elle n'espérait point appaiser, mais pour soulager son oppression et son désespoir par des larmes.

Elles coulèrent abondamment, sans penser à son sort dont, avec la générosité de son caractère et l'imprévoyance de la jeunesse, elle ne

s'occupait pas, mais elles coulaient sur l'affreuse position de Melchior. Cependant elle ne songea pas un instant à l'abandonner. Et craignant qu'il ne se livrât à une exaltation qui le fit retomber dans le dangereux état d'où il sortait, elle se hâta de retourner près de lui.

Elle le trouva habillé, et assis sur une chaise, ou plutôt à demi évanoui.

— J'ai voulu l'empêcher de se lever, dit la gouvernante qui inondait d'eau fraîche le front de Melchior, mais il ne m'a pas écouté. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! mes pauvres enfans, qu'allez-vous devenir !

— Je veux m'en aller, s'écria Melchior en se levant avec une force que lui prêtait l'indignation. Quand je ne serai plus ici, Flavie, cet homme vous pardonnera.

— Je ne te quitterai point, dit Flavie en laissant tomber sa tête pâle sur l'épaule de son cousin. N'es-tu pas mon seul parent? Ne m'a-t-il pas chassée durement comme toi ?

— Il m'a dit que j'étais l'assassin de ma mère, répéta-t-il avec angoisse. Oh ! Flavie ! assure-moi que cela n'est pas vrai.

— Non, non, répondit-elle d'une voix tendre et consolante ; depuis long-temps ma tante souffrait d'une maladie inguérissable. Melchior, je te le jure, si souvent elle a pleuré en parlant de toi; elle ne s'en est jamais plaint avec amertume. Elle t'aimait toujours avec la même tendresse, et t'a tout pardonné. Avant que nous quittions cette chambre, inclinons-nous ensemble devant son image.

— Ce portrait est mon seul héritage, prononça Melchior d'une voix sombre, en s'emparant de celui de sa mère, et le cachant dans sa poitrine. C'est en considérant cette angélique figure que je trouverai peut-être le courage de vivre. Adieu, Flavie.

Et Melchior se dirigea en chancelant vers la porte.

— N'ai-je pas juré que rien au monde ne m'engagerait à me séparer de toi ? s'écria

Flavie en cachant d'un long voile noir sa chevelure en désordre; ne m'a-t-on pas chassée comme toi; et je ne serais pas sans appui et sans asile, que je ne pourrais consentir à te quitter.

—Non, non, Flavie, laisse-moi à mon malheur; quel appui veux-tu trouver dans un insensé qui a détruit toutes ses espérances de bonheur, qui n'a pas même l'asile le plus obscur à t'offrir? J'ai perdu ma vie, et je ne veux pas t'entraîner dans ma ruine.

Melchior s'appuya, défait et sans force, contre la porte vers laquelle il était parvenu à se traîner, et sembla prêt à perdre de nouveau connaissance.

— Je te le répète, dit avec résolution Flavie; je ne t'abandonnerai point faible et souffrant comme tu es; l'âme de ta mère semble encore planer ici; et devant ce lit, où sa voix me recommanda de t'aimer, je fais le serment, quoiqu'il arrive, de ne me séparer de toi que quand tu seras heu-

reux : jusque-là je partagerai ta destinée, quelle qu'elle soit.

— Pauvre enfant! dit Melchior d'un accent découragé, ne tente pas un malheureux abandonné, laisse-moi aller mourir seul loin de cette fatale maison.

Flavie, sans lui répondre, se disposa à sortir avec lui.

— Ne partez pas ainsi, ma chère demoiselle, s'écria la vieille gouvernante, essayez plutôt de parler à monsieur, il vous aime, vous le savez; il consentira au moins à vous laisser passer la nuit ici. Elle sera terrible, la pluie tombe par torrens, et le vent fait un bruit effroyable.

Melchior, loin d'être arrêté par l'observation de l'excellente femme, sembla retrouver un peu de force, et fit quelques pas sans l'appui de Flavie, qui s'était arrêtée.

— Au moins, chère enfant, reprit Marguerite en pleurant, emportez vos effets.

— Tout ce que je possède me vient de M. Galeozzi ; je dois tout laisser.

— Mais cette bourse, reprit la gouvernante en en cherchant une déposée dans un secrétaire, elle appartenait à votre tante ; c'est le fruit de ses économies, des privations même qu'elle s'imposait pour secourir les malheureux, les veuves, les orphelins.....

— Les orphelins, interrompit Flavie en acceptant la bourse, son fils l'est devenu. C'est le ciel qui nous envoie ce secours. Adieu, bonne Marguerite, adieu. Dites à mon oncle, à M. Galeozzi que je lui ai obéi, et qu'en quittant l'asile d'où il m'a chassée, j'ai regretté de le laisser irrité. Dites-lui...

Un profond soupir de Melchior la rappela vers lui, et, sans hésiter davantage, elle l'aida à descendre l'escalier.

Il était solitaire comme le reste de la maison ; le jour touchait à sa fin, la pluie fouettait avec force contre les fenêtres ; ils ne rencontrèrent personne. Le pauvre chien qui

avait reconnu Melchior accourut seul comme pour leur faire de tristes adieux, et quand la porte retomba lourde sur eux, Flavie éprouva un frisson de terreur qui la rendit un moment incapable de soutenir les pas chancelans de Melchior.

Cependant son courage se raffermit à la pensée qu'elle était dans ce moment son seul soutien. Et, le forçant de s'appuyer sur son bras, ils s'éloignèrent aussi vite que leur faiblesse le leur permettait. Loin de se ralentir, la pluie redoublait incessante et serrée; au travers du brouillard qu'elle formait, on distinguait des fenêtres qui s'éclairaient peu à peu; puis brillait aussi au travers de quelques-unes un feu de pins, vif et réjouissant, dont Flavie enviait la chaleur pour son pauvre malade. Mais elle savait trop bien qu'elle ne trouverait point d'hospitalité à Port-Maurice, où M. Galeozzi était redouté autant par son caractère que par son influence sur les affaires; et où personne n'ignorait la colère qui l'animait

contre son beau-fils. Flavie ne tenta donc point une démarche inutile, et Melchior ayant balbutié d'une voix faible qu'il ne pouvait avancer davantage, elle se trouva presque heureuse de le faire entrer sous le porche d'une église dont le haut portique se découvrit à ses regards.

Ce monument, situé presque sur le bord de la mer, est merveilleux de grâce et de simplicité. Sa colonnade de stuc blanc s'élève avec élégance au-devant d'un dôme, ouvrage d'un grand maître, et sa porte de bois de chêne sculpté par *Benedetto de Majano* rend cette église le plus beau monument de Port-Maurice. Elle se dessinait alors sur des nuages noirs qui semblaient reposer sur son sommet, et le vent qui bruissait avec fureur autour des têtes pyramidales des pins, ajoutait à son mélancolique aspect. Les flots clapotans de la mer arrivaient, avec une force qui s'augmentait à chaque minute, baignaient les marches du portique ; et, sans se trouver dans une si-

tuation d'âme aussi triste que celle de Melchior et de Flavie, il n'est personne qui ne se fût alors senti atteint d'impressions sombres et mélancoliques; mais ce n'était point seulement de la mélancolie qu'ils éprouvaient l'un et l'autre, c'était une profonde terreur du positif de la vie. Quel parti allaient-ils prendre? qu'allaient-ils devenir?

Quand Melchior eut repris un peu de force, Flavie lui demanda doucement s'il avait formé quelque projet d'avenir, et si son intention était de retourner à Paris.

— Retourner à Paris. Et qu'irai-je y faire, bon Dieu! m'exposer au dédain qu'inspire la misère. Je vous l'ai dit, Flavie, vous ne devez pas vous attacher à mon sort, il est temps encore de vous arrêter.

— Melchior, quand vous n'aurez plus besoin de mes soins, je m'éloignerai si mon amitié ne vous est plus nécessaire.

Flavie prononça ces dernières paroles d'une voix si basse et si émue, que Melchior les en-

tendit à peine. Certes, il était touché des preuves de dévouement qu'elle lui donnait ; mais une pensée plus puissante l'occupait dans ce moment, c'était son ressentiment contre M. Galeozzi. Sa colère, que sa faiblesse physique l'avait forcé de contraindre, n'en était que plus violente, et sa haine contre lui était maintenant implacable. Aussi, après s'être reposé quelques instans, il s'écria avec rage :

— Je veux retourner chez cet homme, lui demander raison.....

Mais l'effort qu'il fit pour exécuter ce projet, prouva qu'il n'aurait même pas le pouvoir de faire quelques pas. Flavie épouvantée le pria de la laisser essayer de trouver un asile.

— Je ne veux pas rester une heure dans cette ville, s'écria-t-il avec exaspération, je ne veux pas y mourir.

Flavie jeta un douloureux regard autour d'elle. La pluie avait enfin cessé de tomber, chassée par un vent de mer glacial et impé-

lueux. Mais elle ne savait que proposer à Melchior, car vainement cherchait-elle dans sa tête un moyen de sortir de la triste position où ils étaient. Leur silence fut tout à coup interrompu par le bruit des pas de deux personnes qui s'approchaient et venaient du rivage. Flavie se cacha derrière une colonne et tâcha d'écouter sans être aperçue.

— Il fait un mauvais siraco, disait l'un d'eux. Piétro, as-tu bien attaché la barque? puisque tu as eu la paresse de ne pas la reconduire au port?

— Oh! je défie bien qu'elle démarre, répondit une voix jeune et insouciante, nous pouvons aller nous coucher tranquilles, père.

— Tranquilles, quand on n'a rien gagné; tu parles comme une mouette, petit. Le vent et la pluie n'empêchent pas la faim, et s'il n'y a pas un morceau de pain à la maison, en revanche il n'y manque pas de bouches affamées.

— Que faire? s'écria le jeune homme en s'ar-

rêtant, vous savez bien, père, que l'équinoxe est la mauvaise saison des pêcheurs.

— C'est vrai ; aussi j'irai au jour demander du travail pour toi et pour moi. On dit que M. Galeozzi est de retour de l'enterrement de sa pauvre femme : il va sans doute rouvrir ses magasins ; et, quoique ce soit un brutal, il ne refuse jamais d'ouvrage aux laborieux.

Flavie s'approcha davantage, et, à la faveur d'un nuage moins sombre, reconnut deux pêcheurs qui, dans la mauvaise saison, travaillaient assiduement chez son oncle. Le père était chargé d'une nombreuse famille, et plus d'une fois madame Galeozzi lui avait envoyé des secours par Flavie. Elle regarda la rencontre de ces deux hommes comme un bienfait de la Providence. Il faut avoir été malheureux et abandonné pour comprendre qu'on puisse considérer comme un bienfait la protection de ceux qui paraissent en apparence plus misérables que nous.

Flavie descendit rapidement les marches

du pérystile et courut après les pêcheurs qui s'éloignaient. Ils la reconnurent à leurs noms qu'elle prononçait d'une voix douce et suppliante.

— Que me demandez-vous, ma chère demoiselle, répondit le père après l'avoir écoutée? Que je vous dise où vous pourrez trouver une voiture? mon Dieu, je n'en sais rien. Ce que je puis vous assurer, du moins, c'est que je ne vous laisserai pas ainsi toute seule. Venez à la maison, vous savez qu'elle n'est pas trop bien fournie, mais vous y serez toujours mieux que là, et au jour...

— Merci, mon pauvre Marcello, merci, je ne suis pas seule ; le fils de ma tante...

— M. Melchior, ah! je comprends, interrompit Marcello avec embarras, il est revenu et s'est encore querellé avec M. Galeozzi, mais c'est égal, quoiqu'il puisse en arriver, venez avec lui. Je n'oublie pas que son excellente mère a donné plus d'une fois du pain à mes enfans.

— Non, Marcello, non, ni Melchior ni moi nous ne voulons rester même une nuit s'il est possible à Port-Maurice. Il me semble qu'il doit partir quelque voiture, n'importe pour où, l'essentiel est que nous nous éloignions.

— L'heure du départ des voitures est au milieu du jour, dit Piétro, je le sais bien, moi qui porte souvent les paquets des voyageurs, et puis elles ne partent que trois fois par semaine.

— Comment donc faire? s'écria Flavie avec angoisse. Mon cousin est bien malade...

Ses sanglots l'empêchèrent de continuer.

— Pourquoi, observa Piétro, ne pas prendre un bateau à vapeur? avant un moment il en passera un devant cette côte.

— Et comment le joindre par ce temps? interrompit Marcello.

— A grands coups de rames, père; la mer est houleuse, c'est vrai; qu'importe à de bons marins comme nous. Je sais bien que nous serons un peu secoués; mais un mauvais

quart d'heure est bientôt passé. Notre barque est solide et le bon Dieu qui veut qu'on secoure les braves gens m'a inspiré de l'oublier ce soir sur la grève.

— Ta, ta, ta, ce que tu proposes est impraticable, petit; nous risquerions de nous jeter dans les roues du bâtiment.

— Nous allumerons la lanterne.

— Notre coquille de noix ne résisterait pas.

— Bah ! elle en a vu bien d'autres.

— Bon Marcello ! s'écria Flavie en joignant les mains, ce n'est ni pour vous, ni pour votre fils que vous craignez la mer.

— Bien sûr !

— Alors ne refusez pas de nous conduire. A un autre, je proposerais une récompense pour le tenter; à vous, je dirai seulement : Ne négligez pas de faire une bonne action qui peut procurer quelques secours à votre femme et à vos enfans.

Marcello était un brave homme heureux de

rendre service, et la possibilité de porter quelque argent à sa famille ne gâta point l'affaire.

— Allons donc, dit-il en suivant Piétro, qui courait déjà vers la barque; je vais tout préparer, tâchez de ne pas trop vous effrayer, car nous allons danser un peu ferme; mais, comme le dit Piétro, la coquille est bonne. Vous n'avez que quelques pas à faire pour nous joindre; attendez que nous vous avertissions quand nous apercevrons la fumée du bâtiment. Toute ma crainte, c'est que nous ne puissons l'atteindre, et...

— Oh! ne me découragez pas, interrompit Flavie. Melchior et moi sommes accoutumés à la mer. Ne vous souvenez-vous pas, Marcello, que bien des fois vous nous avez promenés dans votre petite barque?

— C'est vrai; mais la mer était alors unie comme l'huile de M. Galeozzi.

— Ne prononcez plus ce nom, bon Marcello.

— Je comprends, je comprends, mademoi-

selle Flavie. C'est un dur maître, celui-là; mais il est charitable, il est juste, il faut l'avouer. Croyez pourtant que cela me faisait bien de la peine, quand je l'entendais crier contre ce pauvre M. Melchior. Que voulez-vous, les beaux-pères et les belles-mères...

Le sifflet de son fils interrompit heureusement la loquacité du pêcheur, et Flavie l'entendit bientôt crier qu'il apercevait la fumée de la cheminée du bateau à vapeur. Elle courut près de Melchior, et lui apprit ce qu'elle venait d'obtenir.

— Nous nous arrêterons à Gênes, à Livourne, ou à Civita-Vecchia, ajouta-t-elle presque avec joie, tant elle se sentait heureuse de le tirer de sa triste position.

— A Gênes! non, non, s'écria-t-il; je ne veux pas paraître en mendiant dans cette ville où.....

— Eh bien! à Naples, reprit doucement Flavie; nous sommes jeunes l'un et l'autre.

Peut-être y trouverons-nous quelques moyens de gagner notre vie.

— Gagner sa vie ! soupira Melchior.

— Je possède quelques talens, continua Flavie avec une courageuse fermeté ; vous ne voulez pas retourner à Paris, que pouvons-nous faire de mieux ?

Piétro vint avertir qu'il fallait s'embarquer; Melchior se laissa conduire. Les pêcheurs les placèrent le plus commodément possible, et plongeant leurs rames dans la mer, ils luttèrent avec force et courage contre les vagues qui les balançaient avec violence. Le vent devint un moment si fort, qu'ils furent obligés de descendre la voile qui menaçait de coucher sur le côté la petite embarcation. Réduits à eux-mêmes, les pêcheurs redoublèrent d'efforts, et un dernier, plus vigoureux que les autres, les plaça côte à côte du bâtiment.

Piétro appela à grands cris ; mais le sifflement de la mer, le bruit des roues de la machine couvrirent assez long-temps sa voix

pour que le bâtiment eût le temps de s'éloigner.

— Allons, père, à la rame, et un peu vivement, il faudra bien qu'ils nous entendent. et ils approchèrent de nouveau.

Enfin l'homme de quart les aperçut, et jugeant la barque en danger, il fit avertir le capitaine, qui ordonna d'arrêter.

Flavie monta la première sur l'échelle qu'on avait tendue, et soutenant Melchior d'une main, de l'autre elle glissa aux pêcheurs la récompense qu'elle eût voulu donner plus magnifique.

— Qui êtes-vous? d'où venez-vous? cria le capitaine avec méfiance. Je ne puis vous recevoir.

— Père, dit Piétro tout bas, filons promptement, quand le capitaine ne nous verra plus il ne pourra les renvoyer.

— Je vous le répète, continua le capitaine aux deux jeunes gens, je ne puis...

— Il le faut bien, fit observer le pilote, je

n'aperçois plus la petite barque qui les a amenés et vous ne pouvez les faire jeter à la mer.

Pendant ce colloque, Melchior était tombé sans force sur un banc de la dunette, et sa tête défaillante était penchée sur l'épaule de Flavie.

— Vous êtes arrivés d'une manière singulière? observa le capitaine; quel motif a pu vous faire embarquer par un pareil temps?

— Des affaires pressantes nous conduisent à Naples, répondit Flavie.

— Vous y avez sans doute des connaissances, des recommandations?

Elle baissa la tête et garda le silence.

— Au moins vous avez des papiers? répéta-t-il, et le moyen de payer votre passage? Je dois rendre compte à mes armateurs.

Flavie tendit sa bourse au capitaine.

— Ils m'ont l'air de braves jeunes gens, dit tout bas le pilote; les pauvres enfans n'en peuvent plus.

— Ce jeune homme est votre mari ? reprit le capitaine gravement.

— Mon frère, répondit Flavie à voix basse. Si vous n'avez pitié de nous, il va mourir sans secours.

Le pilote, pour mettre fin à l'hésitation du capitaine, ouvrit une cabine vide qui se trouvait sur le pont et y conduisit les jeunes gens.

— Voilà une désagréable affaire, murmura le capitaine, les réglemens me défendent de recevoir des voyageurs sans papiers, et ceux-ci arrivent d'une si étrange manière.....

— On ne peut les soupçonner d'être des contrebandiers, dit le pilote en riant ; ils ne portent pas un chiffon ; encore moins des malfaiteurs, la figure de la jeune fille répond du contraire. Quant à son frère...

— Son frère, son frère, voilà une parenté qui n'est pas bien prouvée. Vous les avez mis dans la même cabine ?

— Mais, capitaine, vous ne demandez pas

ordinairement le contrat de mariage des passagers. Fallait-il donc laisser mourir ce pauvre diable qui, après tout, paiera son passage comme un autre.

— Que dirais-je à Gênes?

— Ils ne se montreront pas quand on débarquera quelque part.

Le capitaine se rendit à ces raisons, ou plutôt se résigna, parce qu'il ne pouvait faire autrement.

Quand on s'arrêta, Melchior, reposé par quelques heures de sommeil, ne voulut cependant point regarder Gênes qu'il avait tant aimée ; et ainsi que Flavie, il ne se hasardait que la nuit sur la dunette, dans la crainte de rappeler leur présence au capitaine, et aussi pour se soustraire à ses questions.

Quatre jours de repos et de soins rendirent des forces à Melchior : la fièvre avait disparu, et quand il découvrit au point du jour les îles charmantes d'Ischia et de Procida ; quand le bâtiment passa devant Capri, sur qui le soleil

levant jetait ses teintes roses et lumineuses.

— Oh! ma belle, ma belle Italie! s'écria-t-il en respirant avec volupté la brise tiède et embaumée du matin.

Et avec l'impressionnable légèreté de son caractère, il oublia, en admirant le golfe de Naples, qu'il arrivait dans cette ville sans ressources et sans l'espoir d'y trouver un ami.

X

Cependant quand on est malheureux, les impressions agréables ne s'éveillent qu'un instant, et l'on est bien promptement rejeté dans un découragement plus profond et plus pénible. Sans protections, sans but, Flavie et Melchior se sentirent plus effrayés que rassurés de l'air de fête et du mouvement continuel des

places et des rues qu'ils traversaient, sans savoir où elles les conduisaient.

Naples, qu'on regarde comme une ville de plaisir, n'en est, à vrai dire, qu'une de bruit. L'affluence des étrangers, dont les uns viennent chercher la santé, les autres des ressources contre l'ennui, la plus incurable des maladies, en rend le séjour aussi embarrassant que coûteux. L'argent est partout un véhicule nécessaire, mais à Naples le besoin s'en fait encore plus impérieusement sentir que partout ailleurs. L'étranger n'est, aux yeux des habitans, qu'une ressource contre leur misère. Naturellement indolent et paresseux, le Napolitain accueille avec empressement tout ce qui peut lui procurer du profit sans effort, et l'habitude de demander et de recevoir ravit à leur caractère le peu de dignité que la continuelle oppression à laquelle ils sont soumis, leur ait laissé.

En entrant dans la *strada di Chiaja*, rue assez étroite et qui dispute cependant à celle

de Tolède de mouvement et de commerce, Flavie jetait autour d'elle des regards inquiets et étonnés ; elle n'avait jamais vu un pareil luxe et une pareille misère se déployer côte à côte, avec tant d'indécence et d'effronterie ; son cœur sensible s'affligeait de voir une foule de brillans équipages entourés de mendians qui n'obtenaient même pas un coup-d'œil de pitié. La situation abandonnée et précaire où elle se trouvait, ainsi que Melchior, ajoutait à sa commisération naturelle, et elle marchait en baissant les yeux, pour cacher les larmes qui mouillaient sa paupière. Elle les leva avec terreur, en entendant une exclamation de Melchior, qui se précipita vers une voiture attelée de deux chevaux très vifs que le cocher ne pouvait retenir.

La descente rapide de la rue de Chiaja rendait leur emportement dangereux, et une femme était seule dans cette voiture ; Melchior se précipita à la tête des chevaux, les contint et ne revint auprès de Flavie que quand plu-

sieurs personnes furent accourues pour donner à leur tour des secours devenus inutiles.

—J'ai bien tremblé pour vous, balbutia Flavie pâle d'effroi ; vous êtes si faible encore, Melchior.

Elle fut obligée de s'appuyer sur son bras, tant elle-même était émue.

La voiture descendait lentement la strada, et ils arrivèrent à *villa Reale*. Flavie s'assit sur un banc de marbre, et Melchior, suivant des yeux l'équipage, ne la rejoignit que quand il eut disparu sous le portique d'un des plus beaux palais de la rivière de Chiaja. Qu'allons-nous faire, dit-elle doucement, il faut nous occuper de trouver un asile ?

L'agitation étrangère à lui-même que Melchior venait d'éprouver avait disparu, sa physionomie était redevenue sombre et mécontente ; et il fallut une seconde interpellation de Flavie pour réveiller son attention. Enfin il sortit avec elle par une des grilles latérales du jardin, et allait entrer dans un des brillans

hôtels de la rivière de Chiaja quand Flavie l'arrêta.

— Ne craignez-vous pas, observa-t-elle timidement, que les logemens ne soient ici trop chers pour nous.

— Vous avez raison, répondit-il avec un accent amer; à chaque instant il nous faudra souffrir de la misère et de l'humiliation qu'elle entraîne.

Et sans répondre aux consolations qu'elle essayait de lui donner, il entraîna Flavie dans une des rues étroites et transversales qui montent de la rivière de Chiaja. Ces rues, au premier coup-d'œil, paraissent si pauvrement habitées, et les petites maisons basses qui les bordent forment un si triste contraste avec les beaux palais qui les séparent de distance en distance, qu'on a peine à s'accoutumer à ce mélange de luxe et de misère. De somptueux équipages passent à chaque instant et avec rapidité au travers d'une haie d'enfans et de pauvres presque nuds. Cependant, au milieu

de ces rues si misérablement occupées, s'ouvraient quelques jardins remplis de fleurs et d'orangers, comme si la bienfaisante nature voulait prouver que, moins aveugle que les hommes, elle accorde ses bienfaits aux pauvres comme aux riches.

Flavie montra du doigt à Melchior un petit logement qu'on annonçait être à louer; ils entrèrent; le prix en était bien haut pour leur bourse si légère, mais ils avaient tant besoin de repos, que Flavie fut la première à passer sur cette difficulté, et, après s'être arrangé avec l'hôtesse qui paraissait une bonne mère de famille, pour qu'elle leur fournit leur nourriture, plus tranquille, elle s'approcha de la fenêtre et regarda avec ravissement les côteaux de *Pausilippe* et du *Vomero* qui s'élevaient autour d'elle, couverts déjà d'une verdure charmante; les hauteurs de la *Mergelina*, semées d'élégantes *villas*, lui firent pour la première fois connaître l'envie.

Que je serais bien là, avec Melchior,

pensait-elle avec cette heureuse innocence de la jeunesse qui ne comprend et ne désire encore qu'un bonheur tranquille et pur.

Melchior aussi gardait le silence, il ne fut rompu que quand leur hôtesse vint les rejoindre et nomma à Flavie les CASINS qu'elle admirait.

—Celui, dit-elle, que vous devez remarquer comme le plus grand et le plus magnifique, appartenait au prince Bel Riva, il a coûté des sommes qui assureraient le bonheur de cent pauvres familles, et le propriétaire est mort avant d'en avoir joui, il l'a laissé à sa fille, la duchesse de Sassaro.

— Est-elle jeune et belle? interrompit Melchior.

— Belle? comme cela, mais du moins très coquette; du reste, elle fait bien d'être riche, car elle dépense dans un jour...

— N'a-t-elle pas un autre palais? interrompit-il encore.

— Vous voyez d'ici les orangers du jardin de celui qu'elle possède sur Chiaja.

— Et son mari?

— Son mari était vieux; il y a quelques années qu'il est mort. On disait que la duchesse devait se remarier durant le séjour qu'elle a fait à Paris, mais elle est revenue ici comme elle en était partie.

Melchior retomba dans un silence que Flavie n'osa troubler, et ils se séparèrent de bonne heure pour chercher du repos, sans avoir parlé de leur avenir; il était pourtant urgent qu'ils s'en occupassent promptement; le peu d'argent qu'ils possédaient ne pouvait durer long-temps, et il leur manquait les choses les plus nécessaires.

Ces réflexions troublèrent sans doute également leur sommeil, et quand ils se retrouvèrent le lendemain, les traces de leur insomnie se lisaient sur leur front.

— Ma chère Flavie, dit Melchior en l'abordant, vous m'avez donné une grande preuve d'attachement en ne m'abandonnant

pas, mais je sens plus fortement encore aujourd'hui l'égoïsme que j'ai montré en l'acceptant.

— Étiez-vous en état de partir seul, Melchior? et n'êtes-vous pas aujourd'hui mon unique appui.

— Triste appui! soupira-t-il, et que puis-je faire pour vous, quand je ne sais que faire pour moi-même.

— Je possède quelques talens, et dans une ville comme Naples, il me semble impossible....

— Vous connaissez bien peu le monde, Flavie, si vous vous persuadez qu'on accueillera des malheureux sans ressources, sans recomandations; encore s'il m'était possible de me présenter, de faire quelques connaissances, peut-être pourrais-je...

Flavie poussa un cri de joie, et, portant la main à ses oreilles, elle en détacha deux jolis brillans qu'elle tendit à Melchior.

— Ils ont appartenu à ma tante qui me les

a donnés quelques jours avant... deux larmes coulèrent à ce souvenir sur les joues de Flavie.

— Je désire que vous ne vous priviez point de cette dernière ressource, dit Melchior en les repoussant tristement.

— Comment faire autrement?

Et n'hésitant plus, elle passa chez leur hôtesse pour la consulter sur le moyen de se défaire de ces diamans.

— Il faudra prouver comme quoi ils vous appartiennent et qui vous êtes, fit observer cette femme qui n'était peut-être pas exempte elle-même de quelques soupçons : encore si vous vous adressez à un marchand il ne vous en offrira presque rien.

La figure candide de Flavie, prit une expression de tristesse si vraie et si profonde, que cette femme qui était obligeante s'empressa d'ajouter :

Le meilleur serait de trouver une personne riche qui voulut acheter ces diamans.

— Hélas ! je ne connais personne à Naples, répondit Flavie ; et elle se prépara à s'éloigner avec l'air du plus profond découragement.

— Allons, allons, ne vous désolez pas, dit l'hôtesse en la rappelant, nous tâcherons de trouver un moyen. Et tenez, j'y pense, la duchesse de Sassaro dont je vous parlais hier, est riche, capricieuse, il ne serait pas impossible qu'elle vous achetât ces bijoux.

— Oh ! si vous aviez la bonté, hasarda Flavie, avec un accent de prière irrésistible.

— Vous ne savez pas qu'on n'entre point comme on veut chez ces grandes dames, Signorina, cependant je vais essayer. Je connais un peu une de ses camérières, et si la sœur Rosalia n'est pas dans la maison, j'espère que j'arriverai jusqu'à son excellence.

— La sœur Rosalia, qui est-ce donc ?

— C'est une vieille *monaca* qui habite le palais de la duchesse.

— Une monaca qui habite un palais.

— Oui certes ! et elle lui fait bien de l'hon-

neur, mais naturellement la digne femme a beaucoup d'empire sur la duchesse, et peut-être s'opposerait-elle.....

— Essayez ma chère dame, essayez.

— Allons, j'y vais, répondit l'hôtesse en jetant un voile noir sur son bonnet. Il n'y a pas loin, cependant ne vous étonnez pas si je suis long-temps, il faudra peut-être que j'attende.

Flavie retourna près de Melchior, et ne crut point devoir lui parler de la démarche qu'on tentait près de la duchesse, il paraissait si sombre qu'elle n'osa le troubler.

Elle s'assit en silence près de la fenêtre ; quoique le printemps fut peu avancé, les fleurs étalaient déjà leur robe brillante dans le modeste jardin, et la petite allée formée d'orangers qui le traversait, était couverte de fruits dont l'or brillait au soleil.

Flavie était à l'âge où les objets extérieurs exercent un merveilleux empire, et quoique dans une position précaire et abandonnée,

elle ressentait cette sorte de joie de vivre si commune à la jeunesse. Elle n'avait jamais joui d'aucune des distractions du monde ; ses seuls plaisirs s'étaient bornés à la culture de quelques plantes rares, à des promenades sur le bord de la mer. Port-Maurice est une ville aisée et commerçante, mais quoiqu'elle soit renommée pour ses beaux sites, ils n'avaient point préparés Flavie à la magie de ceux qui entourent Naples, et ses regards s'arrêtaient avec un véritable enchantement sur les points de vue qui l'environnaient. Elle s'oublia assez long-temps à la fenêtre, pour donner à l'hôtesse le temps de rentrer.

— Son excellence madame la duchesse désire vous voir, s'écria-t-elle en entrant, sans cela elle ne consent point à acheter les diamans.

— Quelle duchesse ! que voulez-vous dire, demanda Melchior.

—La duchesse de Sassaro. Allons, ma chère Signorina, venez avec moi, la chose sera bientôt terminée.

Quelque répugnance qu'éprouvait Flavie à consentir à cette démarche, elle sentait que leur position la rendait indispensable, et elle se disposa à sortir.

— Flavie, dit Melchior avec instance, ne prononcez pas mon nom, ne parlez pas de moi.

Elle ne comprit pas le motif d'une recommandation faite d'un ton presque absolu; mais elle lui promit d'obéir.

XI

Flavie ne remarqua ni la somptuosité ni le grandiose des appartemens qu'on lui fit traverser ; elle était trop occupée de l'entrevue qu'elle allait avoir, et que plusieurs motifs rendaient si pénible. Ne venait-elle pas chez une femme d'un rang élevé en obtenir presque un service, et ce service ne dénotait-il

pas aussi la gêne de sa position. Son titre d'étrangère pouvait ajouter au soupçon que le malheur et l'abandon inspirent trop souvent.

La vie retirée que Flavie avait menée, ne lui avait point permis d'acquérir l'usage du monde qui donne l'assurance de se présenter. Cependant elle avait reçu de la nature, cette grâce naturelle cent fois plus précieuse que celle qu'on essaie d'obtenir avec de l'art; elle tenait aussi de sa tante une distinction qui annonce une éducation soignée, et son genre de figure s'harmoniait parfaitement avec la délicatesse de son langage. Il était impossible de ne pas se sentir touché par son organe argentin et sonore; et quand le premier moment d'embarras fut passé, elle répondit dans le plus pur italien aux questions de la duchesse, qui la regarda avec étonnement et lui dit :

— Vous êtes donc Italienne?

—Je suis née en France, madame, mais ma

mère et une tante qui m'a élevée étaient de Gênes.

— Avez-vous quelques parens, quelques connaissances dans Naples ? Il n'est pas présumable que vous y soyiez arrivée seule ?

Flavie se rappelant la défense expresse de Melchior, baissa les yeux sans répondre.

— Je comprends, reprit la duchesse malignement, il est des choses qu'une jeune fille ne veut point avouer, l'essentiel pour moi, c'est de savoir si vous avez le droit de disposer des diamans que vous voulez vendre.

— Ils ont appartenu à ma tante, madame Galeozzi, dont le mari est négociant à Port-Maurice, répondit Flavie avec l'accent d'une dignité blessée.

— Pourquoi n'êtes-vous pas restée dans votre famille, pourquoi.....

— Madame, interrompit Flavie en se levant, je craindrais d'abuser de vos momens en vous racontant des détails peu intéressans.

— Mais au contraire cela me distraira, dit

la duchesse en arrangeant les oreillers de son divan comme pour écouter plus à son aise.

— Pardonnez, madame, il est des choses qu'on ne peut confier qu'à l'amitié, et dans ce moment je suis trop pressée de connaître votre résolution relativement...

— Je comprends, vous avez besoin d'argent, et moi je n'ai guère besoin de diamans. Cependant combien en voulez-vous?

— Jusqu'à ce moment, je n'avais point songé à les vendre, madame, et j'ignore...

Les yeux de Flavie s'étaient remplis de larmes.

— Allons, je ne veux pas vous désoler ma petite, je vais vous donner deux cents ducats, je m'y connais assez pour être certaine que ces diamans valent plus que cela, je les ferai estimer.

— La voiture de son excellence est prête, annonça un laquais.

— C'est bien, faites avertir M. Gennarino que je veux lui parler.

Et la duchesse s'étant levée se plaça devant une glace et mit beaucoup d'attention et de soins à arranger sa coiffure, Flavie se sentant alors un peu rassurée l'examina avec moins de timidité.

Les Napolitaines n'ont, avec justice, aucune réputation de beauté, l'ardeur du soleil répand sur leur teint une couleur de bistre qui prête un éclat d'abord assez prestigieux à leurs yeux, mais quand on s'est accoutumé à leur grandeur, on les oublie d'autant plus facilement que leur expression est presque toujours la même. Vainement y chercherait-on la voluptueuse langueur espagnole et la piquante intelligence française; la vivacité italienne, si proverbiale, ne se dénote chez elles que par la volubilité des paroles qui sont presque toujours accompagnées d'éclats de rire dans la basse classe et d'un sourire perpétuel chez la classe élevée. Leur finesse ne s'étend que sur des futilités et leur bavardage continuel est d'autant plus fatigant qu'il ne s'exerce que

sur des choses communes ou des intrigues d'amour. La jalousie qui se venge le stylet à la main doit être reléguée dans les romans. Les Napolitains ne connaissent point cette jalousie inquiète qui s'alarme d'une pensée et s'attache aux rêveries du cœur ; mais ils sont méfians et gardent leurs femmes non comme un trésor dont la plus petite parcelle leur est chère, mais comme des objets fragiles que la moindre occasion peut faire faillir. L'amour, à Naples, se traite cavalièrement; quand il s'adresse aux femmes qui ont de l'expérience, elles l'accueillent d'autant plus volontiers qu'elles connaissent trop bien la rareté des momens de liberté que la méfiance leur accorde pour ne pas en user avec empressement. Leur éducation, généralement négligée, la monotonie de leurs plaisirs leur offre peu de ressources contre l'ennui ; et à peine sorties de l'enfance il en est très peu dont l'esprit ne soit déjà dépravé; même à l'âge de l'innocence, leurs yeux quêteurs et effrontés sont dépourvus de

cette pudeur ravissante qui inspire le désir d'emprunter aux anges leur mystique langage pour en obtenir un regard.

La beauté de la duchesse était précisément de celles que je viens de décrire, parvenue à cet âge que les femmes s'efforcent presque toutes de cacher, sa taille commençait à prendre une épaisseur qu'elle essayait vainement de dissimuler par une grande recherche de parure, et quoiqu'elle eût fait un voyage à Paris elle n'en avait pas rapporté cette distinction, cent fois plus gracieuse que l'éclat du luxe.

Flavie ne se sentit nullement attirée vers la duchesse, un sentiment antipathique la saisit même assez fortement pour qu'elle désirât qu'aucune nouvelle occasion ne se présentât de la revoir, et après l'avoir examinée avec une espèce de répulsion, elle baissa les yeux et attendit impatiemment l'instant de rejoindre son hôtesse qui n'était point entrée avec elle dans la galerie où l'avait reçue la duchesse de Sassaro.

La porte s'ouvrit et un grand jeune homme d'une figure brune et prononcée, parut.

— Gennarino, dit madame de Sassaro, apportez-moi deux cents ducats et chargez-vous de faire estimer ces diamans, il faut que cela soit fait aujourd'hui, car vous partirez demain pour la Sicile. Le prince Cesario m'écrit qu'il se rend à Naples pour terminer enfin notre procès et il est nécesssaire que j'aie les papiers qui y sont relatifs.

— Je croyais avoir annoncé à votre excellence qu'ils étaient arrivés.

— Ah! c'est possible, je l'aurai oublié; en ce cas vous irez dans ma terre de la Basilicata pour tout faire préparer, je compte y passer le printemps.

— Tout y est prêt pour recevoir votre excellence et ma présence est nécessaire ici, répondit le secrétaire avec plus d'humeur que de respect.

La duchesse fit un geste d'impatience, mais

retenue, sans doute, par la présence de Flavie elle garda un instant le silence.

— Au moins, reprit-elle d'un accent irrité, vous voudrez bien exécuter mes ordres relativement à ces diamans?

— Ne serait-il pas plus naturel de s'assurer s'ils ne sont pas faux avant de les payer?

Le rouge de l'indignation colora les joues de Flavie et, saluant la duchesse, elle marcha vers la porte.

— Vous êtes fou, Gennarino, s'écria la duchesse avec hauteur, on voit bien que vous ne savez guère ce que c'est que des diamans, et vous rêvez de la fraude partout. Allons, apportez-moi les deux cents ducats, il faut que je sorte.

Le secrétaire n'osa répliquer, car l'expression des yeux de la duchesse était encore moins douce que ses paroles. Cependant, par réflexion, elle suivit le jeune homme dans la grande galerie dont la portière resta entr'ouverte et oubliant sans doute que Flavie

comprenait l'italien elle dit à Gennarino quelques mots qui parvinrent jusqu'à elle et l'étonnèrent par le changement de ton avec lequel ils furent prononcés.

Il sortit enfin, et la duchesse appelant Flavie lui montra un très beau piano et lui demanda si elle était musicienne, elle ne répondit qu'en promenant ses doigts habiles sur les touches d'ivoire.

— Jouez-moi quelque chose, s'écria la duchesse qui sembla oublier l'empressement qu'elle avait montré, un instant auparavant, pour sortir.

Flavie jouait de mémoire l'ouverture si brillante de la *Gazza* quand Gennarino rentra.

— *Caro*, dit la duchesse, écoutez-donc cette enfant, elle est réellement très forte et je suis tentée de la préférer à Rivelli.

— Votre excellence ferait, je crois, très bien, d'autant plus que...

— Que Rivelli est fort joli garçon, n'est-ce pas? Mais dites moi, ajouta-t-elle en se tour-

nant vers Flavie, que savez-vous faire encore?

— Dessiner, broder et...

— En voilà assez et je pourrais bien vous prendre pour *cameriere*, ou demoiselle de compagnie, comme on dit en France.

— Madame la duchesse, observa Genarino, ne pense-t-elle pas avant tout à consulter sœur Rosalia qui pourrait s'informer...

— S'informer de quoi? Je ne sais pas quand sœur Rosalia revient et je m'ennuie, c'est décidé, cette jeune fille viendra dès aujourd'hui s'établir ici.

— Je remercie madame la duchesse, balbutia Flavie, mais...

— Quoi? avez-vous quelqu'un qui s'opposerait à ce que vous vînssiez chez moi? Songez que ma protection n'est pas à dédaigner.

Quelqu'avantageuse que cette offre put être en effet, à Flavie, dans la position où elle se trouvait, elle ne pouvait se décider à l'accepter parce qu'il fallait se séparer de Melchior. Cependant elle pensa tristement qu'il

ne s'opposerait point à ce qu'elle vécut loin de lui. Elle le croyait reconnaissant de la marque d'affection qu'elle lui avait donné ; mais elle ne pouvait se dissimuler que c'était chez elle que l'amitié était la plus tendre et la plus vive.

Elle resta un instant sans répondre.

— Eh bien ! reprit la duchesse avec quelque hauteur, vous avez eu le temps de réfléchir.

— J'accepterais, madame, si je ne craignais que mes talens ne soient loin...

— Vous en savez toujours assez pour me distraire, reprit la duchesse avec insouciance, je m'ennuie mortellement seule. Gennarino, donnez l'ordre qu'on arrange le petit appartement à côté du mien.

— L'appartement de sœur Rosalia ! s'écria le secrétaire.

— Oh ! quand elle reviendra nous verrons, et sans en écouter davantage, la duchesse passa au milieu de ses valets, monta dans sa voiture et disparut.

Flavie prit le bras de son hôtesse pour retourner chez elle. La *riviera di Chiaja* était déjà couverte de voitures qui passaient et repassaient rapidement comme si elles couraient à un but. Les femmes se saluaient de la main et se regardaient avec curiosité ou moquerie. Les hommes à cheval galopaient sur le trottoir qui longe *Villa-reale,* à peu près solitaire. Cette fraîche et délicieuse promenade, ornée de statues et de jets d'eau, est presque entièrement abandonnée par les gens à la mode, qui préfèrent se faire rouler des heures entières à la même place sur des dalles poudreuses brulées par le soleil. D'un côté, il est vrai, on jouit d'une vue ravissante, la mer déploie sa nappe profonde, tantôt calme comme un lac azuré, tantôt bouillonnant d'une blanche écume; les côteaux qui la ceignent étalent une richesse de végétation délicieuse, mais les Napolitains n'y font nulle attention et bornent leur promenade précisément au point où elle devient admirable ; ils vont et reviennent sans cesse devant

des maisons inégales qu'on appelle somptueusement des palais, dont les rez-de-chaussées sont occupés par d'obscures boutiques, sur le devant desquelles jouent des enfans engue nilles et où sont nonchalamment couchés des mendians. Ce spectacle qui attriste l'étranger ne fait aucune sensation sur les Napolitains; mais Flavie, neuve à toutes les impressions, ne comprenait pas l'insouciance et surtout l'insensibilité des femmes à la vue de ces malheureux; elle hâta le pas pour se soustraire au bruit étourdissant et encore plus à la vue de la misère qui lui déchirait le cœur et qu'elle ne pouvait soulager.

XII

Quand Melchior eût appris la proposition que la duchesse de Sassaro venait de faire à Flavie, il resta long-temps rêveur et sans répondre à la question qu'elle lui adressait s'il désirait qu'elle l'acceptât ; car bien qu'elle eût donné son consentement, elle l'eut promptement rétracté si elle eut aperçu chez Melchior

le moindre regret de leur séparation ; mais loin de-là, après qu'il se fut assuré qu'il n'avait pas été question de lui, il ne chercha point à détourner Flavie d'aller chez la duchesse.

Sans doute, il se croyait reconnaissant de la preuve de dévouement qu'elle lui avait donné, sans doute s'il eût possédé de la fortune il aurait veillé à ce qu'elle fût heureuse ; mais ne sachant ce qu'il allait devenir lui-même, il se croyait dégagé, par le parti qu'allait prendre Flavie, de l'occupation du sort d'un autre quand il était si inquiet du sien.

L'esprit hautain de Melchior l'éloignait de toute concession raisonnable et quoiqu'il eut assuré plusieurs fois qu'excepté à port-Maurice et à Gênes, il ferait tout pour rendre son existence utile; il ne se sentait même, dans un moment si critique aucun courage pour prendre le vigoureux parti du travail. Quand on est arrivé jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, sans avoir acquis d'empire sur soi-même ; quand on a largement goûté d'une vie de mollesse et

de plaisirs, et qu'on n'a de principes arrêtés sur rien, on éprouve souvent, comme l'éprouvait Melchior, des regrets du passé, des fatigues du présent, que l'âme candide devant qui on les exhale accepte ingénuement comme de salutaires remords. Mais ces retours ne sont, à vrai dire, que de pâles lueurs de raison qui s'effacent facilement devant la première occasion de faillir.

La mort de sa mère avait fait, il est vrai, une vive impression sur Melchior; mais ce dernier lien rompu, l'irritabilité de son caractère, augmentée par la dureté de M. Galeozzi, semblait ne devoir plus écouter que les conseils de son orgueil. Melchior avait un de ces caractères mal organisés, qui s'en prennent toujours aux autres de leurs propres fautes; et si une seule fois, en confiant les détails de sa vie à Raphaël, il avait avoué quelques taches dans le sien au fond de son âme, il croyait s'être montré trop sévère pour lui-même: et la conduite récente de M. Galeozzi effaçant entièrement à ses yeux

la générosité dont il avait été forcé de convenir, il se regardait comme sa victime. Ce n'est jamais impunément qu'on dégrade ses premières années de candeur et de jeunesse, et il faut une âme bien forte pour secouer les souillures avec lesquelles on a grandi. Alors, si la fatalité jette sur nos pas quelque être dépravé, c'en est fait de nous et notre destinée s'accomplit.

Ce fut ce qui arriva à Melchior.

Aussitôt que Flavie eût été s'établir chez la duchesse et qu'il fut en état de se présenter, il sortit de la retraite où il avait été forcé de rester, et courut au devant de distractions dont il ne pouvait se passer. Melchior était un être impressionnable, toujours soumis à l'empire du moment, personne mieux que lui ne savait, il est vrai, parler du vide que laisse une vie d'agitation et de plaisirs; personne ne savait donner au découragement et à l'ennui une teinte plus intéressante, plus morale; et en cela, comme dans tous ses sentimens, Melchior était de bonne foi.

Il n'était né ni trompeur, ni hypocrite ; il n'avait point précisément un mauvais cœur, ses fibres, facilement ébranlées, lui donnaient même souvent l'apparence d'une sensibilité exaltée, car il ne pouvait voir souffrir sans être ému; mais cette impression était entièrement physique et s'effaçait aussi facilement qu'elle naissait. Cette disposition à l'attendrissement était d'autant plus dangereuse chez Melchior, qu'il semblait impossible d'être plus séduisant qu'il n'apparaîssait lorsqu'il se trouvait sous cette influence. Son entraînement, quoique à la surface, ajoutait un grand charme à la grâce irritable de ses manières. C'était un homme qu'on aimait, pour ainsi dire, presque malgré soi, qui alarmait la réflexion en même temps que le cœur et qui, par cela même, était extrêmement séduisant près des femmes.

Quoiqu'on ne put l'accuser de fatuité, Melchior n'ignorait pas que la nature l'avait doué de grands avantages physiques, s'il était trop spirituel pour paraître en tirer vanité, ces

avantages le rendaient cependant plus exigeant envers le sort. Ainsi ce qu'il lui fallait, ce n'était point des plaisirs doux et modestes, c'était la richesse et le luxe qui éblouit; ce qu'il lui fallait ce n'était point l'amour vrai, c'était des intrigues éclatantes, c'était d'éblouissantes conquêtes; ce qu'il lui fallait enfin, c'était de briller. Là, se réduisait tout son système de bonheur.

Naples réunit comme toutes les grandes villes, et peut-être plus que tout autre, beaucoup d'oisifs qui ne cherchent qu'à vivre au dépens d'autrui; sans aucune connaissance, aucune recommandation, ce fut naturellement parmi eux que Melchior se trouva lancé. Assez avancé dans la science du monde pour savoir que c'est une grande maladresse de dévoiler sa gêne, il cacha assez long temps la sienne pour se voir recherché par ces chevaliers d'industrie qui spéculent sur la bourse des étrangers.

L'un d'eux surtout, le baron de Vellerdi, se disant Piémontais d'origine; cosmopolite par

nécessité, intrigant par goût, immoral de cœur, insouciant par caractère, libertin par tempérament, joyeux par système, s'attacha à Melchior par l'instinct qu'il pourrait lui être utile plutôt dans l'avenir que dans le présent, car il était trop fin pour ne pas avoir bien vîte deviné la véritable position de Melchior. Le baron connaissait assez bien le terrain pour savoir aussi qu'à Naples, comme à Paris, comme partout, on n'éblouit pas seulement avec des paroles. Naples est la ville la plus positive qui existe, relativement à l'argent; à la vérité on s'y procure, comparativement, à peu de frais l'apparence du luxe, mais ce luxe il faut le payer au jour le jour, tant l'argent y est rare et par conséquent apprécié. A Naples, fourmille une foule de ducs et de princes ruinés qui portent sans dignité des titres dont ils se parent avec une ostentation d'autant plus ridicule, qu'elle est passée de mode. Les excellences courent les rues en calèche de louage, et sont à genoux devant un écu.

Le baron savait tout cela, aussi ne dressait-il jamais ses batteries contre les Napolitains; les femmes étaient cependant exceptées, quoique les femmes fussent à ses yeux de folles propriétés pour les hommes. Prétendant s'être ruiné pour elles dans sa jeunesse et avoir payé très cher l'avantage de connaître leurs ruses et leurs petites passions, il prenait presque continuellement avec elles un ton de galanterie de mauvais ton, qui eut paru parfaitement impertinent à des femmes éclairées et bien élevées; mais le nombre en est très circonscrit à Naples, et le baron ne les recherchait pas, tant il avait la conviction que la société d'une femme vertueuse n'est profitable à rien.

— Une semaine ne s'était pas écoulée, sans qu'il ne fut avec Melchior dans la plus grande intimité. Chaque soir il le conduisait à la promenade dans sa calèche; là, ils voyaient passer devant eux tout ce que Naples renferme d'élégantes désœuvrées.

— Quelle est celle-ci! s'écria Melchior un

soir, en reconnaissant la calèche et les chevaux qu'il avait arrêtés dans la *Strada di Chiaja*.

— Oh! celle-ci, répondit le baron, celle-ci, c'est la duchesse Sassaro, une des femmes les plus riches et les plus nobles de Naples; mais, d'où la connaissez-vous? Car vous m'avez assuré, je crois, que vous n'aviez été présenté nulle part.

Melchior raconta au baron le service qu'il avait rendu à la duchesse.

— Diavolo, s'écria le baron avec vivacité, et vous avez négligé de suivre cette aventure? La duchesse est encore jeune, elle est assez belle pour une Napolitaine, et plus que cela, elle est restée veuve avec vingt-cinq mille ducats de revenu.

— Je ne pensais guère à ce qu'elle était quand j'ai arrêté ses chevaux.

— Parfaitement; mais quand on a fait une belle action, je ne vois pas pourquoi on n'en tirerait point parti.

— Vous imaginez-vous que je sois assez

vain, interrompit Melchior en riant, pour...

—Allons, *caro,* interrompit le baron, je voudrais que nous fussions assez liés pour nous parler franchement; je crains bien que nous ne perdions en dissimulation et en complimens un temps précieux.

— Et à quoi pourrions-nous mieux l'employer qu'à jouir de cette délicieuse soirée; baron, je vous assure cependant que je partage tout à fait le désir que vous voulez bien me témoigner.

— Mon cher enfant, vous allez me dire des choses fort polies, j'en suis convaincu d'avance; mais qui ne nous avanceront à rien. Permettez-moi de risquer une ouverture : êtes-vous riche?

—La question est au moins étrange, répondit Melchior d'un air embarrassé. Je ne crois pas qu'aucune de mes actions....

— *Carissimo,* nous voilà retombés dans les phrases; apprenez-moi franchement si vous

voulez de moi pour ami, ou si vous me trouvez par trop impertinent.

— J'accepte l'amitié, répondit Melchior ramené par la réflexion à la gêne de sa position, et, pour vous le prouver, je vous dirai que quoique fils d'un homme riche et titré....

— Vous n'avez pour tout bien qu'une charmante figure, n'est-ce pas. Mais pour causer plus à notre aise, voulez-vous que nous quittions la cohue insipide de cette promenade, et montions la *strada Nova?*

Quand le brouhaha incommode de la foule eut fait place au roulement doux et monotone des roues d'une seule voiture tournant lentement sur les larges dalles de la route, le baron dit à son nouvel ami :

— Parlons à cœur ouvert ; regardez d'abord cette villa.

— Melchior leva les yeux sur un palais élégant, auquel on montait par une suite de terrasses couvertes d'orangers et de fleurs. Son magnifique portique s'avançait du côté de la

mer, et les rayons argentés de la lune l'éclairaient après s'être répétés en myriades de diamans sur les flots argentés du golfe.

— Cette villa est une des plus belles des environs de Naples; elle appartient à la duchesse de Sassaro. Si vous voulez, vous en deviendrez le maître.

— Seulement parce que j'ai arrêté les chevaux emportés de la duchesse.

— Seulement parce que vous avez vingt-cinq ans et êtes fort bel homme. Vous n'êtes atteint, je l'espère, d'aucune folie amoureuse.

— En vérité, non.

— Eh bien! écoutez-moi attentivement. La fortune est une coquette; ce que je vous dis là est bien vieux, mais c'est toujours vrai. Elle est peut-être plus difficile à fixer qu'à atteindre, et il n'est personne dans sa vie qui n'ait rencontré une fois l'occasion de la saisir. Malheur au maladroit qui n'en profite pas, elle ne revient jamais. Moi qui vous parle, j'ai eu la sottise de refuser d'épouser, à vingt-trois ans

une veuve qui en avait, il est vrai, trente-six, et cinquante mille livres de rente ; mais j'étais amoureux, et tout est excusable dans cet état de maladie.

— C'est celle de la jeunesse.

— C'est possible ; mais quand on est assez heureux pour s'y soustraire ou s'en guérir de bonne heure, il faut songer au réel de la vie, et ce réel, c'est l'argent. On dit de fort belles choses sur le mépris des richesses ; soyez certain que personne n'en pense un mot. La duchesse de Sassaro est une de ces femmes dont le type est commun dans ce pays ; elle a été élevée sous les yeux de sa mère, c'est-à-dire dans son palais, par une espèce de *monaca di casa;* je dis espèce, car cette engeance amphibie n'est connue qu'en Italie, et surtout à Naples. Ce sont presque toutes des filles de basse classe, sans fortune, sans éducation, qui, n'ayant aucune envie de travailler, achètent par le vœu de chasteté le droit de porter un habit religieux qui leur ouvre presque toutes

les maisons napolitaines, où elles portent généralement le trouble et l'intrigue. Sœur Rosalia, entrée très jeune dans la famille du prince Bel-Riva, devint tout naturellement non l'institutrice, mais la surveillante de Clorinde. Elle ne l'a pas quittée, même à l'époque de son mariage. La jeune Clorinde, mariée à un homme beaucoup plus âgé qu'elle, n'avait qu'une distraction, celle de le tromper. Froide de cœur, ardente de tempérament, impérieuse comme un enfant gâté, superstitieuse sans croyance, la duchesse fut épouse adultère sans remords, mais non pas sans terreur. Sœur Rosalia eut soin d'entretenir cette terreur pour conserver son empire, et l'on prétend que, dans le fond de l'âme, la duchesse la craint plus qu'elle ne l'aime, et se révolte quelquefois contre l'autorité qu'elle lui a laissé prendre; mais elle s'y soumet de nouveau dès qu'elle est atteinte de l'indisposition la plus légère, ou à la plus futile contrariété.

— Certainement, interrompit Melchior,

cette monaca doit avoir le plus grand intérêt à ce que la duchesse ne se remarie pas.

— Cela est si vrai, qu'elle permet et même aide sa patrone à se procurer toutes les distractions qui ne peuvent la conduire à ce but.

— Comment, baron, savez-vous tous ces détails, vous étranger, et n'étant point, je crois, de la société intime de la duchesse ?

— D'abord les Napolitaines n'ont pas ce qui s'appelle de société intime ; aucun lien d'amitié ne les unit, car seulement occupées d'intrigues amoureuses, elles se regardent toutes comme rivales. A ce genre de femmes il ne faut que des complaisantes. Depuis son veuvage, la duchesse a déjà usé trois secrétaires. Usé, c'est le mot, répéta le baron en riant de l'étonnement de Melchior. Sœur Rosalia les choisit jeunes, beaux, d'une naissance obscure, et quand le caprice de la duchesse est passé, on les renvoie avec quelques centaines de ducats. C'est d'un de ces disgraciés que je tiens ces détails. Dans ce moment, un nommé

Gennarino, assez beau brun, remplit l'emploi.

— Est-ce à l'honneur de le remplacer que vous me conseillez d'aspirer, dit Melchior avec un amer sourire.

— Eh! eh! reprit le baron, avec un peu d'adresse, vous pourriez la mener plus loin que tous les autres; mais ce n'est point cela dont il s'agit, la duchesse est lasse d'être veuve et s'ennuie à Naples depuis qu'elle a passé quelques mois à Paris où il a été question de son mariage avec un comte Dorsein.

— Le comte Dorsein?

— Oui, la duchesse était recommandée à la famille du comte, le père ne calcula pas si elle était plus âgée que son fils, il ne vit que sa fortune, et tout allait être conclu, quand le jeune homme rompit, on ne sait pas pourquoi. La duchesse revint ici et prit Gennarino pour se distraire ou se consoler. Voilà où en sont les choses. Il faut trouver l'occasion de vous rapprocher de madame de Sassaro; elle se

rappellera le service que vous lui avez rendu, vous lui plairez, et....

— Et je l'épouserai, n'est-ce pas, moi qui n'ai point de fortune.

— Vous avez un titre.

— Vous m'avez appris vous-même, baron, qu'il n'y avait rien de si commun ici.

— C'est vrai, mais tous ceux qui partagent ce même avantage avec vous n'ont pas, comme vous, ce qui séduira la duchesse ; et, si vous voulez suivre mes conseils, je réponds du succès.

— Par quels moyens?

— Lui tenir rigueur, ne pas consentir à être son amant, et vous deviendrez son mari. Il est très probable qu'au bout de trois mois elle ne pourra plus vous souffrir, mais vous posséderez l'essentiel.

— Il existe un obstacle, balbutia Melchior, une de mes parentes... ma sœur est demoiselle de compagnie chez la duchesse.

— C'est un excellent prétexte pour vous

introduire au contraire ; mais expliquez-moi comment vous avez ici une parente, une sœur, tout ce que vous voudrez enfin, car vous avez singulièrement hésité sur le titre que vous lui avez donné, enfin, comment est-elle à Naples?

— Voilà qui est bien différent, dit le baron après que Melchior lui eut raconté une partie de la vérité, cette enfant vous nuirait, car bien certainement elle est folle de vous.

— Flavie ne m'aime que comme un frère.

— Je ne crois nullement à toutes ces amitiés-là, il faut qu'elle sorte de chez la duchesse.

— Que deviendra-t-elle?

— Mon Dieu, une jeune fille n'est jamais embarrassée.

— Baron ! s'écria Melchior avec hauteur, Flavie est l'innocence même.

— Elle sera bientôt pervertie si elle reste où elle est.

— Elle y vivra et en sortira pure comme un ange.

— Vous m'aviez assuré que vous n'aviez aucune affection, aucun lien, reprit le baron avec humeur.

— Je ne vous ai point trompé, je n'ai jamais eu d'amour pour Flavie.

— Je viens de trouver un excellent moyen, s'écria le baron demeuré un instant pensif. Il y a une petite villa à louer à côté de celle de la duchesse, nous nous y établirons, la duchesse vient souvent à la sienne, vous vous rencontrerez, et.....

— Sera-t-elle seule?

— Oui, Gennarino ne lui plait plus, sœur Rosalia est absente.

— Mais, Flavie?

— Vous dites qu'elle est jolie, soyez certain que la duchesse ne la conduira jamais avec elle.

La nuit était entièrement fermée quand les deux nouveaux amis descendirent la *Strada nova*. La soirée était calme et embaumée; sur la mer brillaient les lumières solitaires des

pêcheurs qui attirent les poissons à l'aide de ce phare trompeur.

Melchior se sentit tout à coup atteint d'une de ces impressions mélancoliques et rêveuses auxquelles il trouvait tant de charmes dans son enfance. Il regardait en silence le ciel étoilé, et ne prêttait plus d'attention au baron qui continuait à lui indiquer les moyens à prendre pour arriver au but qui assurerait sa fortune. S'apercevant que Melchior ne l'écoutait pas, il fit arrêter la calèche à *Chiaja* devant un palais dont plusieurs fenêtres étaient éclairées.

—Voilà votre future demeure, dit-il gaîment.

Cependant, il se tut à son tour et demeura attentif. Les sons d'une voix ravissante sortaient des fenêtres.

—Vous êtes plus heureux que je ne pensais, la duchesse a vraiment un beau talent, dit le baron.

— C'est la voix de Flavie, s'écria Melchior avec attendrissement, je la reconnais ; mais je ne croyais pas...

— Allons nous-en, murmura M. de Vellerdi, en donnant l'ordre à son cocher de s'éloigner; ce n'est point de cette jeune fille dont il faut nous occuper.

XIII

Quinze jours s'étaient écoulés depuis que Flavie demeurait au palais Sassaro, la douceur de son caractère, les grâces naturelles et si simples de ses manières, son absence de prétentions à la beauté, avaient inspiré à la duchesse un espèce d'engouement qu'on eut pu confondre avec de l'amitié et de l'intérêt,

mais qui n'était au fond qu'un caprice né de l'ennui qui l'accablait dans ce moment, car, vainement essayait-elle de persuader qu'elle aimait l'étude et les arts, il n'en était rien.

Elle possédait une précieuse galerie de tableaux devant lesquels elle passait sans les regarder; elle faisait de la musique sans aucun enthousiasme, et quoiqu'elle sut à peu près le nom des poètes qui ont illustré l'Italie, elle n'avait pas lu une ligne de leurs œuvres immortelles.

A peine au sortir de l'enfance, Clorinde connaissait toutes les misérables finesses dont les femmes de son pays se servent pour nouer une intrigue, et elle était déjà pervertie quand elle se maria ; sœur Rosalia , son unique société dans l'intérieur, loin de la ramener au bien ne s'occupa que de cacher ses fautes, ou de l'aider à les commettre avec mystère en couvrant de son manteau religieux les vices qu'elle aurait dû chercher à extirper.

Cependant trop adroite pour ne pas con-

server le masque de la vertu, elle ne paraissait céder que par tendresse, et se punissait, assurait-elle, par des pénitences et des macérations, de sa faiblesse pour son élève, qu'elle ne cessait de se reprocher devant elle. A l'aide de ses complaisances et du caractère faible et superstitieux de Clorinde, sœur Rosalia obtenait d'elle de fortes sommes d'argent qu'elle employait, disait-elle, en dons religieux.

Elle avait donné à la duchesse son propre neveu pour secrétaire, c'est-à-dire pour amant. Cependant, elle connaissait trop bien la violence des passions de Clorinde et leur capricieuse exigeance pour espérer que le règne de Gennarino serait long, et ce n'était pas sans inquiétude qu'elle s'était vue obligée de s'éloigner quelque temps de la duchesse : mais elle n'avait pu se dispenser de faire un voyage qui avait pour but de sauver une somme considérable placée en Sicile, sa patrie, somme qu'un homme de mauvaise foi menaçait de lui faire perdre.

Pourtant, sœur Rosalia était loin de prévoir ce qui se passait pendant son absence, Gennarino ne pouvait l'en instruire, il ignorait où elle était, la monaca était trop méprisable elle-même pour éprouver la moindre confiance en personne, et sa famille la croyait, comme tout le monde, aussi pauvre que vertueuse. Jamais sœur Rosalia n'avait eu l'air de connaître les liaisons qui existaient entre son neveu et la duchesse ; et par un art infernal, elle savait si bien se revêtir de l'apparence la plus pure, elle était si humble de langage, elle levait si souvent les yeux vers le ciel avec componction, que le respect et la vénération s'attachaient constamment à son nom.

Gennarino était donc seul pour se défendre contre le changement de la duchesse qui devenait chaque jour plus marquant, et sa haine pour Flavie, à qui il l'attribuait, augmentait avec son désespoir ; car, non seulement il aimait la duchesse par intérêt, mais aussi par amour. Il était comme le sont si fréquemment

les hommes de son âge nés dans une position obscure, enivré et fier des bontés et des faveurs d'une grande dame, et sans concevoir des idées de haute ambition, parce que rien n'était élevé dans son âme, même son intérêt, il se sentait atteint d'une fureur violente à l'idée de se voir rejeté du bonheur qu'il tenait du caprice de la duchesse. Pourtant, il ne se sentait pas de force à lutter seul contre son malheur, il se contentait d'essayer de nuire à Flavie en la rendant odieuse aux gens de la duchesse; et une basse jalousie, naturelle à cette classe, formait sourdement contre l'innocente enfant une trame de tous les jours et de tous les instans, qui ne parvint pas à lui nuire tant que la grande dame fut dominée par sa fantaisie; mais quand elle eut reconnu que Flavie n'était qu'une innocente jeune fille, pure de cœur et d'esprit, qui ne descendrait jamais à l'amuser par de triviales remarques, ou une conversation remplie de petitesse et de médisances, elle s'ennuya de ses talens,

auxquels elle n'attachait aucun prix, et retomba dans l'ennui dont elle était un instant sortie; de l'ennui au dégoût de ce qui lui avait si promptement convenu, il n'y avait qu'un pas facilement franchi, et revenue à ses anciennes habitudes, la duchesse reprit avec ses camérières les familiarités et les causeries qu'elle avait abandonné depuis l'entrée de Flavie chez elle.

Elles en profitèrent pour lancer des sarcasmes sur la pauvre et simple enfant, et le désir de nuire leur inspirant la finesse la plus dangereuse, elles racontèrent comme une sottise invraisemblable le bruit que l'on faisait courir. « On disait dans le monde, assuraient-elles, que Flavie était un enfant que la duchesse avait eu durant son mariage, et dont elle avait su adroitement cacher la naissance. »

Cette imposture blessa plus l'amour-propre de la duchesse que sa délicatesse. Comme toutes les femmes d'une beauté très ordinaire,

elle attachait un grand prix à la sienne, et surtout à ce qu'on ne lui donnât pas l'âge qu'elle avait réellement. Entourée de flatteurs qui ne cessaient de lui répéter que rien n'avait altéré chez elle la fraîcheur de la première jeunesse, elle s'irrita qu'on put répandre le bruit qu'elle fut la mère d'une fille de dix-huit ans.

Dès ce moment elle traita Flavie, non seulement avec dédain et hauteur, mais avec dureté; elle ne cessa de la plaisanter avec ironie sur les motifs qui avaient pu la conduire à Naples, et sur l'inconcevable abandon où elle se trouvait à son âge, sans qu'un parent ou un ami s'intéressât à elle.

Flavie gardait le silence, Melchior ne lui avait-il pas défendu de parler de lui. Elle ne l'avait vu qu'une fois depuis qu'elle était près de la duchesse, et elle l'avait trouvé si préoccupé de lui-même, qu'elle s'en était séparée plus triste et plus découragée. Presque continuellement seule dans un grand et sombre appartement éloigné de celui de la duchesse,

car elle lui avait peu à peu retiré les faveurs dont elle l'avait si vite comblée, Flavie passait de longues heures à méditer sur sa pénible position, son angélique piété la garantissait du découragement, mais non d'une mélancolie profonde, dont le principal motif était l'indifférence que lui témoignait Melchior.

Avec quelle courageuse fierté elle eut supporté la froideur et les dédains de la duchesse; avec quel bonheur même elle eut quitté ce palais où elle était venue avec tant de répugnance, s'il lui eut témoigné quelque intérêt. Mais il l'oubliait entièrement, et seule à lutter contre le sort qu'elle s'était fait pour lui; elle reportait à chaque instant ses souvenirs sur le passé, sans regretter d'avoir donné à Melchior toutes les preuves de dévouement qui avaient été en sa puissance, elle se demandait ce qu'elle ferait désormais d'une existence qui semblait devenue étrangère à la sienne.

Un soir elle sortit à la fin du jour, d'un jour qu'elle avait passé sans voir la duchesse,

sans recevoir non seulement aucune marque d'attention de sa part, ni même d'aucun des subalternes du palais, qu'on aurait pu croire abandonné tant il y régnait de silence.

Flavie ne rencontra personne en sortant qu'un vieux *guarda portone* qui la connaissait à peine. Mais quand elle essaya de longer *Chiaja* pour arriver à la rue de son ancienne hôtesse, elle aperçut un tel mouvement, une telle foule, qu'elle fut tentée de rentrer tant elle se sentit effrayée des cris et du tumulte qui s'élevaient de toutes parts. Les voitures élégantes étaient confondues avec des calèches de louage, sales et couvertes de poussière. Ces dernières, presque toutes attelées de trois ou de quatre chevaux, couraient avec une effrayante rapidité; des lazzaroni, des femmes la tête nue et couverte d'oripeaux, et de petites plumes de couleur étalaient leur joie et leur misère avec une insouciante ivresse. Ces voitures garnies de ceps de vigne de fleurs ornées de rubans, de reliques et d'images de la madonne, sem-

blaient prêtes à se rompre sous le nombre des personnes qui les chargeaient. Tous à l'envie poussaient des exclamations de joie et luttaient à celui qui se montrerait le plus insoucieusement extravagant. Leurs cris se mêlaient à ceux du peuple qui les regardait passer, et qui cachait sous la moquerie l'envie et le regret de n'avoir pu les imiter.

Arrêtée presque à la porte du palais Sassaro, par une foule compacte et serrée, Flavie regardait autour d'elle avec effroi.

Tout à coup toutes les voitures s'arrêtèrent, un silence complet succéda au fracas, la foule à pied se jeta à genoux; le beau monde et le peuple en voiture en fit autant, toutes les têtes s'inclinèrent au son argentin d'une clochette précédant un prêtre, sur la tête nue duquel on tenait un large parasol rouge, à franges d'or. Le ministre de Dieu portait le maître des rois de la terre à un mourant, qui, de son lit d'angoisse pouvait entendre les cris de la bacchanale, puisqu'il demeurait dans un

des palais qui donnent sur la rivière de *Chiaja;* le prêtre n'avait pas encore pénétré entièrement sous le portique de ce palais que les voitures se remirent à courir avec une nouvelle fureur, et qu'une longue farandole s'établit sous les fenêtres du moribond, et durent troubler sa dernière prière.

Attristée de cet étrange spectacle, Flavie essayant de vains efforts pour s'éloigner, fut jetée par la foule sous les pieds de deux chevaux qui piétinaient d'impatience d'être obligés de suivre la file qui les forçait de s'arrêter à chaque instant.

Étourdie de sa chute et du danger qu'elle venait de courir, pour se relever, elle appuya machinalement sa main sur le bord de la calèche dont l'attelage avait failli l'écraser, et leva les yeux. Elle reconnut Melchior, assis auprès d'un homme beaucoup plus âgé que lui.

Les couleurs de la santé avaient rendu à Melchior tout l'éclat de sa figure; jamais Flavie n l'avait vu si beau que dans ce moment, et elle le regarda un instant avec cet entraînement et

cette admiration du cœur qui fait oublier toutes les douleurs. Il lui semblait aussi qu'elle n'avait qu'à se nommer pour qu'il lui tendît la main et l'enlevât du milieu de cette foule où elle errait sans protection. Mais il ne tourna pas la tête de son côté, il n'avait pas même remarqué l'accident qui avait failli être si funeste à la malheureuse enfant. Tous ses regards étaient dirigés sur une voiture placée dans la seconde file qui revenait. Le jour était si bas qu'elle ne put qu'y distinguer confusément une femme dont le chapeau était chargé de longues plumes blanches agitées par le vent frais du soir.

C'était donc d'une femme dont Melchior s'occupait avec tant d'attention?

Un froid mortel s'empara aussitôt du cœur de Flavie; ce qu'elle ressentit de douleur lui fut inexplicable, terrible même, et elle s'éloigna sans parler à Melchior, sans désirer qu'il la reconnût.

Elle se traîna lentement à la maison qu'elle croyait qu'il occupait encore, mais l'hôtesse lui apprit qu'il l'avait quittée.

—Comme c'est heureux, répétait cette femme,

comme c'est heureux que son excellence vous ait ainsi prise en amitié. Votre frère est parti sans me laisser aucune lettre, aucune commission pour vous; sans même me dire où il allait demeurer.

Flavie détourna la tête et garda le silence.

— Cela me semble bien étonnant, une telle indifférence!... reprit l'hôtesse.

—Il me croit heureuse, balbutia Flavie.

—C'est égal, c'est égal. C'est bien extraordinaire qu'un frère en agisse ainsi. Au surplus, je dois me féliciter de ce que le signor Melchior ait été ingrat avec moi, car il l'a été aussitôt qu'il eut fait la connaissance d'un riche baron qui venait le chercher tous les jours en voiture, il me disait à peine bonjour en passant. Comme je vous le disais, je dois me féliciter de ce qu'il ait trouvé mon logement trop indigne de lui, puisque je l'ai loué beaucoup plus cher à deux Français qui paraissent riches et fort honnêtes.

— Cette bonne fortune est la récompense de votre confiance en nous, dit Flavie tristement, et elle se leva pour se retirer.

La nuit s'avançait, elle était effrayée d'avoir à parcourir, seule, même le plus court trajet.

La porte s'ouvrit, et un jeune homme se présentant avec la plus grande politesse, demanda en italien, mais avec l'accent français, si son ami avait reparu à la maison depuis qu'ils étaient sortis ensemble.

—Nullement, répondit l'hôtesse, et je devine que vous vous serez perdus dans la foule. N'est-ce pas que c'est une belle fête que celle de notre *madonna dell'Arco*.

Le jeune homme s'inclina en souriant, sans répondre. Puis il dit qu'il allait retourner à *Chiaja*, où en effet il s'était trouvé séparé de son ami.

—Puisque vous allez de ce côté, s'écria l'hôtesse, il se fait tard, et vous seriez bien obligeant d'accompagner cette jeune signorina.

Flavie se hâta de refuser et sortit précipitamment.

Elle marcha assez vite pour être bientôt rendue au palais Sassaro, mais arrivée sous le portique, elle aperçut le jeune Français qui,

après l'avoir respectueusement saluée, s'éloigna.

Flavie monta directement dans la chambre où on l'avait reléguée, et s'assit près de la fenêtre. La porte de glace de la petite galerie où se tenait habituellement la duchesse était ouverte.

De la hauteur où elle était placée, Flavie planait sur cet appartement parfaitement éclairé. Une fenêtre en face d'où l'on pouvait également voir ce qui s'y passait, était occupée par quelqu'un qu'elle reconnut être Gennarino. Il marchait de long en large dans la chambre, et revenait à sa croisée qu'enfin il ne quitta plus.

Une visite venait d'être annoncée à madame de Sassaro, Flavie distinguait facilement cette dame assise sur son divan, mais elle ne pouvait voir la personne placée près d'elle. Croyant ne devoir y porter aucun intérêt, elle allait essayer d'oublier dans le sommeil des peines auxquelles elle ne savait d'autre remède à apporter que la résignation, quand la duchesse entra sur la terrasse; la personne qui l'accompagnait marcha d'abord seulement à ses

côtés, mais au bout d'un instant, madame de Sassaro s'appuya sur son bras, et ils firent ainsi plusieurs tours, en restant chaque fois plus long-temps dans l'obscurité et loin de l'entrée du salon.

Quoique Flavie se crut étrangère à ce qui se passait, elle ressentait un de ces serremens pénibles que l'on prend dans la jeunesse pour un pressentiment. Cette douleur, elle ne pouvait se décider à s'en délivrer en s'éloignant de la fenêtre. La figure de la personne qui accompagnait la duchesse était jusque-là restée dans l'ombre, Flavie ne distinguait que sa taille haute et mince, mais un valet portant un plateau et suivi d'un autre, tenant des flambeaux, traversa la terrasse; la lueur des bougies, donna tout entière sur le couple qui s'était un peu éloigné l'un de l'autre.

—Melchior! Melchior! s'écria Flavie, en se retenant, palpitante d'émotion, à la pierre de la fenêtre. Que vient-il faire ici?

La duchesse se chargea de le lui appren-

dre : elle abandonna à Melchior une main qu'il couvrit de baisers.

Un cri sourd partit de la fenêtre de Gennarino ; la duchesse tourna la tête, l'aperçut et rentra dans la galerie dont les fenêtres furent à l'instant fermées.

Ceux qui ne sont point blasés sur les impressions du cœur, et qui comprennent les passions de la jeunesse, ne s'étonneront point de la profonde douleur que ressentit Flavie en découvrant la liaison de Melchior avec madame de Sassaro. S'était-elle abusée jusqu'à ce moment, ignorait-elle qu'elle éprouvât de l'amour pour Melchior, et la jalousie jeta-t-elle seule dans son âme une clarté qu'elle avait repoussée jusque-là ? toujours est-il qu'il serait difficile de décrire le découragement, l'amertume profonde qu'elle ressentit, et le vide où elle se trouva rejetée dans un monde devenu solitaire et sans intérêt pour elle.

Après avoir passé une nuit qui devait être suivie de tant d'autres aussi cruelles, Flavie se décida à quitter la protection de la duchesse. Cette protection était d'ailleurs idéale; depuis

plusieurs jours elle ne la voyait qu'à peine, elle n'en recevait aucune preuve de souvenir ni d'attention, et n'était plus appelée à remplir aucune des fonctions pour lesquelles la duchesse l'avait engagée à demeurer près d'elle.

Cependant, avant de sortir du palais Sassaro, Flavie pensa tout à coup qu'elle devait en avertir Melchior.

— S'il est l'amant de cette femme, se dit-elle, il est aussi mon seul parent, mon seul appui, je veux qu'il sache...

Un déluge de larmes affaiblit à l'instant sa résolution : savait-elle, en effet, ce qu'elle voulait dire à Melchior. Ne s'abusait-elle pas sur le silence qu'elle croyait avoir la force de conserver en ne lui apprenant pas combien la duchesse était peu digne d'être aimée. Hélas ! l'âme la plus belle et la plus pure est souvent traversée par la faiblesse.

—Non, non, s'écria Flavie plus malheureuse encore depuis que sa colère était éteinte, je ne verrai point Melchior pour lui parler avec ressentiment de celle qu'il aime sans doute. Et de quel droit irais-je lui reprocher l'entraî-

nement qu'il ressent pour elle? A-t-il désiré que je l'aimasse avec l'ardeur que j'éprouve? Elle est riche, brillante et sans doute belle à ses yeux. Je ne possède aucun des charmes qui peuvent lui plaire; il ne m'a jamais regardé que comme une parente, comme une sœur. Je ne dois pas être autre chose pour lui. Il est heureux, mon rôle est fini.

Tristement résignée, déchirée par une blessure au cœur qu'elle devait se cacher à elle-même, Flavie reprit avec son angélique douceur, la ferme résolution de ne rien faire d'indigne d'elle. Elle pria Dieu pour qu'il l'inspirât, et descendit afin d'annoncer à la duchesse qu'elle allait quitter sa maison.

—Son excellence est à son casin, répondit la première camérière, et je doute qu'elle revienne de quelques jours. Je vais aller la rejoindre dans le Würtch, et je ne puis vous engager à m'accompagner, car madame la duchesse veut rester seule; et puis je la crois tout à fait lasse de musique.

—Auriez-vous la complaisance de remettre de ma part une lettre à madame de Sassaro.

— Oui et non, répondit insolemment la camérière, si ce sont des doléances, des plaintes, je ne prétends pas...

—Je n'ai à me plaindre de personne, prononça Flavie avec dignité.

— En ce cas-là, je veux bien me charger de votre lettre, pourvu qu'elle soit promptement écrite; la voiture doit être prête.

Flavie écrivit quelques lignes à madame de Sassaro, pour lui exprimer l'intention qu'elle avait de quitter son palais, persuadée que sa présence ne lui était plus ni utile, ni agréable.

Quand elle vint apporter ce billet à la camérière, elle la trouva essayant devant une glace un chapeau fané de sa maîtresse. Elle consulta Flavie sur quelques changemens qu'elle y voulait faire. Flavie les exécuta avec le goût qui lui était naturel.

— Mon Dieu! ma chère, comme vous devez vous ennuyer, continuellement renfermée dans votre chambre, dit la camérière. Vous paraissez adroite, n'auriez-vous pas mieux fait, au lieu de singer la dame, de vous pré-

senter tout bonnement comme une femme de chambre française.

Flavie acheva tranquillement l'arrangement du chapeau, et le remettant à celle qui n'avait répondu que par une impertinence à la complaisance qu'elle venait de lui montrer, elle dit froidement :

— Je vous remercie de l'avis, peut-être avez-vous raison, et serais-je plus heureuse si j'étais née dans la même classe que vous.

— La même classe que moi, voilà qui me paraît fort; apprenez *Donzellina* que mon père est directeur du palais de Rocca-Romana, et peut-être seriez-vous bien embarrassée de déclarer ce que fait le vôtre. Mais, Dieu merci! nous allons être délivrée de tous ces discurs de phrases qui ne font rien de leurs dix doigts. M. Gennarino, lui-même, n'a qu'à bien se tenir; car, malgré sa belle figure, son règne est passé.

La camérière, emportée par sa colère, trahissait ainsi les secrets de sa maîtresse et en disait peut-être plus qu'elle n'eut voulu ; elle sortit en laissant la lettre de Flavie qui demeura de

nouveau embarrassée de ce qu'elle devait faire. Pouvait-elle quitter madame de Sassaro sans prendre congé d'elle ; et, en la quittant, qu'allait-elle devenir? elle n'avait gardé qu'une très faible partie des deux cents ducats qu'elle avait reçus, la duchesse ne lui avait plus parlé de ses diamans : cependant, à force de creuser sa mémoire, elle s'était rappelée qu'ils avaient été donnés par M. Galeozzi à sa tante, qui lui avait dit que le prix en était assez élevé. Flavie espérait donc que la duchesse ne se refuserait pas à lui remettre le surplus de leur valeur. Quelque répugnance qu'elle eut à la réclamer, une impérieuse nécessité l'y contraignait.

Ce triste retour sur sa position n'occupait cependant point assez Flavie pour que la certitude qu'elle avait acquise de la liaison de Melchior et de la duchesse ne fut pas sa plus profonde douleur. Elle était à l'âge où les peines du cœur sont celles qui exercent le plus d'empire. Cependant la raison et une profonde piété lui disaient qu'elle ne devait

pas entretenir un sentiment qui n'avait plus d'excuse.

Profondément sensible, et de plus romanesque comme le sont presque toutes les jeunes filles, Flavie aimait Melchior avec cet aveuglement qui perd tant de femmes. Cependant soutenue par une religion éclairée, elle s'avoua avec candeur que le dévoûment qu'elle lui avait montré lui avait été inspiré par un penchant trop vif pour qu'il fût entièrement généreux, et, pour la première fois, depuis qu'elle s'était si imprudemment soustraite à la protection de M. Galeozzi, elle reconnut qu'elle avait été bien prompte à prendre ce parti sans essayer d'obtenir son pardon.

Ces réflexions persuadèrent à Flavie qu'elle était maintenant assez forte contre l'ascendant de Melchior. Hélas ! elle n'était forte que de l'absence, il lui restait à apprendre qu'en amour, une guérison n'est assurée que quand elle est éprouvée.

La journée s'était écoulée pour elle dans une suite de réflexions toutes également péni-

bles. Persuadée que la camérière lui avait dit la vérité, en lui annonçant que la duchesse ne reviendrait pas ce jour-là, elle allait remonter dans la chambre qu'elle occupait, quand la porte de la galerie où elle était restée s'ouvrit.

Une femme dont la taille haute et maigre était enveloppée dans un vêtement de laine noire, recouvert d'un immense manteau blanc, entra, suivie de Gennarino : ils parlaient à demi-voix, et il était évident qu'ils ne désiraient pas que leur entretien eut des témoins, car après avoir soigneusement refermé la porte, ils s'assirent sur un divan et le continuèrent à voix basse.

Un mouvement instinctif avait porté Flavie à se reculer dans un large enfoncement, formé par une fenêtre; mais quand la monaca fut près d'elle, la terreur la retint à sa place. Après s'être assise, la monaca avait rejeté son voile noir sur le sommet de sa tête; les derniers rayons du soleil tombant en plein sur sa figure, permirent à Flavie d'en remarquer la dure et cruelle expression. Cette femme n'a-

vait jamais dû être belle, et ses traits, maintenant grossis et fatigués par l'âge, offraient un aspect repoussant. La teinte jaune et livide de son teint, dénué de toute espèce de vie, lui aurait donné l'aspect d'un cadavre, sans l'ardeur et la sombre expression de deux grands yeux, d'un noir d'ébène, remplis d'une effrayante vivacité.

— Ainsi donc, Gennarino, continua-t-elle, la duchesse a recueilli une jeune fille qu'elle traite avec amitié; d'où vient cette enfant?

— Qui le sait, répondit le secrétaire, elle a été amenée au palais par une femme qui loue des appartemens, *vico carminiello*. Madame de Sassaro a acheté à cette fille des diamans d'un assez grand prix, diamans volés sans doute: mais ce n'est pas tout; la duchesse reçoit depuis quelques jours, un jeune homme: hier, il a passé la soirée entière seul avec elle, ah! je suis bien malheureux, elle ne m'aime plus.

— Gennarino, interrompit sévèrement la monaca, il ne me convient point d'entendre de tels discours. Gardez-vous surtout de m'apprendre que les bontés de la duchesse aient

pu faire naître dans votre cœur des sentimens et des espérances que je ne pourrais approuver. Déjà j'ai été forcée de conseiller à son excellence d'éloigner des personnes qui, placées dans le poste que vous occupez aujourd'hui, avaient osé concevoir d'injurieuses espérances et....

— Oh! je sais, je sais, interrompit Gennarino, emporté par son désespoir; on les a chassées comme des misérables, en leur jetant quelques piastres; mais vous ne me laisserez pas traiter ainsi, n'est-ce pas, ma tante?

— Paix! Gennarino, paix! il est des moyens qui réussissent mieux que la violence, dit sœur Rosalia, avec un calme plus effrayant que l'emportement, voyons, que savez-vous de cet homme?

— Qu'il est insolemment beau.

— Et connaît-il cette fille qui s'est introduit ici?

— Je ne le crois pas.

— Est-il Napolitain?

— Non, il se dit Génois et marquis.

— Qui vous l'a appris?

— Je me suis glissé, ce soir, dans un des bosquets de la villa, et caché derrière les larges feuilles d'un cactus, je l'ai entendu raconter à la duchesse qu'il arrivait de France, et qu'il était issu d'une illustre famille de Gênes.

— Que répondait-elle?

— Elle l'écoutait et surtout le regardait avec délices.

— Cependant la duchesse ne vous a point donné l'ordre de vous éloigner?

— Non, mais je devine ma disgrâce dans tous les yeux. Elle a commencée quand cette Flavie est entrée dans le palais; mais depuis quelques jours surtout, je n'ai pu approcher ni parler à la duchesse; ah! ma tante, j'étais perdu sans votre arrivée.

— Voilà qui est plus fort que nous, dit la religieuse en portant à ses lèvres un petit Saint-Janvier, attaché à son chapelet. Clorinda n'osera manquer au serment qu'elle a fait à notre saint patron, de se laisser toujours diriger par mes conseils. — Quand revient-elle?

— La duchesse a ordonné de dire qu'elle

serait absente plusieurs jours; mais je sais, moi, qu'elle sera ici ce soir.

— Je vais l'attendre, envoyez-moi de la lumière, Gennarino, et retirez-vous.

La monaca parlait encore quand le roulement d'une voiture se fit entendre sous le portique. Et avant que sœur Rosalia et Gennarino eussent eu le temps de prendre un parti, la porte s'ouvrit, la duchesse et Melchior parurent, précédés de plusieurs domestiques, portant des flambeaux.

Leur clarté fit perdre à Flavie l'espérance de s'échapper sans être aperçue, et atterée par la présence de Melchior, elle demeura immobile à sa place.

Gennarino l'aperçut et s'écria :

— Ma tante! ma tante! cette fille nous écoutait.

La duchesse devint pourpre de colère en apercevant Flavie, et dit avec hauteur :

— Est-ce donc un espion que j'ai reçu chez moi?

— Un espion, répéta la sœur en croisant ses mains sèches et jaunes sur sa poitrine,

que tous les saints lui pardonnent si elle n'a voulu que me nuire, à moi seule. Qui êtes-vous, jeune fille ?

Flavie garda un instant le silence, mais forte de son innocence, elle répondit enfin avec assez de fermeté : — Je l'ai appris à madame la duchesse.

— Et vous, madame, vous vous êtes imprudemment contentée de cette seule information, prononça d'une voix dure sœur Rosalia; vous avez acheté à une inconnue des diamans qu'elle a volés sans doute.

— Melchior ! s'écria Flavie, en tendant les bras vers lui, oh ! Melchior, défendez-moi de cette honteuse accusation, vous savez...

— Melchior ! interrompit la duchesse avec étonnement, vous la connaissez donc; et depuis quand?

— Depuis qu'elle est au monde, madame, répondit Melchior d'un accent hautain, Flavie est ma sœur.

— Je veux sortir de ce palais, murmura la jeune fille avec angoisse ; car elle sentait renaître dans son âme tous les sentimens qu'elle

croyait apaisés. Je vous attendais, madame, pour vous en demander la permission.

— Pas dans ce moment, dit la duchesse; retirez-vous dans votre chambre, mademoiselle. Votre frère m'expliquera ce mystère. Vous, Gennarino, quittez à l'instant ma maison; sœur Rosalia, nous nous reverrons demain.

— Malheur à vous, prononça la monaca d'une voix sévère, en portant son chapelet à ses lèvres; malheur à vous, si vous vous laissez dominer par des intrigans. Souvenez-vous...

— Je me souviendrai que vous avez élevé mon enfance, interrompit la duchesse impatiemment; mais je désire que vous me laissiez décider moi-même ce que je dois faire dans cette occasion.

Sœur Rosalia baissa son voile et croisant les mains sur sa poitrine sortit lentement de la galerie.

XIV

Eh bien! *caro*, cria le baron de Velerdi, après avoir ouvert lui-même les volets de la chambre où dormait Melchior, et avoir fait retomber la courtine de paille déjà nécessaire pour amortir l'éclat du soleil brillant depuis long-temps sur l'horizon. Eh bien! où en sommes-nous de nos affaires?

— Nos affaires, répondit Melchior à demi réveillé, Dieu me damne, si je n'aimerais pas mieux cent fois qu'elles vous regardassent seul.

— Le voilà bien à plaindre, en effet, reprit

le baron, en s'étendant comodément sur une large chaise placée près du lit. Il va devenir riche comme un Crésus et épouser la plus belle femme du monde.

— Faites-moi la grâce de ne pas me traiter comme un sot, baron; je ne suis pas amoureux de la duchesse et je ne la trouve pas la plus belle femme du monde.

— C'est une manière de parler. Vous savez que je suis enchanté que vous ne soyez pas amoureux de Madame de Sassaro, parce qu'il vous faut tout votre sang-froid. Mais, résumons tout ceci; la vie passe si vîte quand on s'amuse.

— Je ne m'amuse pas du tout.

— *Diavolo*, que vous faut-il donc?

—Presque toujours ce que ce je ne possède pas, reprit Melchior avec fatigue; et après tout, je ne sais si beaucoup d'hommes trouveraient amusant de vivre sous le joug d'une femme impérieuse, à qui il faudra que je demande bientôt la permission de respirer.

—*Caro*, elle est folle de vous, c'est l'essentiel. Vous aimez le faste, les grandeurs, et vous passez une vie délicieuse : grâce à vous, et un peu à moi, le palais de la duchesse est devenu le plus gai de Naples ; on y chante, on y danse : elle fait des toilettes éblouissantes; et l'autre soir, au grand gala royal de *San Carlo*,

vous paraissiez tout fier d'accompagner la femme de Naples qui a les plus beaux diamans; n'allez pas essayer de me persuader que vous n'étiez pas heureux alors.

— Je conviens qu'il est des momens où tout cela me plaît assez.

— Et, à propos, *amico*, que ferez-vous de votre prétendue sœur; est-ce que vous allez la faire épouser à votre ami Raphael. Je n'ai pas été d'abord très-content de vous voir introduire ce jeune homme chez la duchesse. Mais je me suis vîte rassuré en remarquant qu'il était devenu fort amoureux de Flavie. Savez-vous qu'elle est bien jolie, votre sœur, répéta le baron en se dandinant, et que j'ai quelquefois la velléité, malgré mes cinquante ans passés, d'essayer de lui plaire? d'autant plus que je ne la crois pas très-éprise *del signor Rafael.* Tout gentil qu'il soit; il est sérieux, moraliste, ce qui n'est pas fait pour séduire une jeune personne. Moi, je suis plus gai, plus...

— Vous alliez dire plus aimable, interrompit Melchior, avec ironie.

— Ma foi! au fait, ce ne serait pas un très-beau mariage que ferait là votre cousine. Après avoir passé sa jeunesse à remplir l'ennuyeuse profession de précepteur, que possédera ce Raphael? Douze à quinze cents livres de rente

peut-être. Savez-vous que Flavie, je dis savez-vous, car vous m'avez assuré que vous n'aviez jamais remarqué sa beauté, savez-vous que Flavie est vraiment charmante. Quand elle chante elle me transporte au troisième Ciel.

— Prenez garde baron, dit Melchior avec humeur, prenez garde de me laisser soupçonner que vous oseriez insulter Flavie de votre hommage.

— Là, là, comme vous vous emportez. Savez-vous à votre tour, que par votre colère, vous feriez renaître mes premiers soupçons. Mais à propos, vous ne m'avez jamais appris comment vous aviez persuadé à la duchesse que Flavie ne s'était introduite chez elle que pour servir votre amour.

— Qu'importe, elle le croit.

— Elle le croit, elle le croit! pas tant de sécurité; soyez prudent, mariez Flavie, à moi ou à un autre; car je vous l'atteste, la duchesse commence à se lasser d'entendre répéter que votre sœur est jolie comme un ange et chante merveilleusement. J'ai vu plusieurs fois les sourcils de madame de Sassaro se froncer, et ces éloges accordés à une autre la fatiguent. Une femme qui commence à passer, en souffre avec peine près d'elle une dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté.

— Vous voyez les choses...

— Je les vois telles qu'elles sont et vous ne connaissez pas comme moi les Napolitaines. Ces femmes-là, *caro*, n'ont ni cœur, ni âme; elles n'aiment point pour le plaisir d'aimer. Pour elles, un amant est un esclave et la gloire de paraître inspirer de violentes passions, leur est plus nécessaire que la certitude d'en inspirer réellement; vous avez des ennemis que vous méprisez et vous avez tort; les plus petits sont souvent les plus dangereux. Imaginez-vous que Gennarino vous pardonne de l'avoir fait chasser; que sœur Rosalia ait renoncé sans retour à l'empire qu'elle a exercé si long-temps? Vous ne savez pas quelle puissance ces *monnache di casa* exercent dans ce pays, vous ignorez jusqu'à quel point y est poussée la superstition. En France, auprès d'une femme portée à la dévotion, on n'a à combattre que le Créateur ; ici c'est une litanie de saints, où plutôt de dieux qui dominent tour à tour: chacun a sa fête, son pouvoir. Celui-ci préserve de tel malheur, celui-là guérit de tel ou tel mal. Les Italiennes sont à la fois les moins religieuses et les plus superstitieuses des femmes. Quant aux vertus que l'Évangile inspire, ne les cherchez pas dans ces cœurs corrompus.

— En vérité, interrompit Melchior, vous

m'étonnez, baron, jamais je ne vous aurais supposé capable de faire des remarques aussi morales.

— Moi, je ne suis pas moral du tout, et je ne fais nullement un crime aux Napolitaines de leurs vices, elles sont égoïstes, voilà tout; c'est très-naturel et je ne les blâme nullement, puisque c'est le seul moyen d'être heureux. Par suite de ce système, occupons-nous de nos affaires. Vous avez reçu vos papiers, à quand la noce ?

— Vous êtes bien pressé, s'écria Melchior, on voit bien que ce n'est pas vous qui allez porter la chaîne.

— Une chaîne d'or n'est jamais trop lourde, *caro!* Mais, si je suis pressé, c'est que nous touchons au moment du positif. Je me suis fait un vrai plaisir de vous prêter tant que je l'ai pu ; malheureusement je ne suis pas millionnaire, et le billet que vous m'avez souscrit, il faut le payer demain.

— Demain ! répéta Melchior avec effroi.

— Ah! mon Dieu! oui. Vous n'y pensiez pas, c'est que, voyez-vous, rien ne fait passer rapidement le temps comme les échéances : et puis quand nous n'aurions pas ce billet à payer, ne faut-il pas acquitter les loyers de voiture, d'appartemens, etc., etc.

— Oh! ne pourriez-vous pas emprunter de nouveau, je rendrais au centuple,

— J'en suis convaincu, *caro;* mais nulle part, et surtout ici, on ne prête sur des promesses et des espérances. D'un autre côté, il serait fort imprudent de montrer, comme on dit, la corde. Nous avons à continuer une foule de dépenses de luxe indispensables.

— Où me suis-je embarqué, murmura Melchior d'un accent désespéré.

— Là, là, il ne faut pas perdre la tête comme cela ; si vous vous confiiez à la duchesse ?

— Jamais, jamais.

— En ce cas-là, vous risquez beaucoup d'aller passer un temps indéfini à Monte Santo. Ce serait une triste chute pour le futur époux d'une duchesse.

— Vous êtes désolant, baron.

— *Amico,* je vois les événemens tels qu'ils sont.

— Ah! je voudrais être un pauvre lazzarone, gagnant sa vie au jour le jour.

— Ne dites donc pas de niaiseries, Melchior.

— Mais que faire, que faire ? s'il me restait quelques ducats, je fuirais.

— Merci, et vous me laisseriez mettre en prison.

— Vous ne le croyez pas.

— Je crois que vous perdez courage au moindre revers, ce qui est fort maladroit. J'ai bien un moyen.....

— Ah! baron, cher baron!

— Vous m'avez dit, je crois, que vous aviez connu le comte Dorsain à Paris.

— Eh bien?

— Eh bien! il est ici depuis deux jours, que ne lui empruntez-vous.

— Quelle absurdité! s'écria Melchior avec colère, que j'aille faire connaître à ce fat ma véritable position. C'est déjà un inconvénient qu'il puisse apprendre à la duchesse que je me suis ruiné à Paris.

— *Diavolo!* c'est vrai : il faut, au contraire, redoubler de luxe, d'assurance, de cajolerie, d'obéissance.

— Et comment faire, si nous sommes tourmentés pour de l'argent.

— Il est bien certain, reprit le baron, imitant le torreador qui pique le taureau qu'il veut exciter, il est bien certain que dans une ville où tout se sait, puisqu'on n'a rien à faire qu'à scruter la conduite des autres, il est bien certain qu'on connaîtra promptement votre position. J'ai bien encore un moyen.

— S'il ressemble à l'autre, dispensez-vous de me le faire connaître, s'écria Melchior en

parcourant l'appartement avec agitation.

— Calmez-vous, *caro* ; venez vous placer là, près de moi, et surtout parlons bas. Ce que j'ai à vous dire exige le plus grand mystère.

Et le baron, entr'ouvrant les portes, s'assura qu'on ne pouvait l'entendre. Melchior s'assit près de lui comme un enfant mécontent.

— Voyez-vous ce papier, dit le baron en tirant une feuille avec précaution de son portefeuille? qu'y a-t-il au bas?

— La signature de la duchesse!

— Oui, il y a bien là, *Clorinda di Bel Riva, duchessa Sassaro.*

— *Carissimo!* avec cette signature, nous pouvons, dans deux heures, nous procurer la somme que nous voudrons.

— Mais comment possédez-vous cette signature? Auriez-vous confié ma position à Clorinde?

— *Per, Baco* quand vous supposerez quelque chose où je sois mêlé, que ce ne soit, je vous prie, jamais une sottise. N'est-ce pas moi, au contraire, qui ai adroitement insinué à la duchesse que vous retrouveriez une grande fortune à l'issue d'un procès qu'il était impossible que vous perdissiez. Qu'en attendant, vous meniez encore un fort bon train avec d'importantes sommes qui vous restaient?

— Mais cette signature ! cette signature !

— Le hasard me l'a procuré, et j'en ai profité, quitte à n'en pas faire usage. Ce qui serait une absurdité, dans notre position.

— Quoi ! s'écria Melchior, vous manqueriez à l'honneur, à la délicatesse.

— Point de grands mots, jeune homme, traitons les affaires froidement. Vous allez épouser la duchesse, ce n'est donc qu'un à compte que vous emprunteriez sur sa fortune?

— Ne disiez-vous pas, vous-même tout à l'heure, que ce mariage pouvait manquer?

— Je disais, ce qui est vrai, c'est que vous êtes méconnaissable depuis quelques jours ; mais si vous voulez redoubler de louanges de passion et nous procurer de l'argent, les choses arriveront à bon port; remplissez ce billet pour une somme.....

— Jamais ! jamais !

— En ce cas-là, *caro*, préparez-vous à aller en prison, moi, j'ai quelques protections, je suis connu ; mais vous.....

— Je fuirai.

— Présumez-vous sortir de Naples, comme vous y êtes entré?

— Je suis perdu !

— Allons, je vois que vous ne savez pas prendre un parti, et qu'il faut, malgré moi,

que je vous abandonne ; je me suis mis là dans de beaux draps pour vous obliger.

— Ah ! songez donc, monsieur, que c'est un crime que vous me proposez.

— Voilà encore une phrase vide de sens. si la duchesse était votre femme, vous feriez-vous scrupule de lui faire payer vos dettes?

— Mais est-il bien certain que madame de Sassaro ne puisse découvrir....

— Je vais vous raconter comment je me suis rendu maître de cette signature : Il y a plus de huit jours que madame de Sassaro m'engagea mystérieusement à venir la voir le lendemain matin, me priant de ne pas vous parler de cette visite. Je fus exact. On me fit entrer dans la grande galerie de la duchesse, en m'avertissant qu'elle était à sa toilette. Je pensai que j'attendrais long-temps, le négligé d'une femme de trente-six ans est long à confectionner. Je pris patience en regardant de très beaux tableaux dont je vous félicitais en moi-même d'être le propriétaire, quand je me trouvai auprès d'une portière baissée ; je m'aperçus que la porte qu'elle recouvrait était restée ouverte. J'entrai doucement dans le cabinet de la duchesse ; sur un bureau j'aperçus plusieurs timbres signés. Ma foi, j'en pris un, sans aucune pensée arrêtée ; seulement

poussé par le pressentiment qu'il pouvait nous être utile. Après avoir soigneusement refermé la porte qui ne fit aucun bruit, je fûs m'asseoir au bout de la galerie, où je m'endormis, ou du moins feignis de m'endormir.

Je n'ouvris les yeux qu'en entendant un long éclat de rire de la duchesse, et je lui avouai, en lui demandant mille fois pardon, que je m'étais assoupi de suite en entrant chez elle. Ce fut dans cet entretien qu'elle me fit des questions sur votre fortune auxquelles j'ai répondu comme je vous l'ai raconté.

Le valet de chambre de Melchior ouvrit la porte pour annoncer que le carrossier, le tailleur et le cuisinier attendaient, leurs comptes à la main.

— Répondez que monsieur le marquis ne peut les recevoir dans ce moment, répondit le baron avec le plus grand sang-froid, qu'ils reviennent demain matin.

— Demain matin ! s'écria Melchior d'une voix étouffée, comment voulez-vous....

— Ce soir, *caro!* il nous faut de l'argent, ou je suis forcé de vous abandonner. Vous voyez dans quel embarras vous m'avez placé moi-même, et vous hésitez?

— Je n'hésite plus, s'écria Melchior en saisissant une plume.

Cependant une salutaire terreur l'arrêtant encore, il la rejeta.

— Monsieur le marquis, annonça le valet de chambre en rentrant, madame la duchesse vous fait prier de passer à son palais pour l'aider à donner des ordres relativement à la galerie qu'on doit peindre, et....

— Il va s'y rendre, interrompit le baron. Pasqual, revenez dans dix minutes habiller votre maître. Hé bien! voulez-vous repousser la fortune qui s'offre à vous. Songez au sort que vous allez perdre, songez à celui qui vous attend.

— Dictez!

Et Melchior remplit le billet d'une somme de cinq mille ducats.

— Signez, maintenant.

Le malheureux regarda son tentateur avec effroi.

— Je réponds de tout, affirma le baron effrontément, la personne qui va nous escompter ce billet sait que vous allez épouser la duchesse et elle ne fera pas la moindre observation.

Melchior signa. Un quart d'heure après, il arrêtait avec la duchesse la décoration de la galerie où devaient avoir lieu les fêtes de leur mariage.

XV

Pendant que Melchior s'occupait de fixer son sort d'une manière brillante, Flavie employait tous les efforts de sa raison pour lutter contre la douleur que lui causait la position où il l'avait placée. Contrainte, par la déclaration que Melchior avait faite de porter le titre de sa sœur, elle ne pouvait plus se soustraire à la protection de la duchesse, et la tromperie dont elle était complice augmentait son supplice, car si la duchesse ne lui avait inspiré que du repoussement, quand elle ignorait ses liaisons avec Melchior. Com-

bien ce sentiment n'avait-il pas augmenté, quand il lui avait fallu reconnaître en elle l'objet d'une passion qu'elle croyait aussi vive que profonde. Les témoignages que Melchior en donnait, et qu'elle croyait sincères, faisaient tour à tour rougir et pâlir son front, et ce ne fut qu'à force d'efforts et par la crainte de compromettre son cousin qu'elle consentit à recevoir de la duchesse des marques d'amitié et de générosité, qui blessaient à la fois sa délicatesse et son cœur.

La duchesse, emportée par le fougueux caprice qu'elle ressentait, combla d'abord la sœur de Melchior d'attentions et de prévenances. Mais soit qu'il ne fut pas dans son caractère de ressentir l'amitié surtout envers une femme plus jeune qu'elle, madame de Sassaro ne tarda point à se lasser de servir, pour ainsi dire, de chaperon à celle dont elle entendait vanter la grâce et les talens. Melchior, lui-même, étonné de reconnaître dans la jeune fille qu'il nommait sa sœur, tant d'avantages unis à tant d'innocence et de dévoûment, se sentait embarrassé du rôle qu'il la forçait de jouer, et tombait souvent, en la regardant, dans une profonde rêverie. Il est d'ailleurs si difficile au mensonge de revêtir constamment l'apparence de la vérité ! et les manières de Flavie et de

Melchior étaient empreintes d'une sorte d'embarras si marqué, que la duchesse commençait à s'en étonner.

Cependant elle crut trouver l'explication de la tristesse de Flavie, quand Melchior lui présenta Raphael qu'il rencontra par hasard à Naples; Flavie et Raphael rougirent en même temps, quand ils se reconnurent pour s'être vus une seule fois. Cette courte entrevue qui s'était passée chez la première protectrice de Flavie, avait laissé une profonde impression dans le cœur de Raphael, et sa vue causa de l'embarras à Flavie, parce qu'elle pensa que l'ami de Melchior ne devait point ignorer qu'elle n'était pas sa sœur. Raphael, en effet, blâmait cette supercherie; mais il lui fallut peu de temps pour être convaincu que Flavie n'en était complice que par la crainte de nuire à Melchior, et il attribua sa mélancolie et son embarras à la fausse position qu'on l'avait forcé d'accepter.

Dès ce moment, cette jeune fille devint l'unique objet, d'abord de son intérêt et bientôt d'un amour profond. Le cœur de Raphael n'avait jamais été fatigué par ces passions passagères qui ôtent toute illusion et rendent méfiant, aussi il ne douta point de la pureté de celle qu'il aimait et il forma, dès ce mo-

ment la résolution de la soustraire à une situation dont on lisait la douleur et la contrainte dans ses yeux attristés.

Ne soupçonnant pas un instant que Flavie put aimer Melchior autrement que comme un parent ; tout en blâmant l'imprudence d'une amitié qui l'avait entraînée dans de si grands sacrifices, son cœur généreux n'avait pas le courage de l'en aimer moins, et il éleva dans son âme une espèce de culte à cette enfant si dévouée à un homme qu'il avait aimé lui-même, mais qu'à regret il n'estimait plus.

L'amour qu'éprouvait Raphael se découvrait dans ses yeux, dans sa voix émue. La duchesse et le baron s'en aperçurent, mais Melchior ne commença à en être convaincu que le jour où M. de Vellerdi lui déclara comme indispensable le mariage de sa sœur. Cette nécessité porta dans tout son être un malaise inexplicable, et loin de s'occuper de la duchesse comme son intérêt le réclamait, toute son attention, dès ce moment, se concentra entièrement sur Raphael et sur Flavie.

L'aimait-elle? Pourquoi cette crainte vint-elle étreindre Melchior comme si c'était une offense ! Pourquoi les suivait-il du regard avec méfiance et colère?

C'est que Melchior reconnaissait enfin dans

cette jeune fille, presque dédaignée jusque-là par lui, tout ce qui peut plaire et attacher c'est que l'admiration qu'elle inspirait à Raphael venait de faire naître la sienne et qu'accoutumé à céder à la violence de ses passions, son orgueil lui faisait regarder comme un tort envers lui l'amour qu'elle éprouverait pour un autre. Pour ceux qui ne réfléchissent point sur les bizarreries de l'esprit humain, un tel changement dans les sentimens de Melchior paraîtra inexplicable, mais pour ceux qui les ont étudié une telle aberration n'aura rien que de naturel. Constamment fatigué de ce qu'il possède, et envieux de ce qu'il ne peut atteindre, Melchior est un de ces hommes qui doivent faire à la fois le malheur des autres et le sien.

Le nouveau sentiment qui venait de germer dans sa tête ne le rendait que moins habile à jouer le rôle qu'il s'était imposé auprès de la duchesse. Le baron avait beau l'avertir de ses continuelles distractions, il repoussait ses avis et, dans sa violence, quelquefois il était disposé à tout rompre et à enlever Flavie à l'amour de Raphael; non que l'innocente enfant répondît à cet amour, mais la douceur et l'esprit de Raphael avaient tant de rapport avec le sien qu'elle l'accueillait avec plaisir; il l'empêchait aussi d'être en tiers entre la duchesse et Mel-

chior, et elle était reconnaissante des souffrances dont il la préservait.

Cependant Raphael ne lui parlait point de ses sentimens, il craignait qu'elle put douter de leur profondeur et de leur délicatesse, s'il ne donnait point au temps le droit d'en cimenter la sincérité.

Raphael savait bien qu'il n'avait point une existence brillante à offrir à Flavie; mais plus il sondait les trésors de son âme candide, plus il se convainquait qu'elle serait heureuse d'une vie modeste. Dans leurs fréquentes promenades, tandis que la duchesse et Melchior admiraient les luxueuses *villas* qui entourent Naples, Flavie arrêtait seulement avec envie ses yeux sur celles qui n'avaient pour parure qu'une végétation magnifique, et sa tête pâle et modeste semblait plutôt faite pour s'incliner sous les guirlandes de vigne que sous les portiques de marbre. Sans doute elle éprouvait une réelle sympathie à la vue de ces rivages célèbres par des faits historiques, et son âme, aussi poétique que son esprit, ressentait une vive admiration pour des lieux illustrés par de si grands souvenirs; mais une petite maison blanche ornée de fleurs lui paraissait préférable à toutes les antiques colonnades devant lesquelles viennent de si loin s'extasier tant

de voyageurs seulement pour dire ensuite : j'ai vu. Ce qu'elle aimait le plus de l'Italie c'était sa riche verdure, la pureté de son ciel, ses orangers blancs de fleurs, la mélancolie de ses nuits. Flavie préférait enfin les richesses de la nature aux antiquités qui couvrent ce sol.

Alors Raphael se disait avec bonheur : Il faut bien peu pour contenter des désirs si modestes. Le père d'Alfred, son élève, lui avait assuré une existence à l'abri du besoin ; Melchior une fois marié et riche, ne pouvait s'opposer à ce que Flavie fût s'établir loin de lui.

Heureux de cette espérance, Raphael jouissait de l'avenir comme les âmes douces et religieuses savent en jouir, car il ne pouvait craindre que Dieu ne bénit pas des projets où il mêlait toujours son nom.

Il devait sous peu conduire Alfred près de son père et il se détermina enfin à obtenir de Flavie la permission de lui consacrer sa vie. La difficulté était de trouver l'occasion qui ne se présentait plus de lui parler seule. Quoique bien éloigné d'en deviner la raison, il ne pouvait se dissimuler que Melchior l'éloignait d'elle avec affectation et que ses yeux inquiets et souvent irrités le suivaient quand il tentait de s'en rapprocher, même devant témoins.

Cependant il fut impossible à Melchior

d'exercer la même surveillance dans une promenade à laquelle la duchesse consentit pour faire connaître, à ceux qu'elle appelait ses amis, les curieux environs de Naples.

On partit par une brillante matinée, et quoique le soleil calcina, pour ainsi dire, le sol, la brise de la mer rendait la chaleur supportable. Après avoir longé rapidement la longue et ennuyeuse route de Portici, on s'arrêta au Casino-Royal. Flavie appuyée sur le bras de Raphael, suivait avec intérêt ses charmantes allées bordées d'orangers et de cactus en fleurs.

— Ici, dit le baron en désignant un petit fort élégamment construit, une reine se soumettait au goût martial de son époux, en jouant avec lui à la petite guerre, elle s'enfermait dans ces fragiles murailles pour résister aux attaques des soldats commandés par son seigneur et maître ; tandis que le Vésuve, vieux comme le monde, semblait s'envelopper dans sa majestueuse splendeur et rire des projectiles que les hommes lançaient à ses pieds; alors ainsi qu'aujourd'hui, fier de sa belle croupe changeant de nuance à chaque heure du jour, il paraissait comme un monstre endormi qui consent à se taire par pitié pour des jeux d'enfant et.....

— Baron ! interrompit la duchesse en bâil-

lant, quand cessera-t-on de parler du Vésuve?

— Quoique Napolitaine, vous attachez bien peu de prix aux beautés de votre pays, reprit le baron avec une ironique politesse. Reine de nos cœurs et de nos volontés, préférez-vous que nous visitions le palais? Vos beaux pieds ne semblent faits que pour se poser sur de magnifiques mosaïques. Cependant laissez-moi, continua-t-il, en s'arrêtant devant un balcon, laissez-moi faire remarquer à notre jeune amie, moins blasée que nous, la beauté et l'étendue de la mer brillantée dans ce moment par les feux resplendissans du soleil, et azurée à l'ombre comme le lac le plus calme.

Flavie et Raphael restèrent près de ce balcon.

— Aimable Flavie, dit Raphael, puis-je me permettre de détourner votre attention, quand vous trouvez, sans doute, tant de plaisir à visiter un palais et que vous enviez peut-être sa grandeur et sa magnificence.

— Envier la magnificence d'un palais! répéta-t-elle, essayant de rejoindre Melchior qui lui faisait signe de le suivre; moi, envier le luxe, les grandeurs; regardez ces deux portraits, et elle indiquait ceux de Napoléon et de Murat, ces deux têtes portèrent une couronne. Le plus grand, le plus audacieux mourut dans l'exil,

l'autre fut assassiné. Ah! je ne veux être que le martyre de mon cœur.

— Charmant! charmant! dit le baron qui l'avait entendue ; mais baissez vous, jolie enthousiaste, admirez ce pavé de mosaïque enlevé aux fouilles de Pompéia.

— Oh! le délicieux boudoir de porcelaine de Sèvres, s'écria la duchesse, moi qui n'affecte point de grands sentimens, ni de grandes connaissances; j'avoue que je voudrais être reine seulement pour le posséder. Mais puisqu'il faut aller à Pompéia, ajouta-t-elle avec nonchalance, partons donc.

La voiture vola à travers des flots épais de poussière jusqu'à la ville à demie nfouie. En entrant dans ces rues désertes où la roue des chars antiques est empreinte comme si elle avait été tracée la veille; en visitant ces maisons sans toits, mais dont les murs conservent des peintures si fraîches et si admirables, Flavie ressentit une profonde émotion qui s'accrut en parcourant la *via de sepolcri*, et elle se trouva d'accord avec Raphael qui approuvait la coutume des anciens, de ne pas reléguer loin de soi les restes de ceux qui nous furent chers.

— Pourquoi craindre, en effet, ajouta-t-il, de s'entourer de ce qu'on aima ; à la fin d'un beau jour, rêver et prier sur une tombe, n'est-

ce pas espérer que ceux qu'elle renferme nous entendent et nous remercient. Ah ! la faculté d'oublier, qu'on nomme un bienfait de la Providence, n'est-elle pas plutôt une infirmité de notre nature ; l'égoïsme, bien entendu, ne devrait-il pas nous dire, au contraire, que la constance des souvenirs dont on se moque dans le monde, est la seule consolation qui reste à celui qui s'en va le premier.

— Vous avez raison, dit Flavie, je ne conçois pas tant de légèreté dans le cœur.

Et ses yeux se tournèrent involontairement vers Melchior.

— Laissez-le s'éloigner, reprit Raphael, en suivant son regard ; veuillez vous asseoir là, près du tombeau de *Metella*, chère Flavie, je désirerais vous parler, et il me semble que je voudrais m'entourer de tout ce qu'il y a de plus grave, de plus sacré.

— Quelle solennité, balbutia Flavie, en essayant de sourire ; cependant je crains que Melchior...

— Je vous en conjure, permettez qu'il nous oublie un moment, et pardonnez si la difficulté que je rencontre maintenant à vous entretenir seule, me force d'aborder sans détour un sujet auquel j'attache le bonheur de ma vie. Flavie, je vous aime, je vous aimais avant de

vous avoir vue. Melchior m'avait raconté votre générosité, à l'âge où l'on sait à peine ce que c'est, que d'être généreux, vous avez tenu plus qu'elle n'avait promis. Intimidé quelque temps par la crainte de ne pouvoir vous placer dans une position brillante, je me suis rassuré en découvrant en vous autant de bonté, autant de simplicité que de talens; la bonté et la simplicité vous empêcheront de dédaigner l'obscurité de l'existence que je puis vous offrir dans ce moment, et vos talens vous aideront à l'embellir. Flavie, continua-t-il en fléchissant à demi le genou sur le marbre du tombeau où elle était assise, Flavie, voulez-vous de moi pour époux?

Elle s'appuya sur l'angle du monument et ne répondit que par des larmes.

— Oh! ne pleurez pas, ne pleurez pas! s'écria Raphael, oubliez mon amour s'il vous déplait, mais gardez-moi pour ami, un pressentiment me dit que vous en aurez besoin.

Flavie leva la tête; jamais son pale visage n'avait paru si charmant à Raphael, une douce reconnaissance brillait dans ses yeux, et il sentit renaître l'espoir que les larmes de la jeune fille avaient presque détruit.

— Répondez-moi seulement d'un regard, ajouta-t-il, et, laissez-moi vous dire tout

ce que j'essayerai pour vous rendre heureuse pour que vous m'aimiez, ne fut-ce que la moitié de ce que je vous aime.

— Hélas! répondit-elle, savez-vous que je suis orpheline, sans appui, sans fortune, savez-vous que je suis abandonnée!.. Melchior...

—Melchior va devenir riche, comme il a toujours désiré l'être, reprit Raphael, il n'a plus besoin des preuves de votre dévoûment; laissez-le être heureux à sa manière. Et vous, Flavie, replacez-vous dans une position qui convienne à votre angélique caractère.

— Oui, prononça-t-elle avec fermeté, je veux m'éloigner de lui; mais serait-il généreux d'associer ma destinée si triste à la vôtre.

— Oh! ne parlez point ainsi, Flavie, savez-vous que moi aussi je suis presque seul au monde, que je n'ai jamais fatigué Dieu que d'une seule prière, cette prière, c'était qu'il me fit rencontrer une femme qui me permît d'être à elle pour la vie et pour l'éternité; car pour la passion vraie et l'âme croyante, Flavie, il n'y a pas de bornes à la mort. Ah! si vous m'aimez un jour, l'amour pourra nous séparer sans nous désunir, tant je suis convaincu qu'aucune de vos actions ni des miennes ne nous empêcheront de nous rejoindre là où on ne se sépare plus. Tu seras à moi n'est-ce

pas, répéta-t-il avec une profonde émotion.

Et ses yeux limpides comme le ciel qu'il prenait à témoin de ses sermens, empruntaient de l'azur qui se reflétait dans ses humides prunelles quelque chose de céleste qui causa à Flavie un attendrissement rempli de charmes, cet attendrissement ne ressemblait en rien aux sentimens tumultueux que lui inspirait Melchior. Loin de là au contraire, elle éprouvait une impression consolante et tranquille qui semblait s'augmenter par la réflexion. Aussi quand Raphael la supplia une seconde fois de lui permettre de lui consacrer sa vie, elle ne retira point sa main, et se levant pour rejoindre ses compagnons de promenade, elle se sentit fière, comme doit l'être une femme délicate, d'avoir acquis un tel appui. Cependant quand elle retrouva le regard soucieux et passionné de Melchior, elle retomba sous le charme dangereux qu'il exerçait sur elle.

Pauvre Flavie! en entrant dans la vie, Raphael et Melchior s'offraient comme deux génies qui devaient exercer sur sa destinée une dangereuse ou une heureuse influence, l'un dirigé par la violence de ses passions creusait sous ses pas un abîme dont l'autre

voulait l'écarter en la conduisant par une route innocente et tranquille.

Nous sommes là depuis un quart d'heure ne voulant pas entrer visiter sans vous la maison de Diomède, s'écria le baron; mais vous pensiez à bien d'autre choses, je crois, qu'aux curiosités que nous venons admirer ici.

— Flavie, murmura Melchior d'une voix mécontente, ne saviez-vous donc pas que nous vous attendions.

—Votre sœur est une petite coquette, dit la duchesse ironiquement, et sans doute c'est le mécontentement que sa conduite vous cause qui vous donne l'air si sombre; vous n'êtes guère aimable aujourd'hui, Melchior.

Et elle quitta son bras avec dépit pour prendre celui du baron.

— Jadis, dit le baron qui reprit avec orgueil son office de cicérone, jadis, sous ce portique si bien conservé, Diomède passait la plus grande partie de sa vie. Vous voyez encore les appuis où l'on jetait les coussins sur lesquels il venait s'asseoir pour respirer l'air frais de la mer. Ces petits escaliers conduisaient à ses jardins et la cendre brûlante du Vésuve a respecté la belle Mosaïque de la salle de concert. Entrons sous cette longue galerie voûtée où sont appuyées comme si on

les avait placées hier, une triple rangée d'amphores où ces sybarithes renfermaient le falerne, sur cette muraille remarquez l'empreinte des corps qui furent trouvés calcinés ; la famille de Diomède était venue là, présume-t-on, chercher un asile contre la cendre brûlante qui engloutissait Pompeia. Espoir déçu, elle parvint jusqu'ici ; mais ce que j'espère pour eux, c'est qu'ils se seront enivrés avec le vin délicieux qu'ils avaient sous la main. Mourir au sein de l'ivresse, c'est mourir heureux !

— Vous êtes bien sybarithe, observa la duchesse : mais nous sommes assez fatigués, retournons à Naples.

— Nous reviendrons ici, dit Raphael tout bas à Flavie, nous y reviendrons à la fin d'un beau jour. Je veux saluer encore la place où vous m'avez permis d'espérer le bonheur.

Le soleil se couchait quand ils se remirent en route, une teinte rose éclairait la cîme du Vésuve, et le petit couvent des Camaldules jetait dans l'air les sons argentins de sa cloche.

— Que cette vue est belle ! s'écria Raphael dont l'âme remplie de douceur et d'espoir jouissait avec ivresse du coup-d'œil qui l'entourait. Que la nature est ici riche et sublime, que Dieu a été libéral pour ce beau pays !

— Plus libéral que les hommes, dit le baron en repoussant du geste la foule de mendians qui les entourait.

— Ne vaut-il pas mieux les secourir que les brusquer, reprit Raphael en leur jetant quelques pièces de monnaie.

— Mon cher monsieur, observa le baron, si vous faites de la philanthropie, nous arriverons à Naples avec un cortège de mendians.

— Pourquoi ne pas les faire travailler?

— Qui est-ce qui pense à travailler, dans ce royaume, s'écria le baron en s'étendant commodément au fond de la calèche. Le *farniente* est si doux! les riches en jouissent dans leurs voitures et sur leurs divans, et les pauvres dans la poussière. Les églises ne sont même pour personne un lieu de prières : dans toutes, vous trouverez des Napolitains tranquillement assis, parce qu'il y fait frais, et qui oublient parfaitement que c'est un temple dédié à Dieu.

— Vous êtes sévère pour les Napolitains, dit la duchesse avec amertume.

— Oui, mais j'adore les Napolitaines. Quelles femmes peuvent leur être comparées, elles sont à la fois si piquantes, si gracieuses.

— Voici qui n'est pas galant pour Flavie, baron, songez qu'elle est Génoise, quoiqu'elle

m'ait dit, lorsqu'elle s'est introduite chez moi, qu'elle n'était pas née dans cette ville. Oh ! vous savez parfaitement arranger une histoire, ma chère.

Il régnait dans le ton de madame de Sassaro une acerbité qui répandit sur la conversation une teinte de malaise, et tout le monde fut bien aise de voir arriver la fin de la journée et de ce que la duchesse n'insista pas pour qu'on achevât la soirée chez elle.

— Ouf! dit le baron quand il fut seul avec Melchior, je n'en puis plus. Je ne connais rien de pénible comme de distraire une femme qui commence à s'ennuyer de son amant.

— Que m'importe! s'écria Melchior.

— *Caro*, vous perdez la tête, songez qu'il faut que dans dix jours nous fassions honneur à la signature de la duchesse ou qu'elle lui sera présentée à elle-même.

— Comment grand Dieu! avez-vous pu prendre un si court délai?

— *Diavolo*, croyez-vous que j'aie pu agir comme j'ai voulu, l'argent est rare à Naples, et dans le péril où nous étions il fallait tout accepter. Mais comment, vous, pressé comme vous devez l'être d'en finir, allez-vous vous aviser de vous montrer soucieux, inattentif et presque maussade : quelle mouche vous a pi-

qué toute cette journée? Si vous m'en croyez, vous retournerez près de la duchesse; avec de la soumission, de la flatterie et toutes les fariboles auxquelles les Napolitaines croyent si facilement, vous ferez votre paix.

— Ah! grâce pour ce soir, croyez-moi, baron, je gâterais plutôt les affaires que de les arranger.

—Dormez donc, dit M. de Vellerdi en haussant les épaules, mais souvenez-vous que demain, il faut vous montrer plus passionné que jamais.

Resté seul, Melchior respira avec effort comme si un poids était établi sur sa poitrine et qu'il essayât vainement de le soulever.

— Quelle vie ai-je acceptée, se dit-il en cachant sa tête brûlante dans ses mains. Oh! que cette femme me déplaît, et quel ange au contraire j'aurais pu posséder. Époux de Flavie, j'aurais conservé l'estime, je ne serais point exposé à me voir punir comme faussaire. Oui, Raphael avait raison, une passion véritable eut pu me régénérer. Flavie m'eut aimé, quelquefois même je pense avec ivresse que, sans en être digne, elle m'aime!.

Au sein du calme d'une nuit parfumée, en regardant le ciel, toutes les passions mauvaises de Melchior se turent, un ins-

tant la douce image de Flavie vint s'emparer seule de lui ; il crut l'aimer véritablement et pour la vie. Ce fut dans ce moment qu'il vit entrer Raphael, la personne au monde qu'il désirait le moins.

Le visage de Raphael rayonnait d'espérance; sa sérénité formait un contraste frappant avec l'air sombre de celui qu'il regardait encore comme un ami.

— Cher Melchior, dit-il, je n'ai pu résister au désir de te revoir ce soir, j'ai à te parler, je crois que tu en soupçonnes le motif.

Melchior détourna la tête et garda le silence.

— Souffres-tu, insista Raphael avec sollicitude ; depuis quelques jours tu parais préoccupé, inquiet, d'où peut venir cette tristesse quand tout semble te sourire ?

—Les hommes seront donc constamment les mêmes, s'écria Melchior avec amertume, se croyant toujours habiles à juger du bonheur des autres.

— C'est parce que je connais tes goûts, ton caractère, que je te croyais heureux. La fortune t'est nécessaire, le luxe et les plaisirs te sont indispensables...

Melchior se leva et se promena d'un air d'impatience dans l'appartement.

— Je crains que cet entretien ne te fatigue,

continua Raphael, le temps n'est plus, je le vois à regret, où tu recherchais les épanchemens de l'amitié, loin de là, aujourd'hui, tu sembles les fuir, et je ne me montrerais pas plus long-temps importun, si une circonstance impérieuse ne me forçait de te prier de m'entendre à l'instant même.

— Parle donc, dit Melchior, sans cesser d'arpenter l'appartement.

— J'aime Flavie, reprit Raphael avec une noble assurance, je l'aime de toutes les puissances de mon âme. Tu es son seul protecteur ici, et je viens te la demander.

— Te marier à ton âge, presque sans fortune, s'écria Melchior, en s'arrêtant brusquement.

— Il est vrai que je n'ai point ce qui s'appelle de fortune, mais le père d'Alfred m'a assuré une pension honnête et en travaillant...

— L'agréable perspective à offrir à une femme, travailler.

— Tous les travaux sont honorables, Melchior; mais les miens surtout ne peuvent qu'attirer la considération sur celle qui portera mon nom. Flavie n'a, heureusement pour elle et pour moi, aucun désir de briller, aucune ambition, et je ne me suis offert à elle qu'avec la certitude que je pourrais la rendre

heureuse selon ses goûts et son caractère.

— Chimères de la jeunesse!

— Vérités d'un honnête homme, prononça Raphael gravement.

— Phrases de roman à l'aide desquelles on entraîne une jeune fille dans la misère.

— La misère n'est que la punition de la paresse ou du désordre, Melchior, et quand je réponds du bonheur de Flavie, c'est de mon cœur et de mon honneur que je tire cette assurance.

— Dans la position où est maintenant Flavie, elle peut faire un brillant mariage.

— Oublies-tu que cette position est fausse et que si elle était connue, elle l'exposerait à d'indignes soupçons.

— Une sœur peut suivre son frère partout.

— Mais Flavie n'est point ta sœur, d'un instant à l'autre on peut le découvrir, et malgré son angélique pureté, sa réputation n'en serait pas moins perdue; ton mariage même doit amener cette découverte; n'est-il pas probable que la duchesse te demandera de la conduire à Gênes, où que quelqu'un de cette ville lui apprendra un jour où l'autre que tu es fils unique. M. Galeozzi ne peut-il aussi réclamer ses droits sur sa pupille. Enfin,

Melchior, crois-moi, la tromperie, quelque innocente qu'elle soit, se découvre toujours.

— Fais-moi grâce de tes conjectures, dit Melchior avec humeur, et arrivons au fait le plus important, il faut, avant tout le consentement de Flavie.

— Crois-tu que je serais venu te demander le tien si je ne me l'étais assuré.

— Elle t'aime, s'écria Melchior d'une voix vibrante de fureur.

— Je l'espère.

— Eh bien! que réclames-tu donc de moi, quand je me refuserais à ce que tu me demandes, qui a jamais empêché une femme de se perdre? et...

— Melchior, interrompit Raphael tristement, tu es bien changé; j'espérais que tu verrais cette union avec plaisir, j'espère encore qu'un instant de réflexion te ramènera à des sentimens plus favorables. Je pars demain, je conduis Alfred jusqu'à Gênes où l'attend son père, et de là, je me rendrai auprès de M. Galeozzi.

— Auprès de M. Galeozzi?

— N'est-il pas le tuteur de Flavie.

— Et tu lui parleras de moi?

— Si je le fais, Melchior, tu dois penser

dans quels termes : je ne désespère pas qu'un jour...

—Sollicite le pardon de M. Galeozzi et toute sa fortune pour Flavie ; mais je te défends de prononcer mon nom.

— J'ai besoin de me rappeler les liens qui nous ont unis, dit Raphael avec indignation, pour ne répondre à ton insulte que par le vœu de te voir plus maître de toi. Adieu, Melchior, ajouta-t-il plus amicalement en lui tendant la main, je t'en conjure, veille sur le bonheur et plus encore sur l'honneur de Flavie. Raphael à qui tu avais juré une constante affection te confie sa fiancée.

XVI

Le baron de Vellerdi avait trop d'intérêt à ce que Melchior ne laissât point durer l'humeur de la duchesse pour ne pas accourir de très bonne heure lui rappeler qu'il devait se hâter d'aller l'apaiser.

Soumis à la nécessité, quoique exaspéré par les confidences de Raphael, Melchior se rendit au palais Sassaro, et parvint à force de flatteries et de sermens à calmer son orgueilleuse maîtresse.

Elle avait passé une ennuyeuse soirée la veille, et le besoin continuel qu'elle éprou-

vait de distractions et d'hommages la rendit indulgente envers des torts que Melchior rejeta sur la lenteur des affaires qui s'opposaient à leur mariage, il lui fit ensuite une de ces mauvaises querelles passionnées, dont la vanité des femmes est si facilement la dupe, et le ressentiment qu'il éprouvait contre Flavie, lui donnant le désir de lui prouver son indifférence, il redoubla devant elle de cajoleries et de tendresse.

Cependant le baron ne s'abusait pas sur la dangereuse répétition de ses querelles, et pour distraire ceux qui se convenaient si peu, autant que pour prévenir des tête-à-tête, qui semblaient devenir chaque jour plus pénibles à Melchior, il engageait la duchesse à lui faire parcourir ainsi qu'à sa jeune sœur les environs de Naples. Mais Raphael n'était plus là pour aider Flavie de son aimable érudition et réduite à accepter le bras du baron dans ces excursions, quelque attachantes qu'elles fussent, Flavie admirait sans intérêt, ce qu'on lui décrivait sans enthousiasme.

D'ailleurs le baron, plus jaloux de distraire la duchesse et de lui plaire que de flatter les goûts de Flavie, s'écria en riant :

— Je vais vous raconter mes impressions de Naples. Non pas poétiquement, j'avoue

mon impuissance, mais simplement en bon diable qui ose avouer plus d'une déception.

J'étais arrivé dans cette ville émerveillé de ces belles descriptions où chaque écrivain a plutôt cherché à faire effet qu'à dire la vérité. A peine eus-je échappé aux douanes de Naples, qui mirent à l'index jusqu'à un almanach de Mathieu-Laensberg, que je m'élançais dans la ville des merveilles, haletant et le cœur ému de tout ce que j'avais à admirer, on me cria de tous côtés ; Herculanum ! Pompeia ! Pestum ! Pausilippe ! Pouzzole! le Cap-Mycène ! Je savais par cœur ma Corinne ; quoiqu'à Venise, elle m'eût cruellement trompé sur le *Lido*, où je n'avais trouvé ni un bosquet de Cypres, ni un monument remarquable, j'étais encore plein de foi :

Par où devais-je commencer? Je me décidai pour le tombeau de Virgile, et je partis par un de ces soleils que vous connaissez tous. Il me fallut, comme nous le ferons tout-à-l'heure, laisser ma voiture au bas des rampes qui conduisent, en se repliant douze fois, au laurier historique. Cependant, elle ne me semblèrent pas rudes, tant la vue qui se déroulait sous mes yeux était ravissante, tant l'air était pur et léger en passant sur la mer diaphane qui dormait à mes pieds. Un *Gua-*

glione en guenille me précédait, m'assurant a chaque rampe que c'était la dernière; Ces polissons sont élevés à mentir et à voler. A ce propos, je vais vous raconter une petite anecdote, c'est ainsi qu'on allonge ses impressions de voyages.

Dès l'enfance, cette fourmillante population s'occupe à s'allonger les doigts pour les rendre plus habiles à voler dans les poches. Je compte de ce matin le quarante-neuvième mouchoir dont on m'a habilement débarrassé, mais revenons à mon anecdote: le grand-père du roi actuel, Ferdinand Ier, avait vainement essayé de mettre un frein à cette industrie, si préjudiciable surtout aux étrangers; un matin, il visitait un de ses bâtimens en rade, quand Il y avisa tout à coup un jeune gars dont les yeux hardis et intelligens le frappèrent; on lui dit que c'était le fameux Paccioli renommé par son adresse. Le roi l'interrogea et le bambino lui répondit qu'il défiait personne d'être plus habile que lui.

— Eh bien! vole-moi si tu peux, lui dit le roi, réussis, je te pardonne.

Cependant sa majesté se tint sur ses gardes, et se croyant certain d'avoir gagné, il fit au moment de se retirer, une grimace toute napolitaine à l'enfant qui, s'inclinant respec-

tueusement, offrit au roi sa tabatière d'or et son mouchoir. Le roi paya l'adresse du voleur tout en ordonnant qu'il ne remît pas les pieds dans Naples.

Revenons au tombeau de Virgile. Au sommet de la dernière montée, mon guide frappa à une petite porte où l'on arrive par trois marches dégradées, un jardinier ouvre et me précède au milieu de choux et de légumes de toutes espèces.

— *La tomba!* lui demandai-je avec étonnement.

—Ici, me répondit-il en me faisant traverser son potager, et j'aperçois quatre monumens assez mesquins qui n'avaient rien d'antiques. Je vais cependant m'incliner avec respect, quand je lis des noms fort obscurs; celui d'une Allemande morte d'une fluxion de poitrine, d'un Anglais du spleen et de deux enfans de la rougeole. Quelques pas plus loin, au risque de me rompre le cou, j'arrive enfin sous une petite voûte où je découvre six trous.

—*La tomba!* répétai-je.

— Ici, me répondit le jardinier en me montrant effrontément un des trous vide comme les cinq autres.

J'espérais voir renaître mon enthousiame

près du laurier planté par Pétrarque, il n'existe plus, s'il a jamais existé.

Je jetai deux carlins au jardinier et je me mis à fuir ; je traversai la grotte du Pausilippe, un capucin qui garde une indigne chapelle, surmontée d'un Christ de cire barbouillé, me tendit d'une main son escarcelle et de l'autre sa tabatière, il était à demi-ivre ; un troupeau de chèvres arrêta long-temps ma voiture sous la longue voûte qui, quoique l'ouvrage des Romains, me sembla fort ennuyeuse à traverser; enfin, après avoir franchi un mauvais village, encadré, il est vrai, d'admirables champs de blé, ombragés de vignes en guirlandes, j'ai devant moi le cap Mycène, Pouzzolles, Baïa, les iles d'Ischia, de Procida, de Nisita, celle-ci couronnée d'une prison.

C'est beau! c'est admirable! allai-je m'écrier, quand mes yeux émerveillés tombent sur une longue maison précédée d'un petit jardin grand comme deux feuilles de papier, et je lis sur sa façade : *Thermes antiques, restaurant de Paris, salon de deux cents couverts.* Je mourais de faim, mais telle était encore ma ferveur respectueuse, que pour rien au monde je n'aurais dîné là. Je me fis conduire à toute bride au *lac Agnano*, il ne bouillonne plus que sous les sauts d'un millier de cra-

pauds et de grenouilles ; *la grotte du chien* est affermée à un paysan qui vous vend fort cher le plaisir de voir presque expirer un pauvre chien dont la mine piteuse semble vous demander grâce.

Le lendemain, je retournai à Pouzzoles et je manquai me voir arracher mon habit par les marchands de bronzes antiques confectionnés la veille, et ce fut avec peine que j'obtins de visiter tranquillement le temple de Serapis.

— Vous avouerez du moins, interrompit Flavie qui venait d'entrer dans ce temple, que ces colonnes sont restées admirables, la beauté de leur marbre semble à peine flétrie par le temps. Ah! monsieur, pourquoi chercher à nous désenchanter sur des lieux si remplis de grands souvenirs ; grâce pour nos illusions, c'est le bonheur de la jeunesse.

— Vous avez raison, je suis un indigne coupable, et pour tâcher d'obtenir mon pardon, permettez-moi, aimable Flavie, de vous offrir mon bras afin de vous aider à gravir cette longue montagne qui nous conduit à l'amphithéâtre ; en passant, jetez un coup-d'œil à gauche sur ce terrain couvert de ceps chargés de raisin, là fut une des *villas* de Cicéron ; à quelques pas voyez les débris du temple de Minerve. Je ne crois pas bien utile, mesdames,

que vous déchiriez les mousselines diaphanes de vos robes pour parvenir jusqu'à lui. Baissez la tête, nous entrons sous la seule voûte qui reste de l'amphithéâtre. Par cette porte s'élançaient les bêtes féroces dont les anciens venaient admirer les combats avec plus d'émotion que nous n'en éprouvons aujourd'hui en écoutant nos plus célèbres chanteurs. Dans ce petit réduit qui ressemble à un caveau, sous la modeste chapelle qu'on y a élevé, fut enfermé Saint-Janvier, ce grand faiseur de miracles, écoutez notre guide il vous attestera que le jour où la liquéfaction se fait à Naples, un sang vermeil parait tout à coup sur la pierre de ce noir cachot.

—Baron, interrompit la duchesse avec hauteur, un tel doute...

—Pardon, pardon, s'écria M. de Vellerdi, je ne doute pas. Et donnant son autre bras à madame de Sassaro, il l'aida à remonter les marches brisées qui conduisaient hors du Cirque.

—Voilà le pont de Caligula, reprit le baron; il n'en reste plus que quelques piles, les chars des plus voluptueux Romains le traversaient journellement pour se rendre aux délicieuses villas qu'ils possédaient et il n'en reste aujourd'hui que de tristes ruines. La solfatare est éteinte...

—Oh! grâce! grâce! s'écria la duchesse.

— Eh bien! continua le baron, contentons-nous de jeter un coup d'œil sur les stufe de Néron, tellement dégradées que nous ne pouvons avancer avec trop de précautions. Voici les temples de Mercure et de Vénus. Oh! profanation! la chambre de la déesse est remplie de futailles, et le tombeau d'Agrippine ne conserve aucune majesté. Nous voilà dans les Champs-Elysées au bord du lac Achéron, hélas! je n'ose dire qu'on ne l'estime plus guère que parce qu'on y pêche d'excellentes huîtres. Mesdames, pour pénétrer dans la grotte de la Sybille, vous risquerez-vous à monter sur le dos de ces vigoureux guides?

—Oh! non, non, s'écria de nouveau la duchesse, dispensez-nous même pour ce soir du cap Mycènes.

On remonta en voiture, la duchesse paraissait ennuyée et Melchior rêveur, il cherchait les yeux de Flavie qui détournait les siens. Ne s'était-elle pas juré de ne l'aimer désormais que comme un frère, n'avait-elle pas permis à Raphael d'aller demander le consentement de M. Galeozzi. Elle devait, elle voulait être heureuse et sage en ne caressant point un penchant que tout lui ordonnait d'éteindre.

La pureté et la beauté du ciel qui com-

mençait à s'étoiler donnèrent peu à peu à ses pensées quelque chose de plus doux et de plus pur, et les ravissantes campagnes qui l'environnaient, la ramenèrent doucement à l'existence tranquille que Raphael lui avait promis. Le bonheur se trouve au sein de la vertu, se disait-elle, et involontairement elle s'enfonçait dans le coin de la voiture pour s'isoler le plus possible de la duchesse. Le baron même gardait le silence; le calme de la soirée n'était troublé que par le bourdonnement monotone des insectes qui jouaient dans l'air.

La calèche pénètra sous la grotte de Pausilippe, un *calessino* roulait à côté : à la pâle lueur d'un réverbère, Flavie y reconnut sœur Rosalia et se sentit frémir. Les voitures marchaient lentement sur la même ligne, cette longue voûte sombre augmentait sa terreur, et elle s'accrut encore quand elle vit la monaca se pencher à l'oreille de la duchesse et lui dire quelques mots. Puis, le calessino s'éloigna avec rapidité.

La duchesse était fort pâle quand elle rentra chez elle, les efforts du baron, pour lui arracher un sourire furent inutiles, et elle parut désirer de rester seule.

—*Caro!* dit le baron à Melchior, la rencontre de cette monaca est d'un mauvais présage, ce-

pendant puisque le jour de votre mariage est arrêté, ne nous laissons pas abattre. Il faut au contraire redoubler d'assurance et de gaîté. A propos, savez-vous avec qui je vous donne à dîner demain. Avec le comte Dorsain. J'ai eu l'occasion de faire connaissance avec lui; il est ma foi fort aimable, il pouvait, d'un instant à l'autre, vous rencontrer avec la duchesse, et ce que j'ai trouvé de plus adroit a été de vous rapprocher avant. J'ai aussi invité plusieurs Napolitains qui sont de la société de la duchesse, et qui vous trouvent charmant ; ils m'ont bien objecté que c'était le jour du miracle de Saint-Janvier. Cependant je suis certain qu'ils seront exacts. A propos, allons donc voir cette cérémonie qu'on dit vraiment curieuse?

—Comme il vous plaira, répondit Melchior, avec fatigue.

Et parvenu enfin à se débarrasser du baron, il se livra tour à tour au désespoir et au découragement. Il ne réussit à retrouver quelque calme, qu'en se répétant :

— Oh ! non, non, Flavie n'épousera pas Raphael, elle m'aime, je suis certain qu'elle m'aime.

XVII

Pour arriver au *Vescovato*, il faut traverser une partie du vieux Naples, seul quartier de cette ville qui ait conservé quelque originalité. Le baron, pour essayer de distraire Melchior, qui ne lui avait pas encore paru aussi sombre, cherchait gaîment à l'intéresser, en lui faisant remarquer les cuisines en plein vent, les *acquajoli* ornés d'images de saints, et les maisons noires, délabrées, dont les portes constamment ouvertes vomissaient des flots de peuple en guenilles, qui se portait vers *San-Gennaro*.

Ils eurent beaucoup de peine à se débarrasser des pauvres qui demandaient du pain au nom du Saint, en jetant dans les voitures des AGNUS DEI de papier doré. Parvenus enfin à la chapelle, sur laquelle était placé le buste colossal du patron de Naples, en argent massif, tout préoccupé que fut Melchior, il ne put s'empêcher d'être ébloui : une couronne d'or et de diamans brillait sur le front du martyr, des croix, des colliers de pierres précieuses s'étalaient sur sa poitrine, et scintillaient de feux de toutes couleurs.

— Tous ces diamans, tous ces dons ont été offerts par des mains royales, dit le baron. Cette croix d'émeraudes fut donnée par Joseph, durant son court règne, et cette chaîne de chatons par Caroline, la cruelle sœur de Marie-Antoinette; ce gros saphir fut passé au doigt du saint par Joachim lui-même. Mais taisons-nous, voilà le miracle qui se prépare.

Examinez bien cette relique que tient un vieux prêtre, il vient de la montrer aux fidèles, et au travers de sa glace épaisse, on ne distingue encore qu'une pâte brune; mais patience, voilà les Litanies qui commencent, et le prêtre qui tourne et retourne sa relique devant un cierge allumé. Remarquez toutes ces figures brunes et animées, et surtout celles des

femmes. Mais je ne me trompe point, regardez avec précaution au coin de la balustrade qui entoure l'autel; ne reconnaissez-vous pas cette femme à genoux, frappant sa poitrine avec componction, elle relève son voile, nous montre son visage baigné de larmes.

— La duchesse! s'écria Melchior.

— Elle-même, et à côté sœur Rosalia. Eh bien! que vous avais-je prédit? Ecoutez-la mêler ses cris, ses gémissemens à ceux d'autres créatures qui adressent leurs invocations au Saint. Mais il fera bien de se dépêcher, car elles vont se fâcher, et tenez les voilà qui commencent.

En effet un groupe composé de femmes, qu'on appelle les parentes desaint Janvier, qui habitent toutes Sante-Lucie, et prétendent descendre du martyre, l'apostrophèrent en des termes qui montraient à la fois leur superstition et leur ignorance.

Birboné! criaient les plus âgées, quel crime as-tu donc commis que tu déshonores ainsi ta famille en faisant aussi long-temps attendre ton miracle. Sais-tu bien que si tu tardes, nous allons te retirer tes riches ornemens.

D'autres, plus craintives, se jetaient de nouveau à genoux, et déclamaient avec volubilité des Litanies entrecoupées de sanglots. C'é-

tait à la fois un spectacle burlesque et affligeant que ces prières mêlées à des cris de colère. Les prêtres y mirent fin en montrant leur relique, qui contenait maintenant une liqueur rouge et épaisse. Les cloches hurlèrent à l'instant avec fracas, le canon se fit entendre, et tout le monde tomba à genoux. Le miracle était fait. La relique fut baisée alors avec passion par tous les fidèles, qui se succédaient rapidement les uns aux autres.

Sœur Rosalia parlait bas à la duchesse, et sa figure austère paraissait terrible. Elle ne se calma que quand madame de Sassaro détacha de ses oreilles des diamans que Melchior crut reconnaitre; sans doute la monaca assura qu'elle allait les purifier en les consacrant à saint Janvier, car elle resta dans l'église et la duchesse regagna seule sa voiture.

— *Diavolo! Diavolo!* dit le baron, voilà votre ennemie qui reprend son empire, courez au palais de la duchesse, et ne la quittez que pour venir me joindre à l'heure du dîner.

Mais vainement Melchior, animé par l'espèce de lutte qui s'établissait entre la monaca et lui, insista-t-il pour voir Clorinde, elle lui fit répondre qu'elle ne pourrait le recevoir que le soir.

— Il ne faut pas se désespérer, dit le baron

à cette nouvelle, en essayant de dissimuler son inquiétude ; elle vous aime...

— Vous m'avez tant répété qu'elle ne savait rien aimer.

— Vous lui plaisez, c'est la même chose, et si vous n'aviez pas gâté vos affaires ces jours-ci, par votre air sombre et distrait... Enfin tout n'est pas perdu, gardez-vous de témoigner la moindre inquiétude, montrez-vous aimable à notre réunion, il faut se faire des amis de tout le monde, vous en avez besoin. A propos, vous m'avez dit, je crois, que le comte Dorsain était fort riche?

— Et que vous importe?

— Ce n'est jamais une chose indifférente, et il faudra que je sache de lui pourquoi il n'a point épousé la duchesse.

— Vous avez peut-être envie de renouer ce mariage, prononça Melchior ironiquement.

— Vous m'offensez! vous savez combien je vous aime, vous savez que je veux que vous soyez riche.

L'arrivée du comte Dorsain fit taire le baron; après quelques politesses échangées, Melchior comprit que le comte ignorait ses relations avec madame de Sassaro. Il n'avait encore passé que quelques jours à Naples, d'où il était parti

pour la Sicile ; et il n'en était revenu que la veille.

— Vous avez quitté Paris bien promptement, dit le comte à Melchior avec une aisance qui ne dénotait aucun souvenir pénible de leur dernière entrevue. C'était, il est vrai, à l'époque où les plaisirs turbulens qui m'avaient procuré l'occasion de vous connaître touchaient à leur terme. Vous êtes venu ensuite, à ce qu'il paraît, faire le voyage obligé d'Italie. C'est maintenant une maladie, pour toute la jeune France, d'accourir dans ce pays; aussi sommes-nous accablés d'*impressions,* de *souvenirs*; chacun se croit obligé de faire un livre et de commencer par la phrase sacramentelle : *Italiam! Italiam !*

Melchior dont la susceptibilité était encore augmentée par la position inconvenante où il s'était placé, s'imagina que l'ironie du comte s'adressait plus particulièrement à lui et répondit avec hauteur :

— Je ne suis point venu ici avec l'intention de faire de l'esprit, monsieur le comte, je suis né à Gênes...

— Je vous en fais mon compliment c'est une des villes qui renferme le plus de choses curieuses à visiter, et qui a le moins trompé les illusions que je m'étais faites sur

l'Italie ; j'ai beaucoup de connaissances dans cette ville.

Le reste des convives étant arrivé, on se mit à table, et comme on fit largement honneur aux vins de tous pays que le baron offrait avec une gracieuse abondance, la conversation fut bientôt montée sur un ton de gaîté que personne ne songea à réprimer.

Impressionnable et entraîné comme de coutume, Melchior se montra un des plus animés, et parut avoir entièrement oublié les dispositions mélancoliques avec lesquelles il avait commencé la journée. On parla de tout sans rien approfondir, les jeunes Napolitains secouèrent pour quelques heures le manteau de plomb qui étouffait leurs pensées politiques ; mais le baron, qui avait des raisons particulières pour qu'on ne traitât pas de sujet qui pût le compromettre, se hâta de changer d'entretien, et demanda au comte Dorsain quand il comptait commencer ses courses scientifiques.

— Ce n'est pas la première fois que je vois Naples, répondit le comte ; très jeune encore, je vins faire connaissance avec son ciel si pur et le soleil ardent qui donne tant de chaleur à son vin généreux, un teint si brun aux vo-

luptueuses Napolitaines, et tant d'impétuosité à leur sang.

— Et il va sans dire, reprit le baron, que vous y avez ressenti au moins une grande passion.

— Une grande passion! le pays eût été bien choisi. Dites qu'on y cherche des aventures, et qu'on en trouve même sans en chercher. A ce propos, je vais vous en raconter une; elle est assez originale : Je venais de passer ma matinée à parcourir les longues salles des Studii, et après avoir assez rapidement considéré les chefs-d'œuvre de peinture, plus rares ici qu'ailleurs, tous les débris domestiques arrachés si mal à propos à Pompéia, où ils auraient bien plus de prix, j'avais long-temps admiré ces bronzes magnifiques sortis de ces cendres qui les ont rendus avec toute la vie, toute la perfection que le génie consciencieux de l'antiquité leur avait imprimé; ces marbres aux formes si pures qui rivalisent avec eux, et au milieu desquels n'était point encore ce magnifique taureau Farnèse, alors l'ornement de la *Villa-Reale*. Ce drame complet qui, ainsi que la Niobé à Florence, le Laocoon à Rome, nous montrent combien nos artistes sont aujourd'hui impuissans à exécuter et même à conce-

voir de pareils chefs-d'œuvre. Fatigué d'admirer la nature morte, je me fis conduire le long de la belle rampe de Capo-di-Monte; là, en passant sous les murailles de ces délicieuses villas qui sont placées en amphithéâtre, je m'enivrais du parfum de leurs fleurs, parfum mille fois plus odorant que dans ma patrie. Tout-à-coup de la terrasse de l'une d'elles tombe à mes pieds un bouquet de cactus blanc, fleur qui ne vit qu'un soir, et dont l'odeur de vanille parfuma ma voiture et me parut enivrante jusqu'à la douleur; le jour était trop bas pour que je pusse distinguer sur la terrasse autre chose qu'une forme de femme; mon imagination la créa charmante. Autour du bouquet attaché par un ruban se trouvaient quelques lignes; je ne vous les dirai point, messieurs, on doit de la discrétion même à celles qui ne se respectent pas.

— Enfin, interrompit le baron en riant, c'était un rendez-vous.

— C'était un rendez-vous; mais, parole d'honneur, je ne crus pas que ce fût pour moi. Était-il présumable, en effet, qu'étranger et n'ayant pas parlé en particulier à une femme, j'eusse mérité une semblable faveur. Si on peut nommer ainsi un bonheur qui n'est acheté par aucun desir. J'avais vingt-deux ans

alors, cet âge est, il est vrai, celui des passions ardentes, mais on possède encore à cette époque une sorte de susceptibilité délicate dans l'amour, et je dois dire que le style du billet laissa mon cœur fort calme ; cependant je le serrai soigneusement, mais je ne fis pas la plus légère démarche pour connaître par qui il m'était adressé. Deux jours après, j'étais à visiter le tombeau de Sannazar, de ce poète qui eut même de la conscience en politique, admirant en même temps la mer qui bat aux pieds de la Mergellina; ce tombeau de l'élégante sculpture que vous savez, et dont les deux statues païennes placées de chaque côté ont si bizarrement reçu le baptême chrétien ; je souriais en examinant le Saint-Michel de Léonard, qui, pour se venger de sa maîtresse, a peint sa jolie tête sur le corps du diable.

—Ah! oui, interrompit un Napolitain, voilà d'où nous vient le proverbe : *C'est le démon de la Mergellina*, que nous appliquons aux femmes trop nombreuses qui lui ressemblent.

—Ce fut en quittant le tombeau que je trouvai mon démon, reprit le comte. Un homme me suivait depuis long-temps, je passai devant le château de la reine Jeanne, où Anne, après avoir remarqué les feux de la verrerie qui occupe ces ruines, qui, à cette heure du

soir, se revêtent d'une apparence fantastique ; je levai les yeux sur une des plus belles villas qui dominent la route, quand un message semblable à celui de Capo di Monte, tomba de nouveau dans ma voiture.

De cette fois, si c'était un hasard, il était bien extraordinaire; je résolus d'en profiter, et poussé par la curiosité, je me glissai par une grille entr'ouverte et montai rapidement une rampe garnie de fleurs et d'orangers ; j'arrivai dans un jardin, et au détour d'une allée, je me trouvai en face d'un élégant portique. Je ne suis ni timide, ni poltron, je ne crois pas facilement aux embuches, ni aux assassins, et convaincu que pour me faire un mauvais parti, on ne m'aurait pas attiré par un aussi frais message, je pénétrai sans hésiter sous un vestibule en stuc blanc, qui ne prenait de jour que par un dôme en vîtraux de couleur. Plusieurs portes étaient ouvertes. J'entrai par une à tout hasard; au bout d'une somptueuse galerie, faiblement éclairée par l'heure du soir, j'aperçus une femme assise.

— J'espère, s'écria le baron, que vous ne fîtes point le Joseph.

—Dussiez-vous vous moquer de moi, reprit le comte, je vous avouerai que j'en eus presque envie; cette femme, qui s'offrait ainsi à moi,

sans que je l'eusse desirée, sans qu'un regard m'eut appris si elle me plaisait...

—Bah! bah! est-ce à vingt ans qu'on laisse échapper une occasion?

— Aussi, j'en profitai; reprit le comte en riant; et mes hommages, tout silencieux qu'ils furent, inspirèrent quelque reconnaissance à ma mystérieuse beauté; car, en me reconduisant dans l'obscurité, elle me dit très-bas, A DEMAIN.

— Vous ne manquâtes pas à ce nouveau rendez-vous.

— J'y manquai, au contraire. Nous autres Français, nous sommes faits ainsi, ce qu'on nous refuse est toujours ce qui nous tente, et la facilité du succès en diminue tout le prix. J'évitai même de revenir à cette promenade, quoiqu'elle soit la plus magique, la plus fréquentée de Naples. Je pouvais, si je l'avais voulu, découvrir facilement le nom de ma conquête; mais à cette époque j'étais presque un enfant, et mes idées, exagérées sur l'honneur des femmes, me faisaient considérer comme une indiscrétion le moindre mot qui aurait pu faire deviner mon secret; secret qui, du reste, m'intéressait peu. D'ailleurs, un de mes amis me proposa de venir avec lui à Rome, et je

partis emportant, je l'avoue, une triste opinion des femmes de ce pays.

—Monsieur le comte, s'écria un Napolitain, défendez-vous les conjectures?

—Je ne défends rien, messieurs, j'ai trente ans passés, et je suis devenu assez sage pour ne plus attacher la moindre importance à l'amour ; aussi n'en serai-je que plus difficile à marier, car, je ne couvrirai jamais de mon nom les erreurs d'une femme.

Melchior mordit ses lèvres jusqu'au sang, et le baron craignant qu'il ne supposât une personnalité dans les paroles du comte, changea de nouveau la conversation, fit apporter du punch, des cigares, et proposa une partie. Mais, loin d'engager Melchior à y prendre part, il lui rappela l'importance de sa visite à la duchesse qui l'attendait sans doute.

Melchior était peut-être dans la situation la plus favorable où il se fut trouvé depuis long-temps; sa tête, échauffée par l'orgie dont il sortait, l'était encore plus par l'envie et l'humeur que lui inspirait le comte : il se disait qu'il ne devait son élégance aristocratique, cette distinction qui donne tant d'assurance dans le monde, qu'à une position assise sur la richesse ; il se disait qu'il voulait absolument marcher son égal et même le surpasser. Ce-

pendant, au milieu de cette fièvre d'ambition, s'élevait d'amères pensées sur le mariage qu'il allait conclure, et ces mots : *un homme d'honneur ne doit jamais couvrir de son nom les erreurs d'une femme*, semblaient vibrer encore à son oreille ; mais ils blessaient plus sa vanité que sa délicatesse, et au point où il était arrivé, quel autre parti prendre ? s'il n'épousait pas madame de Sassaro il était perdu.

Ainsi, passant tour-à-tour du desir de devenir riche à la crainte de la honte, Melchior arriva chez la duchesse, irrité, exalté, et plus indécis que jamais; la duchesse ne le reçut pas, sœur Rosalia était près d'elle et avait exigé que cette journée fut donnée à la réflexion et aux pratiques superstitieuses. Cet obstacle révolta Melchior, plus il avait fait d'efforts pour se préparer à cette démarche, plus il se sentait irrité de la voir inutile, et il allait sortir hors de lui du palais Sassaro, quand il remarqua de la lumière aux fenêtres de l'appartement de Flavie.

La cour était solitaire, personne ne pouvait l'apercevoir, et sans réfléchir un instant, il se décida à lui parler. En montant l'escalier, déjà animé par les heures qu'il venait de passer au sein de l'orgie, il s'exalta encore de l'amour qu'il croyait ressentir pour Flavie, sans

être arrêté par les suites graves que pouvait peut-être avoir sa démarche ; ne possédant point un de ces cœurs généreux qui effrayent à la pensée du mal qu'ils peuvent faire à un autre, Melchior céda au desir qui venait de naître chez lui, comme il avait toujours eu l'habitude de le faire.

L'appartement de Flavie donnait sur une petite terrasse couverte de fleurs. C'était sur cette terrasse où elle passait ses soirées quand elle pouvait se dispenser de rester près de la duchesse ; elle y jouissait de ces belles nuits de Naples qui calment l'aridité et la chaleur accablante de ses journées; de là elle planait sur ces côteaux d'émeraude qui encadrent Naples et servent, pour ainsi dire, de draperie à cette cité inégale et monstrueuse. Le ciel semblait un manteau d'azur brodé de diamans, les lucioles, voltigeant sur les arbres et le long des murailles mousseuses des *Casino*, formaient une illumination féerique dont les yeux ne pouvaient se détacher. Des nombreux couvens qui s'élèvent dans tous les quartiers de la ville, vibraient le tintement des cloches, et cette harmonie, triste et monotone, était comme l'accompagnement d'une mélancolie que Flavie n'essayait point de surmonter, tant elle y trouvait de charmes. Sa tête reposait sur un de

ses bras posé sur l'appui de marbre qui ceignait la terrasse ; elle rêvait, si ce n'est sans tristesse, du moins sans amertume. Souvent elle regardait la voûte azurée où la pensée de l'homme a placé Dieu comme le seul palais digne de son immensité, et sa croyance religieuse et profonde s'élevait en ce moment vers le maître du monde avec une foi consolante.

Depuis long-temps Flavie ne s'était sentie aussi calme et depuis long-temps aussi le souvenir de Melchior ne lui avait causé aussi peu d'agitation; non qu'elle fut guérie de son amour, mais elle venait de prier avec tant de ferveur pour qu'il perdit de sa dangereuse violence, pour aimer Raphael comme il méritait de l'être, qu'elle entrevoyait le bonheur que donne le contentement de soi-même.

Melchior avait traversé l'appartement avec précaution et depuis quelques momens il la contemplait sans qu'elle l'eut aperçu ; elle ne tourna la tête qu'à son nom qu'elle entendit prononcer avec un accent passionné qui bouleversa son âme si tranquille un moment auparavant.

— Oh! que voulez-vous? s'écria-t-elle se levant avec effroi, Melchior, qui vous amène ici?

— D'où vous vient cet étonnement, cette terreur, dit Melchior en lui prenant la main, est-il donc si éloigné le temps où vous avez fui avec moi, où vous vous êtes fait mon seul appui.

— Oh! alors, dit-elle, c'est que vous étiez malade, malheureux.

Si elle avait dit toute sa pensée, elle eut ajouté :

Alors je ne croyais vous aimer que comme un parent, que comme un frère.

— Ainsi donc, reprit-il amèrement, vous ne ressentiez que de la pitié pour moi.

Elle retira sa main et répondit avec fermeté:

—Mon cousin, dans toutes les circonstances, partout, et quand vous aurez besoin des preuves de mon dévoûment, elles ne vous manqueront pas, mais dans ce moment je crains que votre présence, à cette heure avancée...

— N'êtes-vous pas ma sœur aux yeux de tous.

— J'ai dû me taire pour votre intérêt, mais n'avez-vous pas pensé, mon cousin, à ce qu'il doit m'en coûter de me rendre complice d'une pareille fraude.

— Vous êtes sévère, Flavie, il fut un temps où vous vous êtes montrée plus indulgente pour mes erreurs.

— Je ne pouvais ni les comprendre ni les blâmer, Melchior, aujourd'hui vous êtes heureux, et de toutes manières mon rôle doit être fini. De grâce, retirez-vous, la duchesse ignore sans doute cette entrevue, elle lui déplairait, j'en suis certaine, et si elle venait à être connue, elle nuirait à ma réputation quand on découvrira que je ne suis pas liée à vous par le titre que vous m'avez forcée d'accepter.

— Vous n'avez pas été arrêtée par de telles considérations quand vous m'avez suivi.

— Je ne connaissais pas le monde alors, reprit Flavie avec un profond sentiment de tristesse, il m'a suffi d'y vivre quelques mois, pour savoir avec quelle sévérité on juge celle qui n'a ni rang, ni fortune.

— Ah! s'écria Melchior, vous ne dites pas votre pensée tout entière, c'est le jugement d'un seul que vous redoutez. Vous aimez Raphael; n'est-ce pas, vous l'aimez, et depuis que cet amour est entré dans votre âme, tous les autres sentimens s'y sont affaiblis, éteints même. Cependant, avant que je vous obéisse, que je m'éloigne, écoutez-moi, Flavie; moi aussi je vous aime.

Elle tressaillit et retomba sur le siège qu'elle avait quitté.

— Oui je vous aime, répéta-t-il en l'enve-

loppant de son souffle et de ses regards, longtemps je ne vous ai considérée que comme un enfant, je n'avais point sondé mon cœur, mais aujourd'hui je ne puis plus me tromper, ce que j'éprouve, c'est une passion qui fera le désespoir et le tourment de ma vie.

Entraîné par la légèreté et l'impressionabilité de son caractère, et dans ce moment sous la puissance d'un sentiment qu'il croyait aussi profond que réel, Melchior se livra à toute l'ardeur d'une exaltation qui le trompait lui-même et prêtait un grand charme à ses paroles. Hélas! il ne fallait pas tant d'efforts pour rouvrir une plaie saignante, pour faire renaître l'amour et sa faiblesse dans l'âme d'une enfant qui ne luttait pas depuis bien des jours avec succès contre une tendresse qu'elle essayait d'éteindre plutôt parce qu'elle ne la croyait pas partagée, que parce qu'elle pouvait faire son malheur.

Cependant Flavie se rappelant les engagemens de Melchior, et l'encouragement qu'elle avait donné à Raphael, ne répondit que par des larmes et voulut le fuir.

— Oh! reste-là, s'écria Melchior en la retenant, écoute-moi, par pitié; si tu savais ce que je souffre, au moins une fois, laisse-moi te le dire.

— Mon cousin, balbutia Flavie d'une voix brisée, ne me parlez point ainsi, vous ne le pouvez, vous ne le devez point, pas plus que je ne dois vous entendre.

—Qui essayerait de t'arracher à moi, dit Melchior en l'entourant de ses bras, Raphael n'est point ton maître encore.

Et il la fascinait de ses regards remplis d'une ardeur si entraînante et si persuasive, que la pauvre jeune fille l'écouta.

Alors il continua d'ébranler cette âme aimante par ces expressions qui subjuguent et enivrent; il devint presque sublime de passion.

— Hélas ! dit-elle, il fut une époque où tes paroles m'eussent donné tant de bonheur qu'aucune créature de ce monde ne m'eut paru digne d'envie.

— Tu m'as aimé et tu ne m'aimerais plus ! s'écria-t-il avec un élan de joie, c'est impossible, tu te calomnies, Flavie ; n'essaie point de lutter contre ta destinée, tu m'aimais déjà quand tu n'étais qu'une enfant ; et quand ton sang coula pour moi, ajouta-t-il en collant ses lèvres sur la cicatrice du bras de Flavie, c'était l'amour qui te rendait déjà si forte et si dévoué. Qui pourrait nous désunir aujourd'hui, quand je te jure de te consacrer ma vie.

— Ta vie, murmura-t-elle tristement, elle ne t'appartient plus.

—Je romprai tout, je ne vivrai que pour toi.

— Oh! laisse-moi, dit-elle d'une voix éteinte, cet amour que tu as trop deviné me ferait tout supporter, tout souffrir excepté ton malheur.

— Que parles-tu de malheur si tu me rends le plus heureux des hommes, sûr de ton amour, je résisterai aux coups du sort, nous lutterons ensemble; n'essaie point de me résister, tu es mon bien, ta tendresse est le seul héritage que m'ait laissé ma mère; as-tu donc oublié qu'elle t'a conjuré, qu'elle t'a ordonné de ne jamais m'abandonner, et ne le lui as-tu pas promis?

—N'abuse point de ton pouvoir, balbutia Flavie, en cherchant à se soustraire à sa séduction, je t'aime, je t'aimerai toujours, et à présent que je te l'ai avoué, je n'unirai ma destinée à celle de personne. Accepte le sort brillant auquel tu as déjà tant sacrifié! je ne serai pas malheureuse, ne le crains pas, ne m'as-tu pas dit que tu n'avais jamais aimé que moi.

A ces paroles si tendres auxquelles la vérité et la pureté primitive de l'âme prêtait tant de charmes, Melchior ne contint plus la violence de ses passions. Au-dessus des remparts de

Saint-Elme, la cloche du couvent de Saint-Martin sonna gravement l'heure des matines, un cri étouffé sous mille baisers s'y mêla, les anges du ciel se voilèrent la face, une de leurs sœurs venait de perdre sa belle couronne d'innocence.

XVIII

La duchesse de Sassaro n'était, comme nous l'avons dit, ni une personne d'un esprit éclairé, ni un de ces caractères qui comprennent les sentimens élevés et les délicatesses qui rendent les femmes si généralement supérieures dans les relations du cœur. Accoutumée à ne voir dans un amant que le premier esclave de ses volontés, qu'un adulateur aveugle de sa personne, le caractère de Melchior haut, emporté et très vaniteux, choquait si souvent le sien, qu'elle n'eut point tardé à s'en lasser s'il ne lui eut inspiré un de ces caprices exaltés,

semblables à beaucoup de ceux qu'elle avait déjà ressentis, mais qu'elle croyait le plus violent de tous ; car les émotions présentes nous semblent toujours les plus profondes, les plus irrésistibles.

Melchior, poussé par les conseils du baron, et très fortement soutenu dans une retenue respectueuse par son manque absolu de goût pour la duchesse, lui avait parlé d'union éternelle du moment qu'il avait obtenu l'aveu de sa tendresse. Il est difficile à une femme, quelque dépravée qu'elle soit, d'offrir la première, la facilité d'une intimité libre quand on ne paraît aspirer qu'à un lien sérieux ; et à demi vaincue par son goût pour Melchior et par la passion qu'il affectait, la duchesse s'était trouvée engagée à l'épouser sans avoir bien réfléchi aux suites de cette démarche. La haute opinion que madame de Sassaro avait d'elle-même, ne lui laissait pas supposer que le desir de conquérir une fortune et une position brillante put engager Melchior à feindre ; comme toutes les personnes d'un caractère faible et orgueilleux, elle avait été facile à tromper et le baron n'avait pas peu contribué à fortifier cette opinion.

Melchior avait tellement l'habitude du luxe et des grandes manières, M. de Vellerdi avait

parlé avec tant d'aplomb à la duchesse de la fortune dans laquelle son ami était au moment de rentrer, qu'il ne vînt pas un instant à l'idée de Clorinde que Melchior voulut ou put la tromper, car les femmes qui n'ont point de sensibilité sont les plus facilement dominées. Jamais un homme aussi remarquable que Melchior ne s'était occupé de la duchesse; son amabilité, la chaleur et la grâce de ses expressions, quand il avait un but qui flattait sa vanité, le rendit facilement le maître d'une femme qui n'avait ni assez de bon sens, ni assez de grandeur d'âme pour démêler, au milieu des éloges exagérés dont elle était avide, si elle était sincèrement aimée.

Il est donc à croire que la duchesse eut été entraînée à rendre Melchior maître de sa main et de sa fortune si, comme de coutume, il ne se fut laissé dominer par l'entraînement qui le subjuguait dans le moment.

Ainsi que la duchesse, Melchior était un de ces caractères faibles et impérieux à la fois, qui n'ont point assez de fermeté pour suivre long-temps le même projet. L'orgueil de la duchesse avait commencé à blesser le sien, et la nécessité de se soumettre à une autre volonté que la sienne, n'étant soutenue par aucune passion, l'humeur et le dégoût s'étaient

déjà peu à peu emparés de lui quand l'amour de Raphael pour Flavie vint lui persuader que lui aussi en ressentait pour elle.

Dès ce moment il cessa peu à peu de montrer à madame de Sassaro cette tendresse soumise qu'il avait pu feindre jusque-là. Irrité, mécontent, il ne s'apercevait pas qu'il déviait du but qu'il avait tant de raisons d'atteindre, et ses efforts, chaque jour plus maladroits, diminuèrent le charme de ses manières et l'empire qu'il avait su prendre.

Si la duchesse avait eu le moindre soupçon que Flavie ne fut pas la sœur de Melchior, elle eut tout deviné, mais la fable qu'il avait adroitement arrangée, que Flavie n'était entrée chez elle que pour servir la passion qu'il avait conçue le jour où il avait arrêté ses chevaux, avait trop flatté l'orgueil de madame de Sassaro pour qu'elle eut le moindre doute. Le mariage de Flavie et de Raphael décidé, lui donnant aussi l'assurance qu'elle serait promptement débarrassée d'une jeune fille qui lui déplaisait chaque jour davantage, l'empêchèrent de s'appesantir sur les manières extraordinaires de Melchior avec Flavie.

Le baron de Vellerdy s'était adroitement rendu son confident, il plaisait à Clorinde parce qu'il la flattait et savait plier son esprit

à toute la petitesse du sien. Il l'avait assuré, comme nous l'avons dit, que Melchior était au moment de recouvrer une partie de sa fortune; les papiers qu'il avait remis à son homme d'affaires de la duchesse prouvaient qu'il était noble et titré; elle resta donc quelque temps sans s'offenser d'une manière irremédiable de la froideur de Melchior. Mais peu à peu cette froideur la gagna, elle devint moins indulgente à chaque nouvelle querelle; l'ennui la ressaisit de nouveau, et la faiblesse de son caractère rendit facile à la monaca de reprendre son empire.

En femme habile, sœur Rosalia s'était éloignée sans reproches, sans murmures, et Gennarino, loin d'accepter, comme ses prédécesseurs, aucune générosité de la duchesse, s'était retiré au désespoir. C'était le seul homme de ceux qu'elle avait si facilement rejeté qui l'eut réellement aimée; et quand Melchior faisait de vains efforts pour lui persuader qu'il ressentait une violente passion, une sorte d'instinct que son orgueil cherchait vainement à repousser, l'avertissait depuis qu'il la trompait; quelques jours quand elle rencontra la monaca sous la grotte de Pausilippe, aussi elle se sentit ramenée au besoin de parler à cœur ouvert de ce qui se passait dans son âme, des craintes

superstieuses s'y mêlaient, et Clorinde rentrée chez elle appelait de tous ses vœux son ancienne et insidieuse confidente, quand celle-ci parut.

— Ainsi, dit sœur Rosalia, après qu'elle eut arraché peu-à-peu à madame de Sassaro, les secrets de sa vanité blessée, ainsi, sans tenir compte de mes avis, vous vous êtes abandonnée à un intrigant qui ne vise qu'à votre fortune. Il vous a fait tout oublier. Je ne vous parle point du désespoir d'un malheureux jeune homme que, contre ma volonté, vous avez élevé jusqu'à vous pour le rejeter sans un mot de consolation; quoique son amour fut une faute, il ne le feignait pas du moins, et jamais il n'a eu l'audace de former des projets qui pouvaient nuire à votre considération.

— Melchior a un nom, un titre ?

— En supposant que cela soit vrai, reprit la monaca, qui vous assure de la réalité de sa fortune. J'en suis certaine, c'est un mendiant que vous allez enrichir, et qui une fois votre maître, vous fera payer cher votre confiance. je viens pour la dernière fois essayer de vous désabuser; si vous rejetez mes conseils, vous ne me reverrez jamais, et notre saint patron vous punira de les avoir méprisés.

La figure de la monaca, était armée d'une sévérité plus effrayante encore que de coutume. Demain, ajouta-t-elle cependant avec plus de douceur, nous irons, si vous y consentez, demander au sang du grand martyr les lumières nécessaires pour vous guider.

En effet, la duchesse fût comme nous l'avons vu, assister à la pasquinade de la liquéfaction, et quand Melchior se présenta, elle refusa de le recevoir. Cependant, la crainte de se voir abandonnée sans distraction à la seule société de la monaca, peut-être aussi un reste de goût pour Melchior, lui fit ajouter qu'elle le verrait le soir. Mais sœur Rosalia était trop adroite pour abandonner long-temps une femme dont elle connaissait le peu d'énergie, et elle revint bientôt reprendre son poste.

Aussi, quand Melchior se présenta de nouveau, il ne fut pas plus admis que le matin.

Cependant, à peine eut-elle donné cet ordre, que la duchesse éprouva comme une révolte de la contrainte à laquelle on la soumettait, et long-temps sœur Rosalia fut inhabile à la distraire ; enfin, elle y parvint en lui peignant le désespoir de Gennarino.

— Je le verrai, dit la duchesse, à demi entraînée, mais plus tard, je ne puis rompre sans explication avec le marquis.

— Oh ! je ne doute point, s'écria sœur Rosalia avec ironie qu'il ne vous persuade de son amour. Mais tremblez si vous l'écoutez.

En proie à une agitation nerveuse, tourmentée plus que subjuguée, la duchesse se taisait, et l'humeur qu'elle ne pouvait cacher allait prouver à la monaca, qu'elle manquait son but en le dépassant, quand assise contre un balcon elle poussa une exclamation d'étonnement.

— Melchior ! Melchior ! s'écria-t-elle.

— Quoi ? à cette heure, sans crainte de vous compromettre, cet homme ose revenir ici?

— Paix! dit Clorinde d'une voix étouffée, regardez, il vient d'aller jusqu'au portone qui est fermé, il traverse la cour ; il prend l'escalier qui mène chez sa sœur, que va-t-il y faire avec cette apparence de mystère ?

— Chez sa sœur? dites chez sa maîtresse, cette fille n'est point sa sœur.

— Que soupçonnez-vous? balbutia la duchesse, se levant avec fureur.

— Je ne soupçonne plus, je suis sûre. Cette fille n'est point sa sœur, je vous le répète, et vous êtes victime d'une intrigue odieuse.

— Il est vrai ! reprit la duchesse avec une sombre colère, leur air parfois embarrassé, leur réserve affectée, le changement marqué de

Melchior, depuis que ce jeune Raphael a demandé la main de Flavie, tout cela m'a souvent inspiré, non des soupçons, mais de la surprise. Vous avez raison, sœur Rosalia, c'est sa maîtresse que cet homme a fait entrer ici. Mais je me vengerai; je me vengerai à l'instant même.

— Point d'éclat ! ma fille, dit la religieuse l'arrêtant avec une fausse douceur ; attendez, refléchissez.

— Pas un instant, je veux leur parler et s'il est vrai...

— Et quelle preuve obtiendrez-vous de leur crime; cette visite même, à une pareille heure peut se justifier, si cet homme soutient que cette fille est sa sœur...

— N'importe ; il faut que je les voie, cria la duchesse en ouvrant la porte qui donnait sur l'escalier qui conduisait chez Flavie.

—Quoique je vous blâme, je vous suis, prononça sœur Rosalia avec une humilité affectée ; qui sait si mes faibles lumières ne vous aideront pas. Ma fille, de la modération, je vous en conjure.

Mais la duchesse n'écoutait même pas, et arrivée à la porte de Flavie, elle frappa violemment; on ne lui répondit pas d'abord, elle s'écria alors d'une voix impérieuse :

—Ouvrez, Flavie, il faut que je vous parle.

La porte s'ouvrit.

— Encore levée à cette heure, dit la duchesse en jetant un regard inquisiteur autour de l'appartement; quelle occupation si agréable vous empêche de prendre du repos.

— Madame, répondit Flavie tremblante, je me croyais libre...

— Libre de me tromper, de prendre ma maison pour le lieu de vos...

— Arrêtez, madame; dit Melchior en s'avançant du fond de la terrasse, quel droit avez-vous de trouver mauvais la visite que je puis faire à...

Le souvenir de ce qui venait de se passer, l'empêcha sans doute d'achever.

—Monsieur, reprit la duchesse, je ne pourrais que m'étonner de votre visite faite à une telle heure et avec un tel mystère, peut-être même à une sœur; mais, si mademoiselle ne l'était pas, si ce n'était qu'une vile...

— Prenez y garde, s'écria Melchior d'une voix tonnante; prenez-y garde madame, il est des outrages qu'on ne peut supporter.

—Peut-être ai-je tort, murmura la duchesse qui se sentait de nouveau subjuguée par la présence de Melchior, mais si vous m'aviez trom-

pée tous deux, à quelle vengeance ne devriez-vous pas vous attendre.

— D'où vous viennent de tels soupçons, reprit Melchior, d'une voix basse, tant le mensonge abat même le caractère le plus orgueilleux, et pourquoi une telle enquête.

— Elle peut finir à l'instant même, dit sœur Rosalia en s'avançant gravement; jeune fille croyez-vous en Dieu ?

— Si j'y crois, s'écria Flavie, en joignant les mains, j'y crois comme en mon plus sûr consolateur; si je suis coupable, c'est à lui que j'en demande pardon.

—Eh bien! continua la monaca, approchant son chapelet des lèvres de Flavie, jurez sur ce crucifix de dire la vérité.

La pauvre enfant regarda Melchior et recula avec terreur.

—Jurez, répéta sœur Rosalia en lui prenant le bras, et la jetant à genoux; jurez, Dieu vous écoute; cet homme est-il votre frère?

— Oh! Melchior, s'écria Flavie, je ne puis mentir sur cette image.

— Vous êtes digne de pardon, reprit la monaca triomphante, puisque vous n'avez pas voulu commettre un sacrilège.

— Sortez de ma maison, s'écria la duchesse exaspérée ; sortez de ma maison que vous avez

souillée ; je ne souffrirai pas que vous y demeuriez une heure de plus.

— Viens, Flavie, dit Melchior, à qui le moment présent et la hauteur de la duchesse faisaient oublier le danger et l'embarras de sa position. Viens, et pardonne-moi de t'avoir exposé à la dureté de cette femme, qui n'est pas digne de respirer le même air que toi.

— Contenez-vous, ma fille, dit sœur Rosalia à la duchesse ; rentrez dans votre appartement, je me charge de veiller à ce que vos ordres soient respectés.

Melchior, jetant un regard de mépris à la duchesse, s'empara du bras de Flavie, et précédé de la monaca, ils arrivèrent au portone qu'elle ordonna d'ouvrir, et qui se referma sur eux avec fracas.

— Basilico, dit sœur Rosalia, je vous recommande de veiller à ce que personne ne parvienne près de son excellence sans m'avoir d'abord parlé.

— Vous serez obéie, répondit le garde portone avec humilité, et je serais bien heureux de recevoir votre bénédiction.

— Je vous la donne, Basilico ; je vous la donne, parce que vous êtes un homme pieux et fidèle à vos devoirs. Je parlerai en votre

faveur à son excellence, pour qu'elle daigne s'occuper du sort de vos enfans ; mais souvenez-vous qu'il faut suivre mes ordres, et que c'est au nom de notre saint patron que je vous le demande.

XIX

Le jour qui éclaire tant de malheurs, le jour qui voit accomplir et déjouer tant de projets, le jour qui ne se lève souvent que pour voir former des espérances que le soir vient détruire, le jour était déjà avancé quand Melchior sortit du sommeil lourd et agité dans lequel il était tombé. Rentré au milieu de la nuit, il avait établi Flavie dans la pièce la plus reculée de son appartement, et quand il eut ouvert ses yeux plus fatigués que reposés par un sommeil pénible, il retrouva peu à peu, avec terreur, le souvenir de ce qui s'était passé et de sa véritable position.

S'il eût aimé Flavie comme elle méritait de l'être, son premier mouvement eût été au bonheur qu'il lui avait dû, à la reconnaissance de l'amour dévoué qui l'avait rendue faible. Mais la passion passagère qui avait animé Melchior, qui lui avait prêté tant d'adresse et d'éloquence pour séduire un enfant sans défense, cette passion n'était point le premier sentiment qui l'occupât. Si une main habile eût pu même sonder dans ce moment le cœur de Melchior, elle n'y eût découvert que de l'irritation contre lui-même, et une plus forte contre sa victime.

Il n'en était peut-être pas encore arrivé à reprocher à Flavie de l'aimer ; mais avec son caractère peu généreux et instinctivement égoïste, il mesurait déjà avec amertume les malheurs dont cet amour était cause. Incapable de prendre un parti, de se décider seul, et depuis qu'il le connaissait accoutumé à consulter le baron, à le regarder comme un guide sûr, la première question que fit Melchior fut de s'informer si M. de Vellerdy s'était présenté, et s'il devait revenir.

La réponse que lui fit son valet de chambre l'étonna; M. de Vellerdy, ordinairement si matinal et si exact, n'avait point paru, et cependant combien ne devait-il pas être empressé

de connaître le résultat de la visite qu'il devait supposer que Melchior avait rendu la veille à la duchesse ; c'était aussi ce jour même qu'il fallait faire honneur à la signature de madame de Sassaro. Le baron en connaissait l'importance ; il l'avait encore rappelé à Melchior en le quittant : que signifiait donc une absence si inusitée, si extraordinaire dans cette circonstance ?

Incapable de commander à son impatience et à son agitation, Melchior monta dans sa calèche pour se rendre chez le baron, et sortit sans avoir vu Flavie. Les rues de Naples étaient encombrées de voitures ; le soleil, déjà moins brûlant en automne, permettait de commencer les promenades du matin, et Tolède, où demeurait le baron, ruisselait joyeux de peuple et de beau monde.

Sous l'impression inquiète qui l'agitait, Melchior détourna les yeux avec irritation de l'air de fête qui régnait sur tous les visages, cette joie lui semblait une insulte opposée à l'anxiété dévorante dont il était accablé, il lui semblait aussi que les personnes avec lesquelles il avait eu quelques relations, et que le hasard lui faisait rencontrer, le regardaient avec moquerie, avec dédain, ou qu'elles détournaient la tête pour ne pas répondre à son

salut. Sa susceptibilité ordinaire, augmentée de cette pensée, prêtait à sa figure une expression sombre qu'il ne pouvait réprimer, et ce fut dans cette disposition de colère qu'il arriva chez le baron, décidé à ne pas souffrir de reproches s'il se permettait de lui en faire, mais très embarrassé de la manière dont il lui apprendrait sa rupture avec la duchesse.

Le baron n'était pas chez lui, et on apprit à Melchior qu'il venait de partir pour aller passer plusieurs jours à Castella-Mare.

— Plusieurs jours à Castella-Mare! répéta Melchior, ce que vous dites est impossible.

— Si possible, monsieur, reprit le domestique, que je pars ce soir pour le rejoindre, il n'y avait point de places pour moi sur le würtch de M. le comte Dorsain, qui a deux domestiques avec lui sans compter son cocher.

— C'est avec le comte Dorsain, que votre maître est allé à Castella-Mare? Il y doit rester plusieurs jours, et il ne vous a pas laissé de lettres pour moi?

— Rien, monsieur, absolument rien; mais je me rappelle qu'il est venu ce matin de très bonne heure une personne pour affaires, et monsieur le baron en le reconduisant lui a dit: Vous vous présenterez chez monsieur le marquis de Palma Nova à Santa Lucia.

Melchior demeura anéanti, il ne pouvait se le dissimuler, le baron l'abandonnait à tout le danger qui pouvait résulter du manque de paiement du billet dont il avait partagé l'argent, s'étant même en sus, remboursé des avances qu'il avait faites à Melchior. Cependant pour se conduire ainsi, il fallait que le baron fut instruit de ce qui s'était passé au palais Sassaro : comment et par qui pouvait-il l'être?

— Monsieur veut peut-être rester pour voir passer la procession, ajouta le domestique en remarquant que Melchior demeurait immobile sur un fauteuil, il fera bien, c'est une superbe cérémonie, d'ailleurs les voitures ne peuvent plus circuler avant deux heures d'ici.

Melchior fit signe que oui, il se sentait incapable de prendre une résolution, il sentait également une répugnance et une crainte extrême à rentrer chez lui, il s'abandonna au découragement et à l'inertie, comme il était dans son caractère de le faire quand son orgueil n'avait point de témoins.

Il fut donc obligé, pour cacher son trouble et son anxiété, de paraître regarder du balcon la longue procession qui descendait de Tolède dont les croisées étaient chargées de monde.

Dans toute autre circonstance, il eut remarqué avec curiosité l'assemblage bizarre qu'elles présentaient ; à côté de jeunes filles rieuses et parées se voyaient des capucins et des moines de tous les ordres, dont les figures rubicondes attestaient la vie oisive. Plusieurs, la tête couverte du large feutre blanc des Dominicains, ne le soulevèrent même pas quand la procession défila ; ils riaient, ils causaient sans jeter un regard sur le saint sacrement que le clergé portait au son d'une musique militaire ; la cour suivait gravement, et cette cérémonie n'inspirait pas plus de respect à ceux qui en faisaient partie qu'à ceux qui la regardaient.

Enfin la foule s'étant lentement écoulée, Melchior put partir. Mais qu'allait-il faire ? Quand même les conseils de Flavie eussent pu lui être de quelques secours, oserait-il lui avouer l'action infamante qu'il avait commise. Puis ce n'était pas seulement des consolations, des conseils qu'il fallait à Melchior, c'était de l'argent ; s'il ne payait pas, si on présentait le billet à madame de Sassaro, il ne pouvait douter qu'elle saisirait ce moyen de se venger, et qu'avant peu d'heures il ne fut signalé comme faussaire.

Cette affreuse certitude faisait tomber une sueur froide du front humilié de Melchior,

quand sa voiture traversait la *Strada di Chiaja* remplie de monde, lui qui eut voulu se cacher dans les entrailles de la terre, ou être frappé de mort à l'instant même ; son cœur se remplit alors de haine et d'un mépris plus amer pour ce qui n'était pas splendeur, richesse, et quand Flavie vint doucement se plaindre de ne pas l'avoir vu de la journée, il se sentit prêt à maudire l'innocente cause de son malheur.

Quoiqu'elle connut toute l'irritabilité du caractère de Melchior, elle lui supposait trop de noblesse, de générosité pour deviner ce qui se passait dans son âme; si elle avait passé les heures qui s'étaient écoulées, depuis qu'elle s'était donnée à lui, à regretter d'avoir perdu avec sa précieuse innocence le droit de s'estimer elle-même, sa candeur se reposait encore avec confiance dans l'amour de celui à qui elle avait tout sacrifié, et qu'elle croyait le seul qui n'eut pas le droit de la mépriser; cependant elle ne se sentait plus cette sécurité que l'innocence inspire, et Melchior était à la fois celui qu'elle aimait et qu'elle redoutait le plus au monde. Son regard n'osait pas chercher le sien, et elle sentait qu'un mot d'indifférence la blesserait au cœur. Timide et tremblante devant lui,

après avoir exprimé ses inquiétudes sur sa longue absence, Flavie resta les yeux baissés vers la terre, elle attendait un mot de tendresse ; mais nul regard ne vint relever ce front courbé par une honte que l'amour de son séducteur pouvait seul excuser.

Un profond soupir de Melchior ranima pourtant le courage de Flavie, il souffrait, il avait besoin de consolations, elle reprenait son rôle, et s'approchant timidement elle saisit sa main qu'il n'osa retirer.

— Qu'as-tu, dit-elle. Oh! Melchior, ne me désespère point par ce silence et cette froideur.

— Pourquoi m'avez-vous suivi ? je vous avais dit de ne point vous attacher à mon sort, répondit-il.

Et l'insensé oubliait par combien de sermens, par quelle séduction trompeuse, par quel coupable abus de son amour d'un instant, il l'avait perdue. Flavie laissa échapper de profonds sanglots.

— Allons! s'écria Melchior avec impatience, sera-ce donc ma vie maintenant ; ou des larmes ou des reproches. Les femmes n'ont jamais servi qu'à déranger l'existence des hommes. Qu'allez-vous faire, Flavie, quels sont vos projets ?

Il y avait dans cette interpellation qui séparait leurs destinées, une indifférence si froidement cruelle, qu'elle éveilla l'indignation dans l'âme noble et élevée de la jeune fille. Ses larmes se séchèrent, elle s'éloigna de quelques pas et dit avec dignité :

— Si c'est ma présence qui vous cause cette irritation, Melchior, si vous pouvez sans remords me faire une question qui semble m'annoncer que vous ne m'accorderez ni la réparation, ni la protection que vous me devez, ne craignez de ma part ni plaintes ni importunités.

— Que voulez-vous que je fasse. Souvenez-vous que je vous avais prié de ne pas vous attacher à moi.

— Vous avez raison, reprit-elle avec désespoir, vous m'avez perdue, froidement perdue, et Dieu seul peut vous punir.....

— Dieu, Dieu, interrompit-il, croyez-vous donc qu'il s'occupe de toutes les amourettes des hommes.

— Oh! taisez-vous, dit-elle, en joignant les mains, taisez-vous. S'il faut que je vous méprise, ne voyez-vous pas combien je me semblerai méprisable moi-même. Cessons, je vous en conjure, cette odieuse discussion; adieu.

Melchior, peut-être plus effrayé de l'abandon où elle allait le laisser, que du sort déplorable qu'il lui avait fait, se leva, et dit avec quelque tendresse :

— Flavie, que veux-tu faire ! ou vas-tu ?

— Vous fuir, ne vous revoir jamais. Je ne vous dirai point pour essayer de vous effrayer, ou vous inspirer de la pitié, que je me donnerai la mort ; car, plus heureuse que vous, je crois que Dieu aura pitié de moi. La vie est aussi une expiation, Melchior.

— Ecoute-moi, s'écria-t-il, et pardonne. Dans le trouble où je suis, je ne sais que résoudre, et je t'offense sans réflexion. Tout m'abandonne, même le baron. Demain ma liberté sera menacée, et une prison, l'infamie.....

— Une prison ! une prison ! répéta-t-elle avec effroi. Oh ! je ne peux plus te quitter maintenant ; je veux, je dois partager ton sort, quel qu'il soit. Ou plutôt je te rends ta liberté, je te rends tous les sermens que tu m'as fait. Épouse la duchesse, sois riche, sois heureux !

— Enfant ! crois-tu que toutes les femmes possèdent un cœur comme le tien. Va ! si la duchesse m'a jamais aimé : elle me hait aujourd'hui, et elle me perdra

— Te perdre! mais que peut-elle donc te faire? Pourquoi parles-tu de prison. De quel droit?...

— Ne me demande rien, tu ne me comprendrais pas.

— Je comprends que tu souffres, que tu es malheureux. Ah! ne me repousses point, ne me dis pas que la vie d'une femme est inutile, je suis prête à donner la mienne pour toi.

— Tu ne sais pas, Flavie, que les hommes s'inquiètent peu de l'amour, tu ne sais pas qu'ils riraient du tien. C'est de l'argent qu'il leur faut, de l'argent, entends-tu, et je n'en ai pas.

— De l'argent! je travaillerai, je me jetterai aux pieds de ceux à qui tu dois, j'obtiendrai du temps.

— Je te dis que je suis perdu, déshonoré, flétri.

— Ami, il est toujours temps de réparer...

— Réparer! Demande aux hommes s'ils donnent aux malheureux le temps même de se repentir. Je te dis que demain je serai en prison.

— Oh! fuyons, fuyons, s'écria-t-elle en se

jetant à genoux devant lui, plus tard tu t'acquitteras.

— Fuir, il n'est plus temps, la main de la justice va s'étendre sur moi. J'ai fait un faux, il sera connu.

Flavie cacha sa tête sur l'épaule de Melchior, et poussa un sourd gémissement.

— J'ai signé un faux, répéta-t-il; demain, demain on me traînera sur le banc des criminels.

— Oh! tais-toi, tais-toi, par pitié, ta mère t'entend.

— Ma mère! continua-t-il avec une sombre colère, ma mère m'a perdu. Elle n'a point réprimé la fougue de mon caractère; elle a laissé croître mon orgueil au lieu de me crier sans cesse : Mon fils! c'est de l'or qu'il faut dans le monde, qu'importe que tu sois né d'un sang noble, on te méprisera si tu n'as pas de l'or.

— Melchior! murmura Flavie, M. Galeozzi ne te l'a-t-il pas dit bien des fois.

— Ne prononce pas le nom de cet homme impitoyable.

— Hélas! à quoi te servent les récriminations; le mal est fait, mais je ne puis croire qu'il soit irréparable. Laisse-moi aller parler au baron, peut-être...

— Le lâche est parti. Je te le répète, je suis déshonoré, abandonné ; mais je vois d'ici mon refuge.

Et il regardait la mer qui roulait à quelques pas de ses fenêtres.

— Insensé! dit Flavie, tu ne connais que le suicide pour te sauver de la honte.

— De la misère! cria-t-il d'une voix ironique.

— Pauvre ami! qui ne vois que deux partis dans la vie, la richesse ou la mort. Dis-le moi, as-tu jamais été parfaitement heureux au milieu de ces jouissances auxquelles tu as tant sacrifié? l'or, dis-tu, est le mobile de tout. Combien d'êtres pourtant vivent dans la médiocrité et se réveillent chaque matin pour bénir Dieu qui ne leur a accordé que le nécessaire d'un jour. Vois dans tous ceux qui ont laissé à la postérité un nom honoré, s'il en est qui le doivent à la richesse! Mais ne perdons point de temps, ajouta-t-elle en se relevant avec fermeté, le plus faible doit aujourd'hui se montrer le plus fort, il faut fuir, il faut avant tout sauver ta liberté.

— Eh comment? comment parvenir à me soustraire à la justice qui doit déjà veiller autour de moi? On nous découvrirait de suite.

— Pars seul, reprit-elle avec une incroyable fermeté. Ne crains rien pour moi, Dieu ne m'abandonnera pas, je crois en lui, moi.

— Quelle route prendre, sans papiers, sans or. Je te le dis, Flavie, il n'est aucune issue pour le malheureux.

— Il en faut trouver, prononça-t-elle avec courage : sortons sous le prétexte d'une promenade; qui sait, le hasard qui nous a déjà servi une fois.....

— Oh ! alors, interrompit-il avec angoisse, je n'étais coupable que d'erreurs.

— N'importe, tu te repens, n'est-ce pas, et celui qui juge nos cœurs ne repoussera point nos prières ; adressons-nous à lui, Melchior. Vois cette voute si bleue et si pure, seul palais digne d'un être immortel ; est-ce que cette vue ne te rend pas l'espérance? est-ce que tu ne sens pas que celui qui règne là est plus grand, plus puissant que les hommes? Viens, suis moi, que tu sois sauvé et je ne redouterai rien.

Melchior se laissa entraîner et longea avec elle le quai qui conduit de *Chiatamone* à *Villa Réale*. C'était l'heure où les voitures rentraient bruyamment de la promenade ; des fenêtres ouvertes sortaient le son des instrumens et des voix mélodieuses, les pêcheurs

retiraient leurs barques sur le rivage, et le silence s'étendait peu-à-peu sur cette belle mer qui rend Naples si magnifique.

Flavie et Melchior entrèrent dans le jardin et s'enfoncèrent silencieusement sous le long berceau formé d'une triple rangée d'Yeuses qui longe le golfe. Ils marchaient lentement et sans bruit ; tout-à-coup Melchior s'arrêta.

— Ecoute, dit-il à voix basse, écoute, je ne me trompe pas, on vient de prononcer mon nom.

Ils s'approchèrent d'un banc de marbre où deux personnes étaient assises. L'une était Gennarino, l'autre portait l'habit d'un ordre religieux.

— Allons, *figlio mio*, disait celui-ci d'une voix doucereuse, calme-toi, raconte-moi avec détail tout ce que tu sais. Es-tu bien sûr, que ce baron de Vellerdi ait quitté Naples.

— Très sûr, mon père. Je n'ai eu besoin que de lui faire savoir que son ami avait été honteusement chassé du palais Sassaro.

— Il ne vaut pas mieux que son complice.

— Mais du moins ne voulait-il pas épouser la duchesse. Je ne me sens pas de joie, je vais être vengé, car la personne qui a escompté la traite, n'est pas disposée à faire grâce à ce misérable.

— Et s'il allait payer, un bel homme... ça trouve souvent des ressources.

— Quelle idée, interrompit Gennarino; d'ailleurs quand il payerait, on prouverait toujours qu'il a fait un faux.

— Eh! eh! c'est bien la signature de la duchesse qu'on t'a montré *figlio mio*. Es-tu bien sûr que ce ne soit pas elle qui ait donné cette traite, les femmes amoureuses...

— Gardez-vous de me parler ainsi, mon père, si vous ne voulez pas que je me mette en fureur et surtout ne me rappelez jamais l'amour de Clorinda pour cet homme; il a soustrait cette signature, son affaire est claire; avec quel bonheur je le verrai revêtu de la casaque jaune des galériens, lui qui a été se pavaner au *Carmine* où ils sont renfermés.

— Tu l'as vu là, Gennarino?

— Je l'ai bien vu dans d'autres endroits; je trouvais un déchirant plaisir à les suivre quand ils allaient ensemble visiter les curiosités de la ville et des environs. Que de fois j'ai été tenté de lui arracher le cœur en remarquant avec quelle orgueilleuse fierté il s'étendait dans la voiture de son excellence. Un jour j'étais caché derrière un des piliers de l'église *del Carmine*, après avoir fait

le connaisseur devant les tableaux, il fût visiter la place où Mazaniello commença sa révolte; ensuite il entra dans le fort qui lui servit de prison, et je l'entendis s'écrier que le lieu de la punition du conspirateur était bien voisin de celui de son court triomphe. Il ne se doutait pas, l'intrigant, que son châtiment à lui ne se ferait pas attendre non plus. Mais hélas! à quoi me servira sa punition si je ne retrouve pas l'amour de Clorinda.

— Il ne faut jamais désespérer avec les femmes, dit le capucin, tu retrouveras ton bonheur, *figlio mio*, et j'espère que tu n'oublieras pas les prières que j'ai adressées à notre saint patron pour la réussite de tes projets.

— Faites mieux que de prier, mon père, surveillez.

— J'ai l'œil à tout, dit le *frate* d'une manière significative, et il entraîna Gennarino.

— Eh bien! balbutia Melchior d'une voix sourde, que puis-je faire?

Flavie fut obligée de s'asseoir sur le banc que Gennarino et le capucin venaient de quitter, elle sentait que ses forces allaient l'abandonner. Cependant elle essaya de reprendre courage pour soutenir celui de Melchior.

— Plus les dangers t'environnent, plus tu

dois lutter pour ne pas succomber : je te le répète, il faut fuir.

Comme elle prononçait ces paroles, le capucin revint s'asseoir au bout du banc; l'obscurité les avait empêché de s'apercevoir de son approche, un chapelet glissait entre ses doigts, il marmottait des prières; cependant, il était facile de remarquer qu'il suivait de l'œil tous les mouvemens de Melchior et de Flavie et qu'il les écoutait.

— Allons-nous en, dit-elle en entraînant Melchior, nous verrons s'il va nous suivre, s'il nous a reconnus.

— En doutes-tu? Ah! je ne pourrai leur échapper.

Ils descendirent la grande allée par où ils gagnèrent le bord de la mer, la barque qui fait le trajet de la Mergellina à Santa-Lucia, allait partir. Flavie, qui pouvait à peine se soutenir, espérait par ce moyen dérober Melchior à l'espion qu'ils apercevaient encore sur leurs traces.

— Où allons-nous, demanda Melchior avec découragement, vous voyez bien que rien ne peut me délivrer de cet homme.

En effet, le capucin venait de s'asseoir à côté du batelier et ne les perdait pas de vue. La nuit était calme, et le Vésuve lan-

çait des jets de flamme qui se reflétaient dans les eaux du golfe, et jetaient une lueur rapide sur le château de l'OEuf; cette nuit était une des plus magnifiques que Flavie eut encore contemplée à Naples. Qu'elle eut été heureuse d'en jouir avec Melchior! mais quand même il n'eût pas été entouré de dangers, l'âme sensible de Flavie eut éprouvé une triste déception, il n'était pas donné à celle de Melchior de comprendre sa sublime poésie.

Ils débarquèrent au bout de Santa-Lucia entre les deux sources qui, si près l'une de l'autre donnent, l'une une eau sulfureuse et l'autre ferrugineuse, et au travers de la foule de tous rangs qui vient en boire, ils longèrent ce quai si animé par une population qui se pressait contre les étalages des marchands de poisson et de coquillages encadrés avec goût dans la mousse marine.

Flavie espéra qu'au milieu de cette foule, le capucin perdrait enfin leur trace, en effet, ils ne le voyaient plus, mais quand Melchior abattu et découragé déclara qu'il ne voulait plus rien tenter pour se soustraire à son sort, qu'il succombait à la fatigue et voulait rentrer chez lui quoiqu'il put lui arriver, ils re-

trouvèrent le capucin appuyé contre le quai et semblant garder la porte de Melchior.

— Eh bien! Flavie, eh bien! quel espoir me reste-t-il maintenant? oh! je suis perdu.

— Si tu reprenais courage, dit-elle doucement, il serait peut-être encore possible de te sauver. On ne peut cette nuit attenter à ta liberté et il me semble...

— Il vous semble, s'écria-t-il avec violence, vous ne connaissez rien aux affaires, Flavie. Ah! pourquoi ai-je offensé la duchesse! elle seule pourrait me soustraire au malheur; si j'allais me jeter à ses pieds, si je la conjurais...

Elle le regarda avec désespoir, car la découverte qu'elle faisait enfin du peu de dignité de son caractère lui causa la plus profonde, la plus amère douleur qu'elle eut encore ressentie. Jusqu'à ce moment elle s'était abusée sur cette âme faible et sans énergie; mais quand elle fut obligée de reconnaître sa bassesse, toutes ses inquiétudes ne furent rien auprès de l'idée affreuse d'avoir sacrifié sa vie à un homme qu'elle ne pouvait plus estimer.

XX

— Ainsi donc, baron, dit le comte Dorsain envoyant la fumée de son cigare à la brise embaumée du soir et s'étendant commodément dans son wurtch, ainsi donc ce malheureux Melchior est perdu et s'est entièrement déshonoré. Mais en conscience ; n'avez-vous pas sur le cœur de l'y avoir un peu aidé?

— Moi ! du tout, du tout, s'écria le baron : Le hasard me le fait rencontrer, je devine qu'il est embarrassé de son sort, mon bon naturel m'entraîne ; il m'apprend qu'il a rendu un immense service à la duchesse de

Sassaro, qu'il la croit amoureuse de lui; je trouve cela fort naturel et...

— Je sais toute cette histoire, interrompit le comte avec impatience, et en vérité ce n'aurait pas été moi qui aurais empêché qu'il rétablit sa fortune aux dépens d'une femme que je méprise. Mais comment a-t-il pu faire une action aussi indigne?

— Il est vrai qu'il a été un peu imprudent. Mais à propos de la duchesse, monsieur le comte, par quel motif avez-vous rompu le mariage que vous étiez sur le point de contracter.

— Oh! mes motifs vous paraîtraient bien pitoyables, dit le comte avec ironie. Madame de Sassaro avait été recommandée à mon père, il la trouva belle, aimable, lui qui n'était pas obligé de l'épouser. C'était un riche parti, La duchesse ne me parut ni bien, ni mal, je déteste les querelles de famille, je n'avais point la folie de prétendre faire un mariage d'amour, mes affaires étaient un peu en désordre, je consentis.

— Cette résolution était fort sage, monsieur le comte.

— Je m'attendais à votre approbation, mais je crains de ne pas avoir l'honneur de la mériter long-temps; cependant, ce que j'ai

appris ici de la conduite de la duchesse, ce que vous m'en avez dit vous-même.....

— Moi ! moi ! j'ai parlé un peu légèrement et pour vous amuser, mais si vous aviez la moindre velléité de vous rapprocher d'elle...

— Je sais parfaitement que vous m'y aideriez, interrompit le comte souriant dédaigneusement, mais gardez votre bonne volonté, vous pouvez rencontrer d'un instant à l'autre quelque beau garçon qui aura besoin de s'enrichir. Quant à moi, je n'épouserais jamais la duchesse, lors même que je n'aurais ni un nom honorable, ni une fortune faite. Votre pénétration est en défaut, malin baron, comment n'avez-vous pas deviné... mais ne parlons de cette femme que pour que vous m'appreniez s'il ne serait point possible de l'engager à sauver Melchior.

—Impossible, mon cher comte, impossible. Elle lui pardonnera d'autant moins qu'il lui a fait jouer un rôle fort ridicule ; et puis celles qui n'ont pas de cœur ne savent point pardonner.

— Et c'est pour une telle femme qu'un homme de vingt-six ans subira durant des années une punition infamante, sera stigmatisé d'une tache qui ne s'effacera plus. Savez-vous que c'est horrible.

— Oui, ce n'est pas gai, dit le baron en bâillant, mais que diable aussi, quand on veut se faire intrigant il faut être adroit, et j'en veux à Melchior de n'avoir pas su devenir le maître de ce beau casin. Voyez.... car nous voilà en face de celui de la duchesse.

— Je le connais, dit le comte avec gravité, c'est là où je montai un soir et d'où je descendis le mépris au cœur.

— Quoi! vraiment, votre beauté si facile était la duchesse de Sassaro.

— J'en eus la preuve en comparant un billet qu'elle m'écrivit la veille de notre mariage, avec celui qui était attaché au bouquet qu'on m'avait jeté et que j'avais conservé.

—Eh bien! s'écria monsieur de Vellerdy, il eût été moral de...

— Laissons cela, baron, en fait de moralité, je vous demande la permission de ne pas vous prendre pour juge. Revenons à ce malheureux jeune homme que sans doute tout le monde abandonne, même vous. Comment a-t-il été convaincu.

— Tout simplement, on lui a présenté le billet, il ne l'a point payé, la duchesse a déclaré que c'était bien sa signature, mais qu'elle ne l'avait jamais passée au marquis de Palma - Nova, il a été arrêté sur-le-champ,

conduit à la prison de Nisita; une fois entre les mains de la justice, l'affaire aura son cours, il sera condamné bien certainement.

— Et si l'on payait, si l'on faisait des démarches...

— Se compromettre! interrompit le baron; mais, monsieur le comte, regardez donc la belle vue, comme le soleil couchant colore d'une teinte de rose la belle Caprée où Tibère...

— Trève d'érudition, dit le comte en donnant à son cocher l'ordre de retourner, je vais vous ramener chez vous, je quitte Naples demain, j'ai une prière à vous faire, ou s'il le faut, un ordre à vous donner.

— Enchanté de pouvoir vous être agréable, mon cher comte.

— Eh bien! oubliez que vous m'ayez connu et ne prononcez jamais mon nom.

Ces paroles dites avec fermeté étaient à peine achevées, que la calèche s'arrêtait à la porte de M. de Vellerdy.

— Le fat! pensa le baron, il joue les grands sentimens parce qu'il est riche, mais s'il lui fallait renoncer à son luxe, les grands airs qu'il se donne feraient bientôt place à plus de modestie. Quelle belle mine aurait encore celui-là s'il n'avait point d'argent; avec

son orgueil insupportable. En vérité, le pauvre Melchior valait cent fois mieux et je regrette vraiment d'avoir été forcé de l'abandonner.

En se parlant ainsi et avec plus de désappointement qu'il ne voulait s'en avouer à lui-même, le baron décachetait une lettre qu'il avait trouvé sur son bureau. On le prévenait que dans l'interrogatoire que Melchior avait subi, il avait déclaré que c'était à lui qu'il avait remis le billet, que c'était lui qui l'avait passé, et qu'il ignorait même le nom de la personne qui l'avait escompté.

— Je le nierai, se dit le baron, quelle preuve pourra-t-il en donner? Ah! j'entends mieux les affaires que cet étourneau, je suis surtout plus malin.

Cependant tout malin qu'il se crût, comme il avait déjà eu quelque démêlé avec la justice, M. de Vellerdy pensa sagement qu'il ferait bien de ne pas s'y exposer de nouveau ; et comme, par motif de prudence à lui connu, il avait toujours un passeport en règle, après avoir passé la nuit à faire ses préparatifs, le baron partit pour Rome, d'où il se rendit à Civita-Vecchia; là, il prit le bateau à vapeur et se trouva, quatre jours après, en France.

Cette fuite laissa le malheureux Melchior

exposé seul à la rigueur des lois, sans protecteur, sans moyen de se défendre, enfermé dans la prison de Nisita avec des hommes que la société rejette de son sein. Son caractère sans énergie le livra d'abord au découragement et au désespoir ; la perspective de la punition qui allait lui être infligée, eut ébranlé une organisation plus forte que la sienne, elle fit pis chez lui, elle déracina le reste de vertus qui pouvaient vivre dans son âme, et loin de faire aucun retour salutaire sur le passé, son irritabilité hautaine se changea en une haine injuste contre le genre humain. Suivant son ancienne habitude il l'accusa de tous ses malheurs sans s'en prendre à lui-même. Il en vint à maudire jusqu'à l'innocent objet de son passager amour. Un cœur plus sensible n'eut point songé sans un déchirant regret au sort que ses pass ons lui avaient fait, mais au contraire, si Melchior s'en occupait, c'était pour se dire qu'elle était libre et que sans doute elle l'abandonnerait.

Flavie était bien loin de former un tel projet. Après avoir vu arrêter Melchior, et rehaussé son propre courage pour lui en inspirer, elle commença des démarches dont son inexpérience espérait quelque succès ; elle, si fière pour elle-même, se décida à supplier la du-

chesse. Mais sœur Rosalia gardait toutes les issues par où on pouvait l'approcher, et peut-être lui épargna-t-elle un accueil aussi méprisant que cruel. Monsieur de Vellerdy revenu de Castel-Amare fut de même inaccessible, et la malheureuse enfant, sans ressources, livrée à elle-même, ne pensait pourtant qu'au sort affreux qui attendait celui qui l'avait perdue.

Chassée ignominieusement de l'appartement de Melchior où on avait tout mis sous le scellé, l'infortunée erra tout une journée dans cette grande ville où tant de mendians tendent la main. Mais elle qui ne la tendit pas, elle eut succombé au besoin, elle eut passé une nuit sans asile si son ancienne hôtesse ne l'avait recueillie.

— Merci, mon Dieu ! se dit-elle alors avec son angélique piété, vous ne m'avez point abandonné et je dois recevoir avec résignation la punition de ma faute. Mais Melchior s'il vous oublie, Melchior s'il ne prie point, qui le console.

Cependant la délicatesse lui dit que s'il fallait qu'elle vécut, elle ne devait pas manger longtemps le pain de la pitié, et à l'aide d'une constante persévérance elle se procura quelqu'ouvrage, et ne s'accordait un peu de repos

que pour se rendre sur les bords de la mer d'où elle apercevait la prison où était renfermé Melchior. Alors vainement se déployait autour d'elle toutes ces magnificences du passé. Elle ne regardait que ces murailles blanches que les flots de la mer ne venaient plus constamment caresser comme dans la belle saison, mais qu'elle mouillait de ses larges vagues en colère.

L'automne avançait, les jours finissaient de bonne heure, et cette plage illustrée par tant de grands souvenirs s'imprégnait d'une tristesse qui en éloignait les curieux. Il était donc permis à Flavie d'y demeurer bien des heures sans être troublée. Les pêcheurs qui habitent ces bords s'étaient accoutumés à la voir et même à l'accueillir, et quand la pluie tombait comme elle tombe en Italie, avec continuité et furie, elle acceptait quelquefois de se sécher à leur modeste feu et s'y faisait des amis par la douceur et le charme de ses manières.

Cependant des courses si pénibles, un travail continuel et surtout ses dévorantes inquiétudes achevèrent d'ébranler sa constitution délicate. Long-temps encore Flavie ignora l'étendue de son malheur, mais d'étranges

douleurs et l'expérience de son hôtesse lui en découvrirent toute l'horreur.

Bientôt elle ne serait plus seule à souffrir et Melchior avait de nouveaux droits sur elle. Bientôt un être infortuné, fruit de l'entraînement d'un instant et de l'amour d'une jeune fille qui avait choisi son idole comme on la choisit si imprudemment à son âge, viendrait lui imposer, avec de nouveaux devoirs, de déchirantes inquiétudes, elle n'aurait que son sang, que sa vie à lui donner, et s'il portait un jour le nom de son père, ce serait un nom déshonoré.

Un soir Flavie s'était traînée en face de Nisita, les forces lui manquèrent et si la femme d'un pêcheur ne l'eut recueillie, peut-être la nuit les vagues eussent-elles entraîné dans leur abîme la malheureuse victime de Melchior. Étendue sur quelques grossiers morceaux de voiles dont la pitié lui avait formé un lit, l'infortunée aurait succombé sans doute, si la force de la jeunesse et celle de la nature n'avaient été plus puissantes que le désespoir. Ah! qui n'eut eu pitié de cette faible créature punie si cruellement de la faute d'un autre! qui n'eut ressenti de l'indignation contre celui qui l'avait conduite au dernier degré de la honte et de la douleur. Ne tenant

plus à la vie que par cet instinct de mère qui s'éveille dans le cœur de la femme comme une seconde providence ; n'étanchant une soif ardente qu'avec une eau glacée, les yeux de Flavie, presque constamment fermés par l'abattement, ne s'ouvraient pesamment que pour apercevoir la misère qui l'environnait, et cependant elle ne sentait pas son malheur s'augmenter de cette misère, tant les tortures de son âme étaient cruelles.

Ses bienfaiteurs, car quoique ceux qui l'avaient recueillie n'eussent à lui faire partager que la moitié de leur détresse, ils lui donnaient un asile et tous les soins qui étaient en leur puissance, ses bienfaiteurs manquaient souvent de pain pour leurs enfans, et en voyant pleurer leur mère sur eux, Flavie se disait : Et moi aussi, si Dieu ne me reprend pas, je pleurerai comme elle sur les souffrances de mon enfant. Mais Dieu aura pitié de nous, je l'espère, il me retirera de ce monde, il refusera la vie à celui qui ne la recevrait que pour souffrir et si tout m'abandonne, il ne m'abandonnera pas. Cependant n'est-il pas bien cruel de mourir sans le réchauffer un instant sous mes baisers ? Mon Dieu ! exaucez-moi, que Raphael revienne, que je lui remette mon enfant, il ne le repoussera point lui dont

l'âme est si bonne et si noble.

Dieu l'exauça. Un soir que la triste habitation du pêcheur était seulement éclairée par la petite lampe de la madone, seul ornement de ce misérable séjour, pendant que ses habitans étaient à la pêche de nuit pour gagner le pain du lendemain, les mains maigres et décharnées de la malade étaient croisées avec l'abattement du désespoir, ses yeux étaient fixés sur la mer des anges tenant son fils dans ses bras; la porte s'ouvrit, une voix brisée nomma Flavie. Et Raphael vint tomber à genoux près du grabat qui s'élevait à peine au-dessus de la terre humide. Flavie, à demi mourante et n'espérant plus rien sur la terre, crut que c'était une vision consolante que lui envoyait la sainte protectrice qu'elle invoquait, elle crut que son heure suprême était arrivée. Purifiée par le malheur et regardant la mort comme un bienfait, elle se résigna.

— Merci, mon Dieu! merci, dit-elle, vous avez pitié de mon enfant, vous nous ouvrez votre sein. Et elle s'évanouit.

XXI

Quand Flavie reprit connaissance elle était enveloppée d'un large manteau, un feu brillant réchauffait ses membres glacés et sa main reposait dans celle de Raphael. Ce bien-être physique, cette main qui pressait la sienne, cette voix consolante qui l'appelait des noms les plus tendres la ranimèrent, et des larmes abondantes coulèrent sur son pâle visage.

— Etait-ce donc pour souffrir ainsi, s'écria M. Galeozzi en s'approchant, était-ce pour mourir de misère, pour suivre un être vil que tu m'as quitté et....

— Ménagez-la, interrompit Raphael d'un accent suppliant, plus elle a souffert, plus nous la retrouvons malheureuse, plus vous devez l'aimer.

— Mon oncle, murmura Flavie en retenant monsieur Galeozzi qui allait s'éloigner d'elle, mon oncle bénissez-moi, car je crois que je vais mourir. Ne me plaignez pas, je suis bien jeune encore et ma fin effacera mes fautes.

— Pauvre petite! dit M. Galeozzi écartant les cheveux blonds tout en désordre qui couvraient ce front qu'il avait béni tant de fois, et plaçant la tête de la jeune fille sur sa poitrine, il y déposa le baiser du pardon.

— J'ai tort, bien tort de t'avoir traité si cruellement, tu n'as été que trop punie. Mais ne parle point de mourir quand je te retrouve.

— Chère Flavie, dit Raphael, essayez de prendre quelques gouttes de ce vin, votre oncle vous a pardonné et ni lui ni moi ne vous abandonnerons un instant.

Elle jetta un long regard autour d'elle, et un triste sourire de reconnaissance éclaira son visage. M. Galeozzi s'était assis à quelques pas, et après le premier moment d'une consolante expansion, un sombre accablement était la

seule expression qui se manifestait en lui. Il ne lui restait presque plus rien de cette verdeur de formes qui le rendait naguère si remarquablement vigoureux ; sa tête blanchie retombait sur sa poitrine rétrécie par la courbure de son dos. Encore dans la force de l'âge, M. Galeozzi ne paraissait plus qu'un vieillard. Sa figure, autrefois colorée, ses yeux brillans de l'énergie de son caractère étaient également ternis et sa voix même avait perdu cette vibration violente qui la rendait presque redoutable.

Flavie le considéra un instant avec un profond remords et se traînant à ses genoux elle y posa sa tête et pleura amèrement

— Que me veux-tu, pauvre enfant, dit M. Galeozzi en la relevant de ses mains amaigries ; que puis-je faire pour toi maintenant. Je viens de t'accorder ton pardon et c'était à moi à te demander le tien. Va, ma conscience ne me dit que trop que je suis la principale cause de tes malheurs. Devais-je te maudire, te chasser? Un ange, à son lit de mort, t'avait confiée à moi. Ah! si je la rejoignais aujourd'hui, si elle me demandait compte de ton sort qu'elle m'avait recommandé avec tant de prières, qu'aurais-je à lui répondre?

Et deux grosses larmes roulaient sur les joues de M. Galeozzi.

— Homme excellent! dit Raphaël replaçant Flavie sur son siège et l'y arrangeant avec un soin fraternel; n'êtes-vous pas venu au secours de cet ange quand je vous ai appris où vous la retrouveriez. Ne me l'avez-vous pas accordée, ne l'aimez-vous pas plus que jamais? Ah! tout peut encore se réparer.

— Se réparer! pour elle, c'est possible; mais cet homme! cet homme, ce malheureux! qui effacera l'infamie, la honte qu'il a attaché à son nom? Lui aussi, ne l'ai-je point chassé de ma maison, du lit où était morte sa mère; sa mère à qui il était si cher, qui m'avait imploré pour lui. Oh! ce remords! ce remords! que de nuits cruelles il m'a fait passer. Mon cher Raphael, vous dont l'âme paraît aussi douce que généreuse, puissiez-vous toujours ignorer le déchirement que cause une action cruelle quand même la justice l'approuve.

— Mon cher monsieur, interrompit Raphael, pourquoi vous appesantir sur des souvenirs pénibles. Nous n'avons pas de temps à perdre et si les forces de Flavie le lui permettent, dès qu'il fera jour nous retournerons à

Naples, je ne perdrai pas un instant pour essayer de soustraire Melchior au sort qui le menace ; mais il faut que j'obtienne des détails que j'ignore encore.

— Flavie peut nous instruire, reprit monsieur Galeozzi, qu'elle ne me cache rien, je l'exige. Est-il vrai que ce malheureux ait fait un faux, qu'il va être condamné à une peine infamante, cela est-il vrai ? Oh ! s'il ne s'agissait que de sa vie, continua-t-il en laissant échapper quelques étincelles de son ancienne violence ; s'il ne s'agissait que de sa vie, je ne la sauverais pas, car son âme est pervertie et ce serait une sécurité pour la société d'être délivrée d'un tel fléau. Mais la honte, l'infamie attachée au nom de son père qui fut mon bienfaiteur, au nom de celle que j'ai tant aimée, qui a porté le mien ; cette idée bouleverse ma raison et je donnerais la moitié de ma fortune, ma fortune entière pour l'empêcher, dussé-je travailler comme un mercenaire. Vous ne répondez rien, Flavie ?

— Elle n'en a pas la force, observa Raphael, et peut-être n'en sait-elle pas plus que moi ; il est accusé, les preuves sont contre lui, la justice ne le laissera point échapper. Mais il nous reste un espoir, la ruse et l'argent peuvent, je l'espère, ouvrir sa prison et je ne

me donnerai point de repos que je n'y aie réussi.

— L'or ne manquera pas, s'écria M. Galeozzi, que faut-il faire de plus?

— Je l'ignore encore : vous savez qu'avant de me rendre au palais de la duchesse de Sassaro pour avertir Flavie de votre arrivée, je vous conduisis d'abord à l'ancien logement que j'avais occupé à Naples ; l'hôtesse nous apprit confusément des malheurs que je ne pouvais croire, je voulais encore douter de l'affreuse position dans laquelle était tombée votre malheureuse nièce, et cependant votre terreur fut égale à la mienne quand l'excellente femme nous assura l'avoir cherchée sans la trouver. Espérant que les renseignemens que je prendrais sur l'affaire de Melchior me conduiraient à découvrir Flavie, car j'étais certain qu'elle n'était occupée que de le secourir, je me rendis au palais de la duchesse pour obtenir au moins le nom de son avocat. Je comptais qu'il pourrait me donner quelques renseignemens, j'espérais aussi éveiller quelque pitié dans le cœur de la duchesse. Vain espoir! Ah! monsieur, si Melchior est coupable, que cette femme est cruelle! comme elle a pris plaisir à déchirer mon cœur. Mais les instans sont précieux, continua-t-il

en détournant les yeux du pâle visage de Flavie, et je ne vous répéterai point ce qu'il me fallut entendre d'atroces calomnies. D'atroces calomnies, j'en suis convaincu, répéta-t il avec anxiété, car il est impossible que Melchior....

— Rien n'est impossible quand il s'agit de cet homme, interrompit M. Galeozzi avec violence, et je vous le répète, je ne donnerais pas un regret à sa mort; mais la honte, l'infamie!!

— Enfin, continua Raphael avec un nouvel effort, jobtins de la duchesse le nom de son homme d'affaires. Melchior a été interrogé, tout l'accuse; le baron de Vellerdy qui, je le crois, a été plus que son complice, a disparu, et c'est dans trois jours qu'on s'assemblera pour condamner celui que j'ai nommé mon ami.

— Et la peine, la peine? s'écria M. Galeozzi.

— Les galères, la marque, balbutia Raphael.

— Assez, assez, cria M. Galeozzi; et il tomba presque sans mouvement.

— Revenez à vous, prenez de l'empire sur vous-même, dit Raphael d'une voix consolante, je l'espère nous pourrons le sauver;

dans ce pays tout se vend, et avec de l'or.....

— J'en donnerai, dussé-je rester pauvre, travailler tout le reste de ma vie, je le ferai. Flavie, pauvre ange qui t'es sacrifiée pour lui et dont la douce influence n'a pu changer ce monstre, je vais te ruiner ; mais tu ne me quitteras plus, n'est-ce pas, tu n'abandonneras pas un pauvre vieillard, car je suis un vieillard maintenant, je n'ai plus ni énergie ni courage. Cet homme en creusant la tombe de sa mère a ouvert à demi la mienne.

— Et moi, reprit Raphael en pressant la main de M. Galeozzi, ne m'avez-vous pas accordé votre confiance, votre amitié ; ne m'avez-vous pas promis votre fille adoptive ?

Flavie cacha sa tête sur la poitrine de M. Galeozzi.

— Oui je te la donne, dit M. Galeozzi, et aussitôt que ce malheureux sera sauvé, je veux que votre mariage soit conclu. La réputation de Flavie est peut-être perdue par suite de son imprudence, mais vous et moi, Raphael, nous connaissons son âme et je mourrai plus tranquille quand je la sentirai sous la protection d'un honnête homme. Raphael, je vous confie le bonheur de mon enfant : j'ignore s'il me restera la faculté de lui donner une dot.

— Je ne veux que Flavie ; et pour elle et pour vous je travaillerai, rien ne m'effrayera.

— Noble jeune homme, s'écria M. Galeozzi en plaçant la main de Flavie dans celle de Raphael, malgré la misère qui va tomber sur nous peut-être et la honte dont nous ne pourrons nous laver entièrement, je te fais encore le plus beau présent que puisse envier un cœur comme le tien, une femme pure et vertueuse.

—Cessez de parler ainsi balbutia Flavie avec anxiété ; mon père, mon bienfaiteur, repoussez-moi, je ne puis épouser Raphael.

— Tu ne peux l'épouser, et pourquoi? N'est-ce pas de ton consentement qu'il est venu me demander le mien. Ecoute, dit-il en saisissant violemment le bras de Flavie, je puis sauver cet homme. Mais, ni la crainte de la honte, ni le souvenir de sa mère ne m'y décideront s'il t'a perdue. Réponds-moi ; l'aimes-tu?

— J'espère que je ne l'aime plus.

— Tu l'as donc aimé? et ce que je prenais pour le dévouement de l'amitié, n'était chez toi qu'une passion désordonnée pour un vil débauché. Est ce ton séducteur que tu as suivie, t'a-t-il déshonorée? faut-il que je te maudisse? Réponds-moi, je veux que tu me repondes à l'instant même.

Revenu à son ancienne exaspération, monsieur Galeozzi courbait la faible Flavie sous sa main de fer et la foudroyait d'un regard terrible en répétant d'une voix tonnante :

— Dis-moi, t'a-t-il déshonorée!

Elle ne répondit pas : il s'éloigna et marcha vers la porte.

— Vous perdez Melchior, dit tout bas Raphael ; souvenez-vous, Flavie, que je vous ai juré d'être toujours votre ami.

— Puis-je vous tromper? dit-elle avec désespoir.

— Ne pensez point à moi, quoique vous me déchiriez le cœur et tarissiez toutes les joies de ma vie, n'importe.

— Cœur sublime! dit-elle en portant la main de Raphael à ses lèvres, je suis indigne de vous.

— Sauvez ce misérable, je le hais maintenant autant que je le méprise ; mais Dieu m'ordonne de faire taire ma haine dans ce moment ; si un jour....

— Eh bien! cria M. Galeozzi?

— Flavie m'accepte pour époux, prononça Raphael d'une voix grave ; je réponds de son honneur comme du mien.

FIN DU PREMIER VOLUME.